

UNIVERSITÉ DE PARIS. — FACULTÉ DE DROIT

LE
PRODUIT NET DES PHYSIOCRATES
ET
LA PLUS-VALUE DE KARL MARX

THÈSE POUR LE DOCTORAT

Présentée et soutenue le Samedi 18 Janvier 1908, à 2 h. 1/2

PAR

Pierre MORIDE

Président : M. DESCHAMPS.

*Suffragants : { MM. PERREAU, } professeurs.
 { TRUCHY, }*

PARIS

LIBRAIRIE NOUVELLE DE DROIT ET DE JURISPRUDENCE

ARTHUR ROUSSEAU, ÉDITEUR

14, RUE SOUFFLOT ET RUE TOULLIER, 13

1908



Digitized by the Internet Archive
in 2026

THÈSE

POUR LE DOCTORAT

La Faculté n'entend donner aucune approbation ni improbation aux opinions émises dans les thèses ; ces opinions doivent être considérées comme propres à leurs auteurs.

1771-18 13 17304

UNIVERSITÉ DE PARIS. — FACULTÉ DE DROIT

LE
PRODUIT NET DES PHYSIOCRATES
ET
LA PLUS-VALUE DE KARL MARX

THÈSE POUR LE DOCTORAT

L'ACTE PUBLIC SUR LES MATIÈRES CI-APRÈS

Sera soutenu le Samedi 18 Janvier 1908, à 2 h. 1/2

PAR

Pierre MORIDE

Président : M. DESCHAMPS.

*Suffragants : { MM. PERREAU, } professeurs.
 TRUCHY, }*



PARIS

LIBRAIRIE NOUVELLE DE DROIT ET DE JURISPRUDENCE

ARTHUR ROUSSEAU, ÉDITEUR

14, RUE SOUFFLOT ET RUE TOULLIER, 13

1908

A MA FEMME

INTRODUCTION

On a maintes et maintes fois rapproché Marx des Économistes classiques, mais plus rarement des Physiocrates (1).

Et pourtant, les analogies sont assez frappantes entre ceux qui ont fait de l'économie politique *une science*, et celui qui a créé le *socialisme scientifique*. Après la lecture des trois livres du *Capital*, on a l'impression très vive que l'auteur avait dû fréquenter les œuvres de Ques-

(1) A notre connaissance le rapprochement qu'il est possible de faire entre Quesnay et Marx a été signalé par M. Deschamps à son cours d'histoire des doctrines économiques, professé à la Faculté de droit de Paris ; par M. Dolléans à ses conférences faites à la même Faculté, année 1905-1906 ; par M. Rambeaud dans l'étude qu'il consacre à Marx dans son *Histoire des Doctrines économiques* ; par Lexis : *Die Marx'sche Kapitaltheorie*, Jahrbücher de Conrad. N. F. Band XI. Iena, Fischer, 1885. p. 460 : « Celles-ci (les recherches de Marx)... posent dans une forme plus large et plus profonde un problème semblable à celui que Quesnay chercha à résoudre jadis dans son « Tableau économique » ; par M. Denis dans son *Histoire des Systèmes économiques et socialistes*, vol. I, 1904, pp. 96 et 97 ; par Labriola, *La dottrina economica di F. Quesnay*, Napoli, 1897.

nay et de toute l'École : le dernier ouvrage posthume de Marx, publié par Kautsky, *Theorien über den Mehrwert* (1), en est le témoignage.

Le but de ces pages n'est pas d'établir un parallèle d'ensemble entre Quesnay et Marx ; nous n'avons pas l'intention d'étudier la Physiocratie et le Marxisme, mais seulement, les deux idées centrales de ces doctrines, les deux théories qui en sont les *noyaux* : le produit net et la plus-value. Cette étude, historique et objective, peut offrir, croyons-nous, quelque intérêt, puisqu'elle nous sera l'occasion de présenter deux solutions d'un même problème, données à cent ans de distance, par le père du libéralisme et le fondateur du socialisme. Quesnay et Marx ont en effet été préoccupés par le même phénomène ; l'un et l'autre ont cherché à indiquer quelle était la source d'où jaillissent annuellement les valeurs nouvelles qui circulent et se divisent en profit, rente et intérêt. A propos de cette question, M. Labriola dit avec raison : « Le fait est que la recherche d'un *produit net* (2) représente dans l'histoire de l'économie ce que la recherche de

4) Ouvrage posthume de Marx publié par Kautsky en 1905. L'ouvrage *Théories sur la Plus-Value*, comprendra 3 livres ; le livre I est intitulé « Les débuts de la théorie de la plus-value jusqu'à Adam Smith » ; le livre II (2 tomes) est consacré à Ricardo ; le livre III sera consacré à Malthus et à la dissolution de l'école ricardienne ; il paraîtra dans le cours de cette année (1908). Pour plus de détails voir notre annexe I.

(2) Le mot produit net est pris ici dans un sens large.

la pierre philosophale représente dans la chimie. De l'une est née la chimie ; comme de l'autre est née l'économie (1). »

Qu'il s'agisse de comparer deux faits historiques, ou bien deux théories, on se trouve toujours en présence d'une même difficulté. Faut-il faire deux études successives, ou bien une seule ?

Le premier procédé a l'avantage de la clarté, mais cette trop grande clarté risque d'ôter tout intérêt au parallèle : rapprocher deux idées pour les étudier successivement, n'est-ce pas s'éloigner du but même qu'on se proposait ? Et l'annexion d'une conclusion, où l'on réunirait les caractères principaux, risquerait fort d'entraîner des répétitions et des redites.

Si l'on s'arrête au second système, l'obscurité est à craindre, la comparaison peut être fastidieuse, et surtout, il semble peu indiqué de s'attacher à certains détails avant d'avoir donné des notions générales.

Nous devons donc nous rallier à un plan mixte : nous étudierons d'abord le produit net ; puis ensuite la plus-value, et, dans cette seconde partie, connaissant déjà la conception physiocratique, il nous sera facile de montrer les rapports existants entre les deux théories ; la première, celle déjà exposée, nous servant ainsi à analyser la seconde : celle de Marx. Nous n'aurons pas seulement

(1) Labriola, *Plus-value et réformisme*, le Mouvement socialiste, n° du 15 février 1905, p. 218.

pour but de chercher à signaler les rapprochements intéressants et les dissemblances remarquables : notre parallèle aura surtout une utilité s'il nous permet de pénétrer plus intimement le sens des deux conceptions, de jeter sur leurs caractères primordiaux une lumière plus vive que celle dont ils pourraient être entourés dans deux études successives et distinctes. *Produit net* et *plus-value* devront ainsi *s'éclairer, s'expliquer* mutuellement, l'étude de la première conception facilitant la compréhension de l'autre plus complexe : de même que pour apprécier exactement la nuance d'un tissu, il est indispensable de le rapprocher d'une autre étoffe de tonalité différente.

PREMIÈRE PARTIE

LE PRODUIT NET

AVANT-PROPOS

LA DOCTRINE DE QUESNAY ET LE XVIII^e SIÈCLE

IDÉE D'ENSEMBLE DE LA DOCTRINE

Bien que la conception du *produit net* ne soit qu'une partie — la plus importante il est vrai — de la théorie physiocratique, il est pourtant utile, afin de la bien comprendre, de s'attarder quelques instants à envisager les idées générales de toute la doctrine. Puis on s'aperçoit que pour trouver la source d'où découlent ces idées générales, il est nécessaire de jeter un coup d'œil sur le XVIII^e siècle tout entier : en un mot, il faut *encadrer* le système (1).

Toute la production littéraire ou scientifique du XVIII^e siècle est tissée sur la même trame : il est quelques idées générales, autour desquelles se groupent toutes les autres idées secondaires. Religion de la raison, religion

(1) Oncken, *Geschichte der Nationalökonomie*, Erster Teil. Leipzig, Hirschfeld, 1902, p. 314. • C'est un lieu commun que les théories sociales doivent être expliquées en tenant compte de l'état de leur siècle •.

de la nature sont au tout premier rang. La science exerce une influence prépondérante, on est attiré vers elle, on se met à abstraire, à généraliser, à déduire aussi. La science pénètre partout : « Les savants font concurrence aux écrivains jusque dans la faveur des salons et tous les écrivains s'occupent de science. La science s'est substituée à la religion.. » (1). Si l'on ne *croit* plus à la manière du xvii^e siècle, on croit en la raison, en la science, on adore la nature. On est convaincu qu'il suffit d'éclairer certaines vérités, à la lumière de la raison, pour qu'elles s'imposent par leur *évidence* même, et amènent le bonheur universel ; nous disons le bonheur universel et non le bonheur de la France seule, car, comme le fait remarquer avec justesse M. Lanson, la philosophie du xviii^e siècle est essentiellement cosmopolite (2).

Si le culte de la raison est plutôt celui des hommes, les femmes, elles, sont *sensibles*, elles ont le sentiment de la nature (3). Le xviii^e siècle est celui des Delille, des Roucher, des Saint-Lambert qui se complaisent en des descriptions champêtres — mauvais Watteau mis en prose — où bergers et bergères d'opéra-comique vêtus de costumes

(1) Lanson, *Histoire de la Littérature française*, 5^e éd., Paris, Hachette, p. 620.

(2) Lanson, p. 621., *op. cit.* « Les armées du roi sont battues par un Prussien ; mais ce Prussien parle français et il est plus pareil à nous qu'au grenadier qui meurt pour lui. »

(3) V. Faguet, *Études littéraires : Dix-huitième siècle*. 16^e éd., Paris, Hachette, p. xv.

élégants, causent d'amour en des termes subtils ; scènes mièvres, froides et sans vie que l'on voudrait rapprocher de la peinture vigoureuse du paysan de La Bruyère pour en montrer toute l'irréalité et qui contrastent étrangement avec les larges tableaux de la nature qui se rencontrent chez Rousseau. Mais cette passion des *bergeries* a pourtant un résultat pratique, elle attire les regards vers l'agriculture qui devient l'objet de mille attentions. « La nation, a dit Voltaire, rassasiée de vers, de tragédies, de comédies, de romans, d'opéras, d'histoires romanesques et de réflexions morales plus romanesques encore, s'aperçut un beau jour qu'on pouvait raisonner sur les blés. (1). » Le Dauphin manie la charrue avec adresse, et, en voyant son cocher prêt à lancer son carrosse à travers un champ de blé pour rattraper la chasse, il lui donne l'ordre d'arrêter et s'écrie : « Ce blé ne nous appartient pas, il ne nous est pas permis de le fouler (2). »

Culte de la raison et culte de la nature ont imprégné fortement l'œuvre physiocratique. Comment en eut-il été autrement ? L'inventeur du système est le sympathique Quesnay, médecin de la Pompadour, qui vit à Versailles au milieu des courtisans et des dames sensibles, et qui, le soir, s'entretient avec Turgot, d'Alembert, Marmontel,

(1) Citation faite par M. Pigeonneau dans son Introduction à l'*Administration de l'Agriculture*, Paris, Guillaumin, 1882, p. 2.

(2) V. Œuvres de Quesnay, Ed. Oncken. Paris, Peilmann, 1888, p. 694.

Buffon, Helvétius et enfin Diderot (1), Diderot matérialiste et adorateur de la nature.

*
* *

Quesnay (2) débuta par l'étude des sciences naturelles et de la biologie, de là son esprit scientifique et la concision de ses travaux économiques. A ce sujet Oncken dit avec raison : « Il n'est pas indifférent qu'il ait été un médecin qui le premier construisit un système, établi d'après la méthode des sciences naturelles, pour la

(1) M. l'aguet cite ce passage caractéristique de Diderot :

« Il m'entendit et me répondit d'une voix altérée :

« Il est vrai. C'est ici qu'on voit la nature. Voici le séjour sacré de l'enthousiasme. Un homme a-t-il reçu du génie, il quitte la ville et ses habitants. Il aime selon l'attrait de son cœur, à mêler ses pleurs au cristal d'une fontaine, à porter des fleurs sur un tombeau ; à fouler d'un pied léger l'herbe tendre de la prairie ; à traverser à pas lents des campagnes fertiles ; à contempler les travaux des hommes ; à fuir au fond des forêts. Il aime leur horreur sacrée.... Qui est-ce qui s'écoute dans le silence de la solitude ? C'est lui.... C'est là qu'il est saisi de cet esprit, tantôt tranquille et tantôt violent, qui soulève son âme et qui l'apaise à son gré.

« Oh ! nature ! tout ce qui est bien est renfermé dans ton sein. Tu es la source féconde de toutes les vérités !... L'enthousiasme naît d'un objet de la nature. Si l'esprit l'a vu sous des aspects frappants et divers, il en est occupé, agité, tourmenté... » Dix-huitième siècle, *Études littéraires*, p. 288.

(2) Pour la biographie de Quesnay v. Schelle, *Le Docteur Quesnay*, Paris, Alcan, 1907, et Oncken, *Geschichte der Nationalökonomie*, Erster Teil, p. 314 et suiv.

guérison de l'état de maladie social de son temps (1). »

Quesnay n'a pas le seul culte de la science, mais également celui de la raison. Lui aussi *croit* en la raison, en la force bienfaisante des lois et vérités qui, éclairées aux lumières de cette raison, se manifestent aux hommes instruits comme *évidentes*. Et est-il besoin d'insister sur sa préoccupation exclusive de l'agriculture, sur sa conception de la richesse dont la terre est l'unique source (2) ?

Faut-il aussi appuyer longuement sur la conception qu'il se fait du *droit naturel*, des *lois naturelles*, sur le sens même du mot physiocratie (gouvernement de la nature) (3), pour qu'il soit permis d'affirmer qu'il honorait également les trois déesses du siècle : la science, la raison, la nature (4) ; qu'il personnifie assez bien les écrivains de l'époque ; que toute sa doctrine est imprégnée des idées qui flottaient dans l'atmosphère. Est-il besoin d'insister pour montrer que toute la physiocratie est pleine des reflets que lui envoie le *cadre* du XVIII^e siècle, dans lequel elle fut conçue.

Quesnay confond ensemble morale, politique, éco-

(1) Oncken, *Geschichte der Nationalökonomie. op. cit.*, p. 314.

(2) Quesnay, *Maximes générales*, Œuvres de Quesnay, éd. Oncken, p. 334. « La terre est l'unique source des richesses ».

(3) M. Deschamps, *Cours de Doctorat*, 1905-1906.

(4) M. Schelle fait remarquer avec justesse que Quesnay ne prend parti ni pour Rousseau, ni pour Hobbes ; il ne regrette pas l'état de nature, il ne parle pas du droit de tous à tout. V. Schelle, *Du Pont de Nemours*, Paris, Guillaumin, 1881, p. 49.

nomie (1), sa doctrine contient une partie économique et une partie sociologique qui se pénètrent mutuellement ; on peut dire pourtant que la première est la base de la seconde. Dans la partie économique, il ne distingue pas l'art et la science (2). Il étudie les lois naturelles auxquelles obéissent les phénomènes sociaux, mais en même temps il indique que pour obtenir la plus grande somme de bonheur possible, ce qui est le but de tout individu (3), il suffit de ne pas entraver le jeu de ces lois naturelles. Etant donnée cette conception, la confusion de l'art et de la science semblait fatale, la constatation scientifique se métamorphosant nécessairement en précepte d'art.

C'est précisément la croyance en ces lois naturelles qui domine toute la doctrine. De là l'opinion de Quesnay sur la nécessité d'une pleine et entière liberté, de là la fameuse maxime de Gournay : *laissez faire*. L'autre idée centrale est le concept de la productivité exclusive de

(1) V. Oncken. *Geschichte der Nationalökonomie*, op. cit., p. 344. V. également Quesnay, *Despotisme de la Chine*, éd. Oncken, p. 603 : « Les lois de la Chine sont toujours fondées sur les principes de la morale, car comme on l'a déjà dit, la morale et la politique ne forment à la Chine qu'une même science. »

(2) A. Deschamps, Cours d'histoire des doctrines économiques professé à la Faculté de droit de Paris, année 1905-1906.

(3) Oncken, *Geschichte der Nationalökonomie*, op. cit., p. 358 : « Et maintenant Quesnay a de nouveau recours au principe hédonistique qui existait déjà dans l'antiquité, et il désigne comme l'apogée de la sagesse économique « d'obtenir la plus grande augmentation possible de jouissance, par la plus grande diminution possible de « dépense ».

l'agriculture. Et cela nous amène à l'étude spéciale du produit net qui doit être l'objet de ces quelques pages. Nous envisagerons en premier lieu sa production et ensuite sa circulation.

CHAPITRE PREMIER

PRODUCTION ET RÉALISATION DU PRODUIT NET

I

Ce qu'est le produit net.

M^{me} du Hausset s'exprime ainsi dans ses *Mémoires* : « Un jour j'étois chez le docteur Quesnay pendant que Madame étoit à la comédie. Le marquis de Mirabeau y vint, et la conversation fut quelque peu ennuyante pour moi, n'y étant question que du *produit net*, enfin on parla d'autres choses (1). »

Cette opinion n'offrirait peut-être pas grand intérêt, si elle n'émanait de la femme de chambre de la Pompadour qui, on le sait, étoit une grande dame de la cour : il est alors curieux de trouver le mot *produit net* sous sa plume. Ceci prouve qu'à la cour, même les femmes connaissaient la fameuse théorie du docteur, au moins de nom.

(1) *Mémoires de M^{me} du Hausset*, Paris, Flammarion, p. 71.

Si l'abbé Baudeau, disciple (1) de Quesnay, eut lu *les Mémoires de M^{me} du Hausset* il eut été évidemment fâché, lui qui dit : « Un seul mot résume le bonheur de l'humanité, ce mot c'est le *produit net*, sujet de fades railleries pour les femmelettes, de terreur pour les avides publicains et d'épigrammes ridicules pour quelques beaux esprits prostitués aux uns et aux autres. Oui le *produit net* de la culture est la boussole universelle du gouvernement et le centre commun de tous les intérêts (2). »

Qu'est-ce donc que ce produit net? Brièvement on peut le définir ainsi : le produit net est ce qui reste du produit brut, de la récolte totale, lorsqu'on en a déduit les avances, les dépenses faites pour obtenir cette récolte.

Mais, avant de pénétrer dans l'étude même de la conception, nous devons préciser quelques points de la doctrine sur lesquels repose la théorie du produit net elle-même.

Il a été fait remarquer très souvent, et avec raison,

(1) Les principaux disciples de Quesnay furent : du Pont de Nemours, Mercier de la Rivière, Le Trosne, l'abbé Baudeau, le marquis de Mirabeau et Turgot qui n'accepte la doctrine qu'en partie.

(2) L'abbé Baudeau, *Éclaircissements demandés à M. Necker* ; II^e partie, n° 5, p. 142. (Citation faite par M. Pervinquièrre : *Contribution à l'étude de la notion de Productivité dans la Physiocratie*). Thèse, Paris, Rousseau, 1906, p. 27.

que le système physiocratique fut une réaction contre le système mercantile (1).

Les Mercantilistes attachaient à la possession d'une grande masse d'or et d'argent une importance beaucoup trop grande, ils étaient uniquement préoccupés par les manufactures et par le commerce. Les Physiocrates réagirent contre cette conception : ils firent jouer à la monnaie un rôle secondaire, mais plus conforme aux faits : celui d'instrument des échanges. « L'argent, dit le Trosne, est reçu comme gage intermédiaire entre les ventes et les achats et il sert de mesure commune, de valeur pour valeur » (2). Puis, au lieu de déclarer que l'industrie est une source de richesse, ils soutinrent la thèse inverse, et manufacturiers et commerçants formèrent pour eux, la *classe stérile*. La seule classe *productive* est celle des agriculteurs, c'est la terre qui obtient toutes leurs faveurs, toutes leurs attentions, et on pourrait leur attribuer la devise d'Arthur Young : « Tout pour la char-rue. » Ils se préoccupent uniquement de la terre, de la nature, d'une façon plus générale, parce que, à leurs yeux, elle seule est productive. Mais quel sens faut-il

(1) V. A. Smith, *Richesses des Nations*, trad. Garnier, 5^e édit., Paris, Alcan, 1880, tome II, pp. 299 et 300. « Si la branche est trop courbée dans un sens, dit le proverbe, il faut, pour la redresser, la courber tout autant dans le sens contraire. Il semble que ce soit sur cette maxime triviale que se sont dirigés les philosophes français, auteurs du système qui représente l'agriculture comme l'unique source du revenu et de la richesse d'un pays. »

(2) *Physiocrates*. Ed. Daire, 2^e partie, p. 910.

donner à ce mot *productive*? La thèse est-elle que la nature seule, produit des *matières* nouvelles? C'est l'opinion de M. Hector Denis qui s'exprime en ces termes : « La raison qu'ils avaient d'assigner la productivité comme caractère exclusif à la classe agricole, c'est que, seule, elle accroît la masse de matière mise périodiquement en circulation dans la société » (1). Nous croyons qu'il faut au contraire suivre l'opinion de M. Deschamps, et dire que les physiocrates, en parlant de productivité songent à une productivité en valeurs (2). Et nous pensons que l'on peut étayer cette interprétation de la façon suivante.

La théorie de la valeur des Physiocrates était celle du « coût de production », pour eux : « L'échange est de sa nature un contrat d'égalité qui se fait de valeur pour valeur égale » (3). Il en résulte donc que l'échange ne peut être la cause d'aucune création de valeur. Mais cette règle une fois posée, ils trouvent heureusement une exception : c'est celle de l'échange qui se produit entre l'homme et

(1) *Histoire des Systèmes Économiques et Socialistes* par Hector Denis, vol. I, *les Fondateurs*, p. 78. Paris, Giard et Brière, 1904.

(2) Mercier de la Rivière, *Physiocrates*, 2^e partie, p. 568. « J'entends ici, par le terme de *richesse*, une masse de valeurs *disponibles*, de valeurs qu'on puisse consommer au gré de ses désirs, sans s'appauvrir, sans altérer le principe qui les reproduit sans cesse », c'est le cas du produit net, masse de *valeurs nouvelles*.

(3) *Physiocrates*, 2^e partie. Le Trosne ; De l'intérêt social, p. 903 et Mercier de la Rivière : *L'ordre naturel des sociétés politiques*, p. 568.

la nature, circulation *physico-sociale*. Le cultivateur avance à la terre une somme de semences, travaux, etc., dont la valeur est égale à 500 livres, et au lieu de restituer, au moment de la récolte, cette valeur de 500, la terre — cette *Bonne Mère* dont parle Fénelon — restituera une valeur de 600. Il y aura donc un excédent *en valeur* égal à 100, lequel excédent est le *Produit net*.

*
* *

Nous avons dit déjà que ce produit net était ce qui restait, quand on avait soustrait du produit brut les avances. Nous devons donc en premier lieu, définir ce que les Physiocrates entendent par le mot *avances*.

Les avances qu'il faut faire à la terre pour obtenir la récolte, sont de trois sortes : les foncières, les primitives et les annuelles (1).

Les *avances foncières* sont faites par les propriétaires fonciers, elles correspondent aux plus gros travaux et à leur entretien, à ceux qu'on doit exécuter en tout premier lieu : travaux de défrichement, de nivellement, de dessèchement, d'irrigation, constructions de bâtiments, d'étables, de murs, plantations de haies, d'arbres, etc.....

Les *avances primitives* sont à la charge du fermier. Elles comprennent l'achat et l'entretien des instruments

(1) L'abbé Baudeau cite une quatrième sorte d'avances, les *souveraines*, faites par l'État, telles que : ports, chemins, canaux.

et animaux nécessaires à l'exploitation (brouettes, arrosoirs, cuves, pressoirs, échalas, charrues, charrettes, moutons, bœufs, chevaux, etc....) les amendements et les engrais.

Enfin les *avances annuelles* correspondent aux travaux de semence, de culture, de récolte, elles se composent donc des sommes d'argent qui ont été dépensées pour le paiement des salaires et de la nourriture qu'il a fallu fournir aux animaux. Les avances annuelles sont faites par le fermier, elles comprennent également la nourriture et l'entretien de ce dernier et de sa famille.

Les avances primitives et les avances annuelles forment les *reprises* du cultivateur. Dans ces reprises rentrent naturellement l'entretien des avances annuelles ; pour y subvenir, Quesnay compte que le cultivateur doit prélever un intérêt de dix pour cent : cet intérêt servira à renouveler le matériel usé et aussi à constituer un fonds de réserve en vue des risques (1). Enfin, ce qui est à noter : le profit du cultivateur fait partie également des reprises.

Si maintenant, du produit brut, nous retirons les reprises, *l'excédent est le produit net* (2). Ce produit net

(1) Voir *Œuvres de Quesnay*, Ed. Oncken, p. 313.

(2) L'abbé Baudeau donne une définition très claire du produit net :

« Le *produit net* est ce qui reste de la *récolte totale* ou de sa *valeur*, après qu'on a prélevé les *frais du cultivateur*, non du *propriétaire foncier*... Ces frais sont de deux sortes, savoir : la totalité des dépenses journalières qu'il fait habituellement chaque année, et

est donné par le fermier au propriétaire, on peut l'assimiler au fermage. Si le produit net est nul, le fermage tombe donc lui aussi à zéro, le propriétaire ne touche rien ; il ne pourra même pas entretenir les avances foncières. Mais le fermier, lui, pourra remplacer ses avances primitives et annuelles, et aura touché son profit. Si la récolte ne permet même pas au fermier d'exercer ses reprises, lui et le propriétaire foncier seront tous deux en perte. Normalement, la récolte donne un produit net. Ce produit net va entre les mains du propriétaire foncier qui en consacre une partie à l'entretien des avances foncières et qui dépense l'autre partie en totalité pour sa consommation personnelle ou en partie seulement : ce qui lui permet, dans ce dernier cas, d'épargner, d'accumuler, de fabriquer du capital.

Cet excédent est dû à la générosité de la nature, il est un *pur don* (1) qu'elle fait aux hommes. Il est possible

un intérêt, au moins, à dix pour cent, de son premier fonds ou de sa première mise que nous appelons *avance primitive*. Vous ne trouverez pas cet intérêt trop fort, si vous considérez qu'il faut entretenir et réparer ce premier fonds qui s'use continuellement et qu'il s'agit de courir des risques très considérables. Un bail à ferme est précisément l'évaluation du *produit net actuel* ; un contrat de vente ou d'échange suppose la même évaluation. » (V. Baudeau : *Physiocrates*, 2^e partie, p. 457, en note.)

(1) « Par cet arrangement, le produit net de la terre se divise en deux parts : l'une comprend la subsistance et les profits du laboureur, qui sont la récompense de son travail et la condition sous laquelle il se charge de cultiver le champ du propriétaire ; ce qui reste

parce que la terre au lieu d'additionner les valeurs comme l'industrie, les multiplie (1).

L'industrie ne fait que combiner les valeurs existantes, elle les superpose, elle leur donne telle ou telle forme, mais elle ne peut produire un seul liard de valeurs nouvelles (2).

La terre, au contraire, multiplie sans cesse les valeurs. Cette générosité de la nature apparaît aux yeux de tous — elle est *évidente*, pour employer un qualificatif cher

est cette partie indépendante et disponible **que la terre donne en pur don...** » V. Turgot, *Réflexions sur la formation et la distribution des Richesses*, œuvres de Turgot, éd. Daie, tome I.

(1) V. Mercier de la Rivière, *Physiocrates*, 2^e partie, pp. 435-436 :

« ... On ne connaît plus de meilleure façon d'employer son argent que celle, pour ainsi dire, de le semer pour le multiplier. » Il est nécessaire d'insister un instant sur cette idée de *multiplication et d'addition*, c'est elle qui constitue le critérium pour différencier l'agriculture de l'industrie, partant, la classe productive de la classe stérile. « Un tisserand achète pour 150 francs de subsistances, de vêtements et pour 50 francs de lin qu'il vous vend, en toile, 200 francs somme égale à celle de la dépense. Cet ouvrier, dit-on, quadruple ainsi la valeur première du lin ; point du tout : il ne fait que joindre à cette valeur première une valeur étrangère, qui est celle de toutes les choses qu'il a consommées nécessairement. Ces deux valeurs ainsi accumulées forment alors, non la valeur du lin, car il n'existe plus, mais ce que nous pourrions nommer *le prix nécessaire* de la toile, prix qui, par ce moyen, représente : 1^o la valeur de 50 francs en lin ; 2^o celle de 150 francs en autres productions consommées. (V. Mercier de la Rivière, *Physiocrates*, 2^e partie, p. 598, v. aussi p. 599).

(2) Toutes les matières que l'industrie façonne lui viennent de la terre, aussi l'abbé Baudeau dit-il que l'industrie est fille de la terre et qu'elle a toujours besoin des mamelles de sa mère. (V. *Physiocrates*, 2^e partie, p. 600.)

aux Physiocrates — dans l'épi qui germe, dans l'arbre qui porte des fruits, dans le troupeau qui se reproduit : *la terre est la source de toute richesse* (1).

II

Moyens propres à accroître le Produit net.

Nous connaissons la nature du produit net, nous devons chercher maintenant quels sont les moyens à employer pour recueillir la plus grande masse possible de produit net.

Tout d'abord, il faut une bonne administration de l'État, un *bon despote* et aussi des cultivateurs intelli-

(1) Mercier de la Rivière. *L'Ordre naturel des Sociétés politiques* (Ed. Daire, II. p. 498). Au sujet de la productivité de l'agriculture et du rapprochement qu'on est tenté de faire entre Richard Cantillon et les Physiocrates, voir Oncken *Geschichte der Nationalökonomie*, erster Teil, Leipzig, Hirschfeld, 1902, p. 278 : « Am öftesten wird als Beweis der Übereinstimmung der Lehre Cantillons mit der Physiokratie der erste Satz des Buches vorgeführt. Derselbe lautet nämlich : « La terre est la source ou la matière d'où l'on tire la Richesse ; le travail de l'Homme est la forme qui la produit ; et la Richesse, en elle-même, n'est autre chose que la nourriture, les commodités et les agréments de la vie. » Allein das geschieht mit Unrecht. Der Satz bedeutet nicht das, was die Physiokraten ausdrücken wollten, wenn sie sagten, die Erde sei die Quelle des Reichtums. Bei Cantillon sind Arbeit und Boden ebenbürtige Faktoren der Produktion, und auch die industrielle Arbeit erscheint als produktiv. Anders bei den Physiokraten. Sie erkennen nur die ländliche, nicht auch die städtische Arbeit als produktiv an. Die Erde ist die « source unique » der Reichtümer. »

gents (1). Ensuite, Quesnay indique les multiples avantages qu'on peut retirer de la *grande culture*, et, le résultat le plus appréciable est un produit net considérable. Tout son article « Fermiers » a pour objet le parallèle entre la culture pratiquée à l'aide de chevaux et celle pratiquée à l'aide de bœufs. D'après lui, l'emploi des chevaux caractérise la *grande culture* : celle des fermiers riches, et l'emploi des bœufs, la *petite culture* : celle des métayers misérables (2). Cette opposition entre *riches fermiers* et *pauvres métayers*, nous permet d'omettre

(1) L'abbé Baudeau. *Introduction à la Philosophie Économique*, éd. Daire, *Physiocrates*, 2^e partie, p. 804 : « Une même ferme exploitée par un cultivateur pauvre et malhabile, donnera dix fois moins de produit net que sous la main d'un laboureur opulent et savant dans cet art, père des autres, qu'on commence enfin à connaître et à considérer à peu près comme il doit l'être. » — V. aussi Le Trosne : De l'*Intérêt social*, *Physiocrates*, 2^e partie, pp. 887 et 888 : « L'homme se sert de son intelligence pour observer les lois de la nature, pour examiner les productions les plus propres à ses besoins, en découvrir les propriétés, et étudier les moyens de les multiplier ; il fait usage de sa force et de son industrie pour solliciter et aider la fécondité de la terre. Ce n'est donc pas l'homme qui, par son travail, lui donne cette faculté, elle la tient de la puissance du créateur et de la bénédiction originaire, source inépuisable de la fécondité de la nature. L'homme trouve cette faculté existante, il ne fait que s'en servir. »

(2) *Œuvres de Quesnay*, p. 235. — Quesnay signale le cas de pauvres métayers qui, pour gagner quelque argent, font des charrois à leur profit. *Œuvres de Quesnay*, p. 203. Mais un tel profit, ainsi obtenu, n'est pas du produit net créé par les métayers : ils rendent un service et, en récompense, ils obtiennent une part de produit net déjà existant.

l'énumération des procédés (1), dont la grande culture facilitera l'emploi pour l'obtention d'un grand produit net ; elle nous permet de généraliser immédiatement, et de dire, que le meilleur agent qui influe sur la grandeur du produit net : c'est la richesse.

Faire de grosses avances est tout le secret pour faire naître un gros produit net. Il faut marnier, dessécher, irriguer, fumer ; il faut acheter des chevaux, des bœufs, des moutons, des charrues, des cuves, des pressoirs, des échalas... L'abbé Baudeau insiste sur le supplément de bénéfices que procure l'emploi des animaux et des machines, il signale le cas d'une *bonne charrue attelée de quatre forts chevaux qui labourent en un jour plus de terre que dix hommes n'en pourraient bêcher à la main* (2).

(1) Ainsi, dans ses *Questions*, Quesnay signalant les avantages de la grande culture, s'occupe du *morcellement* ; il demande : « Si les terres sont partagées en petites ou en grandes fermes, les avantages ou les désavantages qui en résultent par rapport aux frais de la culture, au profit des laboureurs, au fermage, aux gains des paysans occupés par les laboureurs, et aux dépenses pour l'entretien des bâtiments, des fermes ? » *Œuvres de Quesnay*, p. 261.

(2) Baudeau, *Physiocrates*, Ed. Daire, 2^e partie, p. 824 : « Une charrette trainée par les mêmes animaux vous transporte en une journée plus de fruits récoltés que dix hommes n'en porteraient ; il ne faut qu'un seul charretier, les chevaux vivent en partie de la paille et du fourrage que les hommes ne mangeraient pas, et ils restituent en engrais une partie de cette dépense. C'est aussi pour diminuer les travaux continuels, et les salaires des hommes, qu'on invente, dans les carrières et les mines, des machines qui transportent les fardeaux, qui épurent les matières, qui dessèchent les eaux nuisibles en plus grande quantité, avec moins de consommation et de dépense. Épargne

Ce n'est pas tant, en effet, la partie des avances annuelles consacrée au paiement des salaires, qui est nécessaire, que les avances primitives, c'est-à-dire l'argent consacré à l'achat de *capitaux fixes*. Des bras, la culture n'en manque pas, ce dont elle a besoin, ce sont des machines et des bestiaux, car ce sont ces machines et ces bestiaux qui permettent l'exploitation d'un domaine (1).

Mais c'est Quesnay qui insiste tout particulièrement sur l'importance des avances, et des *riches* avances. Quand le cultivateur n'est pas assez riche pour faire ces avances, le produit net peut descendre à zéro (2). Et le docteur raille

de dépense journalière et annuelle, voilà donc le premier des motifs qui engage aux avances primitives. Combien de peines, de salaires et d'embarras, s'il fallait transporter, pressurer, cuver la vendange et le vin par petites parcelles, et de même voiturer une à une les barriques dans les grands vignobles ! »

(1) V. l'abbé Baudeau, *Physiocrates*, éd. Daire, 2^e partie, p. 703 : « Des bras, des bras, c'est précisément ce qu'il ne faut point encore à vos exploitations actuelles, hélas ! vous n'en avez que trop de malheureux asservis à de longs et pénibles travaux trop infructueux ! Des avances, des avances, voilà ce qu'il faut à la terre, voilà ce qui manque aux vôtres. Des avances souveraines, des avances foncières, des avances mobilières d'exploitations productives, qui épargnent les hommes au lieu de les multiplier.... »

« Or la grandeur des récoltes ne s'estime point du tout par le nombre des ouvriers de culture et par l'assiduité de leur travail, ce qui est en ce moment l'erreur presque universelle de notre politique moderne. »

(2) *Œuvres de Quesnay*, p. 235 : « Le produit du travail de la culture peut être nul ou presque nul pour l'État quand le cultivateur ne peut pas faire les frais d'une bonne culture. Un homme pauvre qui ne tire de la terre, par son travail, que des denrées de peu de va-

les *lourgeois imbéciles* qui, en voyant un homme pauvre, lui donnent l'excellent conseil d'aller labourer la terre. « On s'applaudit lorsqu'on dit à un homme pauvre qui n'est pas occupé : *Va labourer la terre*. Ce sont les chevaux, les bœufs, et non les hommes qui doivent labourer la terre. Ce sont les troupeaux qui doivent la fertiliser ; sans ces secours, elle récompense peu les travaux des cultivateurs. Ne sait-on pas d'ailleurs, qu'elle ne fait point les avances ; qu'elle fait, au contraire, attendre longtemps la moisson ? Quel pourrait donc être le sort de cet homme indigent à qui l'on dit : *Va labourer la terre* ? » (1)

Les avances concentrent toute l'attention des Physiocrates, et, à propos de la discussion qui s'élève entre eux et Forbonnais, Quesnay fait paraître un article, où il plaisante agréablement un propriétaire qui au lieu de faire marnier ses terres, décide de faire lambrisser, sculpter et dorer les appartements de son château, et qui écrit à son fermier Thiébaut, de couvrir sa femme de rubans,

leur, comme des pommes de terre, du blé noir, des châtaignes, etc., qui s'en nourrit, qui n'achète rien et ne vend rien, ne travaille que pour lui seul. il vit dans la misère ; lui et la terre qu'il cultive, ne rapporte rien à l'État. »

(1) V. *Œuvres de Quesnay*, éd. Oncken, p. 243. Et Quesnay ajoute : « Peut-il cultiver pour son propre compte ? Trouvera-t il de l'ouvrage chez les fermiers, s'ils sont pauvres ? Ceux-ci, dans l'impuissance de faire les frais d'une bonne culture, hors d'état de payer le salaire des domestiques et des ouvriers, ne peuvent occuper les paysans. La terre, sans engrais et presque inculte, ne peut que laisser languir les uns et les autres dans la misère. »

de dentelles et de bijoux, afin d'augmenter le revenu des terres... ! (1)

Au reste il est intéressant de noter que ces théories sur les avances sont mises en pratique. Les Grands de la cour s'occupent de leurs domaines, certains désertent Versailles pour les surveiller eux-mêmes. Et Voltaire écrit à Turgot en 1775 *qu'il défriche et améliore les plus mauvaises terres du royaume* ; dans une lettre à Dupont de Nemours, il se nomme *le maçon et l'agriculteur du mont Jura*. Enfin, en 1776, à l'âge de 82 ans, le patriarche de Ferney disait encore à Turgot : « J'ose vous représenter qu'il nous faudrait environ cinq mille minots, parce que nous comptons en donner prodigieusement à tous nos bestiaux dans la crainte trop bien fondée de l'épizootie, et parce que je compte en semer sur mes champs avec mon blé, pour détruire l'ancien préjugé qui faisait autrefois répandre du sel sur les terrains qu'on voulait frapper de stérilité. Un peu de sel au contraire

(1) V Quesnay : *Lettres d'un Fermier et d'un Propriétaire*, par M. A. *Œuvres de Quesnay*, p. 687 :

« Nous devons donc suivre les conseils de Monsieur A. B. C. D., ainsi, au lieu de marnier mes terres, je vais faire lambrisser, sculpter et dorer les appartements de mon château, renouveler mes meubles et ma garde robe. Il faut que vous commenciez vous-même par vous procurer de nouveaux objets de jouissances en vêtements, ameublements et bijoux : faites porter à votre femme force dentelles et rubans ; faisons-nous beaucoup de *besoins* de ces sortes d'*ouvrages* ; quand nous y serons bien *accoutumés*, nous et les nôtres, il faudra bien, pour nous mettre en état de les payer, que nos terres rapportent davantage. »

versé sur les terres glaiseuses est un des meilleurs engrais (1) possibles ; c'est une expérience de physique et de labourage (2). »

III

Causes diminuant le produit net.

Nous avons vu quelles étaient les causes qui influaient sur la grandeur du produit net, qui en accroissaient la masse ; voyons maintenant quelles circonstances lui seront défavorables (3), quels seront les agents susceptibles de le diminuer ou même de le faire descendre à zéro. Et c'est seulement lorsque nous aurons déterminé ainsi à quoi tient le nombre plus ou moins grand de setiers de blé qui forme le produit net, que nous devrons nous occuper de la réalisation de ce produit net, de la conversion du blé en argent.

La levée des milices, l'excès des corvées, l'indétermination des impôts tels sont les trois faits principaux qui

(1) S'ils eussent vécu au XIX^e siècle, les Physiocrates eussent attaché, avec raison, une grande importance aux engrais chimiques.

(2) *Lettres choisies de Voltaire*, Garnier, 1888, *passim*.

(3) Ces causes qui diminuent le produit net ne seront pas pour nous l'occasion d'un rapprochement avec la plus-value, pourtant il nous paraît utile de les indiquer pour identifier le produit net, pour montrer à quelles influences il est soumis et partant pour insister sur sa nature propre.

viennent entraver d'après Quesnay l'obtention d'un bon produit net. Nous rappelons, pour mémoire, que de piètres avances ne pourront donner qu'un faible produit net, que Quesnay préfère le propriétaire qui marne ses terres, à celui qui fait dorer ses appartements, les avances faites à la terre étant plus utiles que le luxe.

§ 1. — A propos des milices, le docteur a une comparaison originale qui fait sentir, comme il déplore l'énergie des soldats dépensée à la guerre et qui pourrait être si utilement employée à la production ; il s'exprime ainsi : « Les militaires n'estiment les hommes qu'autant qu'ils sont propres à faire des soldats ; mais l'homme d'Etat regrette les hommes destinés à la guerre, comme un propriétaire regrette la terre employée à former le fossé qui est nécessaire pour conserver le champ (1). »

Il remarque que la crainte de la milice fait désertir la campagne, beaucoup de fils d'agriculteurs viennent alors à la ville pour n'être pas compris dans les levées, ainsi un grand nombre de bras et une masse de richesses, qui peut être considérable, se trouve perdue par suite de la milice et la culture des terres doit évidemment s'en ressentir. Et Quesnay nous cite l'exemple de M. de la Galaisière, intendant de Lorraine, qui « a exempté de la milice, par une ordonnance, les charretiers et les fils des fermiers à raison des charrues que leur emploi exige (2). »

(1) Quesnay, *Grains*, œuvres publiées par Oncken, p. 219.

(2) Ibid. *Grains*, p. 227.

§ 2. — Ce n'est pas seulement la milice qui est cause de la désertion des campagnes, c'est aussi le système des corvées. Les corvées qui sont vexatoires, et qui empêchent les petits propriétaires de consacrer tout leur temps à la culture de leurs terres, ce qui par suite diminue dans de notables proportions le produit net qu'ils obtiennent. « Les corvées dont on charge les paysans sont très désavantageuses à l'Etat et au roi parce qu'en réduisant les paysans à la misère, on les met dans l'impuissance de soutenir leurs petits établissements ; d'où résulte un grand dommage sur les produits, sur la consommation et sur les revenus, ainsi, loin que ce soit une épargne pour l'Etat de ménager de cette manière les frais des travaux publics, il les paie très cher tandis qu'ils lui coûteraient fort peu s'il les faisait faire à ses frais. C'est-à-dire par de petites taxes générales dans chaque province pour le paiement des corvées (1). »

§ 3. — Mais, c'est surtout le système des impôts, qui a été considéré par les Physiocrates, comme pouvant diminuer considérablement le produit net s'il est mal établi. Ils n'étaient pas les premiers à se préoccuper de cette question. Dès 1697, Boisguillebert avait signalé la mauvaise répartition de la taille. « En effet, dit-il dans *Le Détail de la France*, on peut dire qu'il n'y a pas le tiers de la France qui y contribue, n'y ayant que les

(1) *Œuvres de Quesnay, Grains*, p. 227.

plus faibles et les plus misérables et ceux qui ont le moins de fonds (terre)... en sorte que l'on va demeurer d'accord qu'une guerre continuelle serait bien moins à charge au peuple qu'un impôt exigé d'une pareille façon (1). » Et, en 1707, Vauban proposait de remplacer les différentes taxes multiples et vexatoires d'alors, par un impôt unique qui se serait élevé au dixième du revenu des terres et à une quote-part plus petite du revenu de tous les autres biens, tels que maisons, usines, rentes, gages, pensions, etc. Pour les *courtisans* et les *manœuvriers*, la dîme ne devait pas dépasser le trentième. Vauban se montre également précurseur des Physiocrates à propos des impôts indirects, il soutient, lui aussi « que les taxes indirectes nuisent à l'entretien du peuple, au commerce et à la consommation » (2). Et il insiste particulièrement sur ce fait que l'arbitraire de la taille et la manière défectueuse dont elle est répartie sont nuisibles à la culture des terres.

Quant aux Physiocrates, leur théorie scientifique du produit net devait, par une voie toute naturelle, les amener à leur conception d'art d'un impôt unique sur ce même produit net. Si le produit net est la seule masse de richesses annuellement disponible, il semble assez rationnel de faire porter immédiatement tous les impôts ou plutôt l'impôt unique sur elle-même.

(1) Boisguillebert, *Le Détail de la France*. éd. Daire, p. 172.

(2) Vauban, *Dîme Royale*, éd. Daire, p. 25.

Dans une de ses « Maximes générales » Quesnay nous donne, d'une façon concise, ses opinions en matière d'impôts : « *Que l'impôt ne soit pas destructif ou disproportionné à la masse du revenu, de la nation, que son augmentation suive l'augmentation du revenu, qu'il soit établi immédiatement sur le produit net des fonds, et non sur le salaire des hommes, ni sur les denrées, où il multiplierait les frais de perception, préjudicierait au commerce et détruirait annuellement une partie des richesses de la nation, Qu'il ne se prenne pas non plus sur les richesses des fermiers des biens fonds, car les avances de l'agriculture d'un royaume doivent être envisagées comme un immeuble qu'il faut conserver précieusement pour la production de l'impôt, du revenu et de la substance de toutes les classes de citoyens ; autrement l'impôt dégénère en spoliation et cause un dépérissement qui ruine promptement un État* » (1). Proportionnalité de l'impôt, supériorité d'un impôt direct aux impôts indirects, impôt perçu exclusivement sur le produit net et laissant intact les avances, voilà surtout à quoi tient Quesnay. La conséquence la plus importante, à son point de vue, qui résulterait d'une refonte du système des impositions, c'est qu'à l'avenir le laboureur, fermier ou métayer, saurait à quoi s'en tenir, l'arbitraire serait impossible, et sachant, au moment de la conclusion du contrat de ferme, qu'il aura telle somme à payer comme impôt, il

(1) *Œuvres de Quesnay*. éd. Oncken, p. 332.

sera averti du prix qu'il doit consentir. De plus, comme on n'ignorera pas, par exemple, que sur un produit net de 3.000 francs, il faudra payer 1.000 francs à l'État, lorsqu'on achètera la terre qui rapporte cette somme de 3.000 francs, on ne la payera que comme si elle rapportait seulement 2.000 francs. Ainsi personne ne payera l'impôt, en fait l'État deviendra peu à peu copropriétaire du sol. Aussi M. Schelle dit-il avec raison : « Si le rêve des physiocrates s'était réalisé, un résultat auquel ils ne pensaient guère se serait produit. L'impôt unique aurait augmenté sans cesse, car la tendance de tous les gouvernements est d'accroître constamment leurs ressources. Mais tôt ou tard, l'impôt aurait fini par absorber le produit net ; l'État se serait substitué peu à peu aux propriétaires du sol, en s'emparant de la rente, il aurait pris la propriété même et le vœu de certains socialistes du XVIII^e et du XIX^e siècles aurait été satisfait. Telle est la singulière conséquence à laquelle aurait abouti une mesure proposée par les premiers adversaires de l'intervention de l'État et par les plus zélés défenseurs de la propriété foncière (1). » Cette remarque nous semble fort juste et elle explique que Henry Georges, partisan de la nationalisation du sol, ait cru devoir dédier son ouvrage aux Physiocrates.

Le « Second problème économique » est consacré en-

(1) Schelle, *Du Pont de Nemours*, Paris, Guillaumin, 1883, p. 85.

tièrement à l'étude des mauvais effets des impôts indirects.

Quesnay insiste sur les charges et les frais entraînés par ce genre d'impôts. Un impôt indirect, calcule-t-il, au lieu d'un impôt direct, ferait perdre 379 millions au souverain et 235 millions aux propriétaires. De plus, l'impôt indirect étant plus onéreux empêche les propriétaires d'entretenir et d'améliorer leurs terres, il ne permet pas aux fermiers de retrouver leurs avances quand il est établi durant le cours des baux et, par suite, il diminue ou même fait disparaître le produit net. Enfin l'impôt indirect entraîne encore d'autres dommages « la résidence des riches financiers dans la capitale, ce qui éloigne la consommation des lieux de production » et aussi la multiplication des mendiants. « Cette multiplication des mendiants est une surcharge considérable sur les cultivateurs parce qu'ils n'osent refuser l'aumône, étant trop exposés aux dangers que peut leur attirer le mécontentement des mendiants vindicatifs (1). »

Quesnay entre même dans le détail du fonctionnement du système d'impôt qu'il propose. Pour la taxation, on s'en rapporterait à la déclaration du fermier. Et il fait remarquer que tous les habitants d'un village se connaissant les uns les autres, les fausses déclarations seraient bien vite remarquées. Mais il prévoit une objection. Peut-être qu'avec ce système d'impôt unique le laboureur va res-

(1) *Œuvres de Quesnay*, p. 715.

treindre sa culture pour payer le moins possible ? Ceci ne lui semble pas probable, car le cultivateur préférera faire de riches avances, élever de nombreux bestiaux, payer même un supplément d'impôt, mais obtenir une masse de produit net plus considérable. Et c'est cette harmonie, cette communauté d'intérêts, entre celui qui touche et celui qui paye, entre l'État et le fermier, qui met en lumière le côté *optimiste* de la doctrine. L'impôt étant pris sur le produit net, l'intérêt du souverain concorde avec celui du laboureur, si l'impôt doit atteindre le tiers du produit net, plus la masse totale sera considérable, plus le tiers lui aussi sera important. « Le grand objet du gouvernement est de veiller à l'augmentation des revenus, pour le bien de l'État et pour le fonds des impositions, car les terres qui produisent beaucoup peuvent soutenir une forte imposition (1). »

D'après Quesnay, la taille peut atteindre la moitié du fermage, mais Quesnay recommande de ne pas trop imposer le profit dû aux bestiaux, car ceux-ci sont très utiles à l'agriculture. Une telle taille peut paraître élevée, mais au moins elle aura le grand avantage d'être *fixe* ; ce qui nuit au fermier, c'est surtout l'*arbitraire* de la taille. S'il s'agit de métayers, au lieu de fermiers, l'impôt devra être plus léger, autrement il les ruinerait (2).

(1) *Œuvres de Quesnay*, p. 245.

(2) Quant aux disciples, ils ne font que développer les idées du Maître. Ainsi Mercier de la Rivière dit « qu'il est d'une nécessité phy-

À ces trois causes principales — corvées, milices, impôts — de diminution du produit net, il faut ajouter en terminant la mauvaise administration : qu'il s'agisse de l'administration générale de l'État, d'un mauvais despote, ou bien de l'administration intérieure de la ferme, d'un fermier malhabile.

IV

Réalisation du produit net : le bon prix.

Une fois que le produit net est créé, lorsque les laboureurs sont en possession de cet excédent en nature, il faut alors le réaliser, le métamorphoser en argent. Et il faut désirer faire cette réalisation dans les meilleures

sique que l'impôt ne soit pas arbitraire », que « *c'est la terre qui paye elle-même l'impôt* » (V. *Physiocrates*, éd. Daire, 2^e partie, p. 508). L'abbé Baudeau est également partisan de l'impôt unique sur le produit net, il recommande, en matière d'impôt, une grande circonspection, et il fait remarquer que pour vouloir trop avoir, on a trop souvent fait comme le sauvage qui jette l'*arbre* par terre pour cueillir un seul fruit (v. *Physiocrates*, 2^e partie, p. 685). Et Turgot, qui sur certains points est d'un avis différent de celui de Quesnay, est d'accord avec lui à propos de l'impôt unique : « Je réponds en second lieu que si les terres étaient chargées seules de la contribution aux dépenses publiques, dès qu'une fois cette contribution serait réglée, le capitaliste qui les achèterait ne compterait pas dans l'intérêt de son argent la partie du revenu affectée à cette contribution ; de même qu'un homme qui achète aujourd'hui une terre n'achète pas la dîme que recoit le curé, ni même l'impôt connu, mais le revenu qui reste, déduction faite de cette dîme et de cet impôt » (citation de Turgot faite par Daire, v. *Physiocrates*, 2^e partie, p. 762. en note).

conditions possibles : on doit chercher à obtenir un *bon prix*.

§ 1. — L'expression bon prix revient fort souvent sous la plume des Économistes, aussi fréquemment, peut-être, que le terme produit net, nous devons donc essayer d'en préciser le sens. Mais auparavant, laissons parler Quesnay lui-même ; « ... Non seulement le bon prix favorise l'agriculture, mais c'est dans le bon prix même que consistent les richesses qu'elle procure. La valeur d'un septier de blé, considéré comme richesse, ne consiste que dans son prix ; ainsi, plus le blé, le vin, les laines, les bestiaux sont chers et abondants, plus il y a de richesses dans l'État. *La non-valeur avec l'abondance n'est point richesse ; la cherté avec pénurie est misère, l'abondance avec la cherté est opulence* (1). »

Il ne faut pas donner au mot *cherté* (2) un sens que les

(1) *Œuvres de Quesnay*, éd. Oncken, p. 246.

(2) Cf. Mercier de la Rivière : *L'Ordre naturel des Sociétés Politiques. Physiocrates*, 2^e partie, p. 570 : « Rien de plus simple donc que l'enchaînement des vérités qui naissent ici les unes des autres : le seul produit net est richesse ; mais, sans le *bon prix* et l'abondance, point de produit net ; or, sans la liberté, point de bon prix, point d'abondance ; ainsi, sans la liberté, point de produit net, point de richesse.

Il ne faut pas confondre cependant le *bon prix* avec la cherté ; une marchandise est *chère* quand son prix est au-dessus de son niveau, quand il excède la mesure qu'il doit avoir en proportion du prix des autres marchandises. J'ai déjà fait voir que ce désordre ne peut être qu'accidentel et momentané. Ce qu'on appelle *cherté* ne peut donc être l'objet de nos spéculations ; elle contraste avec un

Physiocrates n'y avaient pas attaché. Pour eux la cherté, c'est le *bon prix*, c'est-à-dire, le prix qui ne peut être obtenu que par la libre concurrence, aussi le reproche fait aux Physiocrates d'avoir été des agrariens (1) n'est nullement fondé. Si une année le blé n'atteint pas son bon prix, on ne pourra pas l'année suivante faire les avances nécessaires ; la culture ira ainsi dépérissant peu à peu et la prospérité générale s'en ressentira. Ce bon prix du blé qui entraînera un bon prix du pain, ne nuira pas au peuple, suivant Quesnay, car, lorsque les ouvriers payeront leur pain un sou plus cher par jour, leurs salaires augmenteront dans les mêmes proportions (2). Quant à

ordre institué pour ne jamais varier, parce qu'il n'admet aucuns profits faits par les uns aux dépens des autres. Une marchandise peut être très *chère*, quoique son prix soit médiocre en lui-même ; elle peut aussi n'être pas *chère*, quoiqu'elle soit d'un grand prix. La *cherté*, qui n'est aussi *qu'un prix démesuré*, commence par être à charge aux acheteurs et retombe ensuite sur le vendeur ; et il ne peut plus retrouver le débit de sa marchandise.

Le *bon prix* est tout l'opposé de la *cherté* : il est précisément le prix qui, naturellement et nécessairement se trouve attribué par la concurrence à chaque marchandise et, en raison de ceux des autres marchandises. Ainsi, quel qu'il soit, il est toujours proportionné et jamais démesuré ; il est enfin ce qu'il doit être pour l'intérêt commun des vendeurs et des acheteurs. »

(1) M. Deschamps. *Cours de Doctorat. Histoire des Doctrines Économiques*, 1905-1906.

(2) *Œuvres de Quesnay*, éd. Oncken, p. 335, *Maximes générales* : « Qu'on ne croie pas que le bon marché des denrées est profitable au menu peuple ; car le bas prix des denrées fait baisser le salaire des gens du peuple, diminuer leur avance, leur procure moins de travail et d'occupations lucratives et anéantit le revenu de la nation. »

cette hausse des salaires, elle aussi, ne portera aucun préjudice aux laboureurs, qui en seront largement dédommagés par les richesses qui résulteront du bon prix (1). Ici nous devons noter une fois de plus l'optimisme du Docteur, la communauté d'intérêts qui lie harmonieusement les différentes classes les unes aux autres et à l'État. Ce bon prix ne peut être obtenu que grâce à une entière liberté de commercer à l'intérieur et à l'extérieur du royaume.

§ 2. — La suppression totale de toutes entraves, la facilité de commercer d'un endroit à l'autre à l'intérieur du royaume, est la condition première pour espérer un bon prix : ainsi lorsqu'une certaine province aura produit trop de blé, elle pourra en expédier dans une autre province, dont la récolte aura été trop faible. Si la première province ne pouvait agir de la sorte, le prix du blé baisserait dans ladite province bien au-dessous du bon prix. A côté de cette liberté, il faut un grand débit, une forte consommation. Cette large consommation ne sera elle-même possible que si la population est nombreuse et riche. Cette idée est déjà exprimée par Boisguillebert qui déclare, dans son « *Détail de la France* » que la consommation doit être à la hauteur de la production. Mais il ne faut pas faire comme le marquis de Mirabeau, *placer la charrue avant les bœufs*, comme le lui reprocha Quesnay : c'est l'accroissement de la richesse qui doit pré-

(1) *Œuvres de Quesnay*, p. 248.

céder celui de la population et non l'inverse. Cette consommation doit être étendue, surtout dans le peuple, il faut que le paysan puisse jouir d'un certain bien-être, consommer de bons aliments, se vêtir de vêtements confortables (1) : *qu'on ne diminue pas l'aisance du menu peuple ce sont les richesses des habitants de la campagne qui font naître les richesses de la nation. Pauvres paysans. Pauvre royaume* (2).

§ 3. — Le second moyen d'obtenir un bon prix, c'est d'exporter. Si l'exportation était interdite, les années où la France produirait trop de blé, le prix baisserait ; si l'exportation est au contraire permise, le cercle des consommateurs se trouvera singulièrement élargi ; les *non-valeurs* seront impossibles. Et Quesnay ne se préoccupe pas seulement de l'exportation du blé, mais aussi de celle des laines, des bestiaux, du bois, des fruits et du vin, si toutefois ce dernier *peut soutenir la navigation des mers* (3). Ce commerce d'exportation des *denrées du cru* est pour lui fondamental (4). Non pas qu'il ait en vue un

(1) *Œuvres de Quesnay*, p. 245 : « Le paysan n'est utile dans la campagne qu'autant qu'il produit par son travail et qu'autant que sa consommation en bons aliments et en bons vêtements contribue à soutenir le prix des denrées et le revenu des biens, à augmenter et à faire gagner les fabricants et les artisans qui, tous, peuvent payer au roi des subsides à proportion des produits des gains. »

(2) *Dito*, p. 354.

(3) *Dito*, p. 279.

(4) *Dito*, p. 294.

prix excessif (1), mais simplement un bon prix. Quand Quesnay prend l'exemple de deux pays dont un exporte, et qu'il constate que chez celui qui exporte, les denrées ont une valeur vénale double (2), il faut supposer que chez celui qui n'exporte pas, les denrées n'atteignent que la moitié du prix qu'elles devraient naturellement atteindre.

A propos des idées des Physiocrates sur ce sujet on pourrait faire remarquer que s'ils ont vu les conséquences de l'exportation du blé, ils ne se sont pas occupés de celles que pourrait avoir une importation du blé : mais de telles considérations nous entraîneraient hors de notre sujet (3).

(1) V. *Œuvres de Quesnay*, p. 229.

(2) V. *Dito*, p. 299.

(3) Les Physiocrates ont pourtant pensé à l'éventualité d'une telle importation, mais ils n'y ont attaché aucune importance. Quesnay s'exprime ainsi à ce sujet : « Il est vrai qu'on pourrait redouter la fertilité des colonies de l'Amérique et l'accroissement de l'agriculture dans ce nouveau monde, mais la qualité des *grains* de France est si supérieure à celle des grains qui naissent dans ces pays-là et même dans les autres, que nous ne devons pas craindre l'égalité de concurrence, ils donnent moins de farine et elle est moins bonne, celle des colonies qui passe les mers, se déprave facilement et ne peut se conserver que fort peu de temps ; celle qu'on exporte de France est préférée parce qu'elle est plus profitable, qu'elle fait de meilleur pain et qu'on peut la garder plus longtemps. Ainsi, nos blés et nos farines seront toujours mieux vendus à l'étranger. Mais une autre raison qui doit tranquilliser, c'est que l'agriculture ne peut augmenter dans les colonies sans que la population et la consommation des *grains* n'y augmente à proportion ; ainsi leur superflu n'y augmentera pas en

raison de l'accroissement de l'agriculture. » V. *Œuvres de Quesnay*, p. 232. Il dit aussi : « Si malgré des raisons décisives, on avait encore de l'inquiétude sur les disettes dans le cas d'exportation, il est facile de rassurer; car on peut, en permettant l'exportation, permettre aussi l'importation des blés étrangers, sans exiger de droits; par là, le prix du blé ne pourra pas être plus haut chez nous que chez les autres nations qui en exportent. Or, on sait par une longue expérience, qu'elles sont dans l'abondance et qu'elles éprouvent rarement de cherté; ainsi, la concurrence de leurs blés dans notre pays empêcherait nos marchands de fermer leurs greniers dans l'espérance d'une cherté, et l'inquiétude du peuple ne ferait point augmenter le prix du blé par la crainte de la famine, ce qui est, presque toujours, l'unique cause des chertés excessives. Mais, quand on le voudra, de telles causes disparaîtront à la vue des bateaux qui arriveraient à Paris. Les chertés n'arrivent toujours que par le défaut de liberté dans le commerce du blé. » *Œuvres de Quesnay*, p. 231.

CHAPITRE II

CIRCULATION DU PRODUIT NET. — LE TABLEAU ECONOMIQUE

I

Généralités.

Connaissant la nature du produit net et les circonstances qui contribuent à en accroître ou à en diminuer la masse, nous sommes à même d'étudier la façon dont ce produit net va circuler, les rotations qu'il va accomplir. Pour simplifier, on peut tout d'abord envisager cette circulation accomplie par le produit net non réalisé en argent : ce seront alors des setiers de blé qui s'échangeront contre des produits manufacturés et des services ; on peut ensuite compliquer le problème, étudier le mécanisme réel, c'est-à-dire celui qui fonctionne grâce à l'intervention de la monnaie.

Les vues de Quesnay sur le problème de la circulation ne manquent certes pas d'ampleur, le tableau d'ensemble qu'il présente sous le nom de *Tableau économique* mérite de retenir tout particulièrement l'attention.

Et, nous ne sommes pas éloignés de partager l'opinion de M. Hector Denis, qui parle du *génie* de Quesnay. Le tableau *peint* la circulation du produit net qui a lieu entre les trois classes des *cultivateurs*, des *propriétaires* et des *stipendiés*. On embrasse cette circulation d'un seul coup d'œil, à *vol d'oiseau* pour ainsi dire. Le produit net annuel est jeté dans la circulation sociale ; il se divise, se sépare, se réunit, court ici et là, mais finalement sa valeur totale reste toujours identique à elle-même : ainsi une boule de mercure enfermée dans une boîte peut se scinder en deux, trois, quatre, mille parcelles qui courent en tous sens, sans que ces subdivisions et ces allées et venues changent en quoi que ce soit le poids de mercure primitivement enfermé.

Le *tableau économique*, tracé par Quesnay, fut tiré à Versailles. Il y a quelques années nous ne possédions que la reproduction insérée par Mirabeau dans sa *Philosophie rurale* (1). Grâce à des indications données par M. Oncken et M. Stern, M. Stephan Bauer a retrouvé en 1850 l'épreuve du tableau corrigée par Quesnay en 1758 ; cette épreuve (2) correspond à la deuxième édi-

(1) Voir cette reproduction dans Denis et dans Oncken. Denis, *Histoire des Systèmes économiques*, *op. cit.*, vol. I., *in fine*, et Oncken, *Geschichte der Nationalökonomie*, *Op. cit.*, p. 395.

(2) L'épreuve en question a été retrouvée dans les papiers de Mirabeau, elle a été publiée par la *British Economic Association*, voir à ce sujet Denis, *op. cit.*, p. 93. M. Denis donne la reproduction de ce tableau à la fin de son vol. I.

tion ; la somme servant de point de départ s'élève à 600 livres. M. Oncken a publié, dans sa « *Geschichte der Nationalökonomie* », un fac-similé du tableau correspondant à la première édition ; le chiffre servant de base est celui de 400 livres (1). A l'heure actuelle nous sommes donc en possession de trois tableaux. La question de l'impression du tableau a donné lieu à des recherches intéressantes sur lesquelles nous ne pouvons insister (2).

(1) V. Oncken, *Geschichte der Nationalökonomie*, p. 324 : « Cette édition (celle publiée par l'association anglaise) ne doit pas être confondue avec le manuscrit de Quesnay, donné ci-joint en fac-similé, qui a été retrouvé lui aussi dans les papiers laissés par Mirabeau (Archives Nationales, m. 784) et qui est publié, ici, pour la première fois ».

(2) Schelle, *Le Docteur Quesnay*, pp. 243 et 244 : « Le *Tableau économique* fut imprimé au château de Versailles, à l'Imprimerie royale « sous les yeux de Louis XV » a dit le marquis de Mirabeau ; « des épreuves en furent tirées par le roi en personne » ont dit Grandjean de Fouchy et d'autres. »

Dans une dédicace préparée pour M^{me} de Pompadour, à la veille de sa mort, Du Pont de Nemours a écrit aussi : « Vous avez fait faire chez vous et sous vos yeux, l'impression du *Tableau économique* et de son explication. »

Dans les mémoires écrits sous la Terreur et qui viennent seulement d'être imprimés, Du Pont de Nemours a été plus précis.

Quand Quesnay eut lié toutes ses idées, raconte-t-il, il voulut les faire connaître au roi et à M^{me} de Pompadour, sans que ni l'un ni l'autre s'aperçussent que leur médecin songeait à leur donner des leçons « ce qui l'eût fait durement mettre à sa place ». Il insinua à M^{me} de de Pompadour que, pour amuser le roi, il serait bon qu'il eût des outils de différents arts. On acheta de superbes outils de tourneur

Tout d'abord, nous devons signaler que les détails de ces *tableaux* manquent de clarté (1). Mirabeau lui-même dut peiner pour s'assimiler le tableau et Quesnay fut

avec lesquels le roi fit des tabatières de bois pour toute la cour. Quesnay parla ensuite d'imprimerie ; on fit fondre de magnifiques caractères ; on se procura des formes admirables, des composteurs en or et le reste à l'avenant ; l'imprimerie du roi fut installée dans les petits appartements et Quesnay fut chargé de la diriger. Louis XV et la favorite s'amuserent à ce nouveau travail. Un ami du docteur insinua alors que ce serait lui faire plaisir que d'imprimer un de ses écrits. Mais il fallait un ouvrage inconnu, qui restât secret et qui donnât en même temps l'occasion de déployer toutes les ressources de l'imprimerie avec des notes, de l'italique, des petites et grosses capitales.

Quesnay dressa son *Tableau* en le faisant suivre d'une série de *Maximes* qu'il couvrit faussement du nom de Sully, ainsi que Marмонтel l'avait déjà fait dans l'épître dédicatoire du livre de Patullo. Il présenta son opuscule à Louis XV en lui disant : « Sire, vous avez vu dans vos chasses beaucoup de terres, de fermes et de laboureurs... Vous allez imprimer comment ces gens-là font naître toutes vos richesses ». Louis XV, qui avait pris plus de goût à l'imprimerie qu'aux ouvrages de tour, composa environ la moitié de la copie de Quesnay et revit les épreuves à plusieurs reprises. Il était trop indolent, M. de Loménie l'a fait remarquer avec raison et Du Pont de Nemours le reconnaît, pour appliquer sérieusement son esprit à un travail aussi extraordinaire que celui de son médecin, mais il remarqua en les imprimant, les phrases osées qui s'y trouvent et dit : « C'est dommage que le docteur ne soit pas du métier, il en sait plus long qu'eux tous. »

(1) Oncken : *Geschichte der Nationalökonomie*, op. cit., p. 386 : « Friedrich Engels hat in seiner Schrift « Herrn Eugen Dührings Umwälzung der Wissenschaft » das ökonomische Tableau Quesnays mit Recht als ein Sphinxrätsel bezeichnet, das der ganzen modernen Ökonomie unlösbar geblieben. »

obligé, à plusieurs reprises, de lui donner des explications ; ainsi il lui écrivait :

« M^{me} la marquise de Pailly me dit que vous êtes encore aujourd'hui empêtré dans le zizac. Il est vrai qu'il a rapport à tant de choses qu'il est difficile d'en saisir l'accord ou plutôt de le pénétrer avec évidence. On peut voir dans le zizac ce qui se fait, sans voir le comment, mais ce n'est pas assez pour vous » (1). Le *zizac* était célèbre, tous ceux qui faisaient partie de la Cour, ou approchaient la favorite, étaient au courant des travaux du sympathique docteur dont la situation ne laisse pas d'être piquante : le médecin de la Pompadour enfermé dans son entresol exigü trace des lignes (2), fait des mathématiques, pour obtenir une formule qui explique *avec évidence* le moyen d'obtenir le bonheur universel, pendant que, tout auprès de lui, les intrigues se nouent et se dénouent, pendant que la favorite cherche à placer agréablement sa mouche sur son visage pour plaire au roi qui, lui, a des préoccupations moins sérieuses que Quesnay et dit : « Après tout, les choses telles qu'elles sont dureront autant que moi. »

(1) *Lettre de Quesnay*, publiée par Schelle : *Le docteur Quesnay*, p. 390 et suiv.

(2) V. *Mémoires de Marmontel* cités par Oncken, *Œuvres de Quesnay*, p. 142 : « Le soir, je me rendis chez Quesnay, à l'heure marquée, et je fis dire que j'étais là. Quesnay, occupé à tracer le zigzig du *produit net*, ne me demanda pas même ce que j'allais faire chez M^{me} de Pompadour. »

II

Explication du Tableau économique.

Dans ses grandes lignes générales, si l'on ne tient pas compte des différentes *données* (1) envisagées par Quesnay, on peut dire que le tableau est fort compréhensible et mérite vraiment d'être apprécié. Pour saisir le tableau dans son ensemble, il ne faut pas l'isoler, mais le considérer comme une sorte de résumé synoptique de toute la

(1) V. Oncken : *Geschichte der Nationalökonomie*, *op. cit.*, pp. 390 et 391 : « Hier sehen wir also, behufs eigentlicher Ingangsetzung des Tableau économique, an die Statistik appelliert. Denn, so wird weiter ausgeführt, « il ne suffit pas alors de savoir calculer en général et de posséder même la formule du Tableau économique ; il faut encore être fort attentif à la manière de poser son problème et d'en rassembler les données. Car, sans l'attention la plus scrupuleuse aux données qu'on adopte et sans la recherche sévère de toutes les autres données qui sont ou peuvent être inséparablement liées aux premières, on ne parviendra jamais, avec tous les calculs possibles, qu'à de faux résultats qui pourraient être des guides très dangereux dans la pratique. » Die Feststellung und Aufnahme dieser Erfahrungsthat-sachen ist aber keineswegs eine leichte Sache. Das Verständnis der Formel an sich, meint du Pont an anderer Stelle, sei im Grunde nicht schwer. « Mais l'art de saisir, dans les différents cas, les données auxquelles on peut appliquer cette formule est beaucoup plus difficile et beaucoup plus compliqué. » Es bedürfe dazu einer vorhergehenden und vollständigen Kenntnis beinahe aller Zweige der Wissenschaft der Politischen Ökonomie. Wenige Leute besäßen diese Kenntnis, und daher komme es, dass das Tableau économique von den Meisten für dunkel und wenig nützlich angesehen werde. »

doctrine physiocratique. On doit le rapprocher de toute l'œuvre de Quesnay, et surtout des *Questions* et des *Maximes* (1).

A. — Explication d'après l'abbé Baudeau. — Pour exposer la conception physiocratique nous pouvons prendre l'exemple suivant :

Prenons l'hypothèse d'un produit brut de 500 millions de livres et d'un produit net de 200 millions. Les 200 millions sont remis à la classe des propriétaires.

Les propriétaires se trouvent donc en possession de 200 millions de livres. Mais il leur faut se nourrir et se vêtir : pour cela ils envoient aux agriculteurs 100 millions et aux industriels 100 millions également.

La classe agricole a gardé 300 millions de livres pour ses reprises ; sur ces 300 millions, elle en donne 100 à la classe stérile pour pouvoir se vêtir, faire certains travaux de réparations, remplacer les instruments qui sont usés : charrues, tonneaux, pressoirs, etc.

La classe stérile a donc reçu 100 millions de la part des propriétaires et 100 millions de la part des agriculteurs. Mais elle-même, a besoin d'acheter de la farine, de la viande, du beurre, du lait... Elle renvoie donc 100 mil-

(1) Oncken, *op. cit.*, p. 401 : « Die ganze bisherige Besprechung des Tableau économique dürfte ausser Zweifel gestellt haben, dass die « Formule arithmétique », die « Questions » und die « Maximes » ein zusammengehöriges Dreigestirn bilden, wobei jedes Glied den Schlüssel zum vollen Verständnis der beiden anderen darstellt. »

lions aux agriculteurs; pour se procurer ces produits. Cette classe stérile a besoin de plus, de matières premières — bois, peaux, fourrures, laines, cornes, etc. — elle donne donc les 100 millions qui lui restaient à la classe agricole.

En résumé il est donc revenu à la classe agricole : 100 millions de la part des propriétaires et 200 millions de la part de la classe stérile et comme elle avait gardé par devers elle 200 millions, elle se trouve finalement en possession des 500 millions : tout est parti de la terre et, après avoir circulé, est revenu à la terre.

Telle est façon dont on peut se représenter le fonctionnement du mécanisme d'après les explications assez claires de l'abbé Baudeau (1).

Nous avons raisonné en faisant intervenir immédiatement la monnaie (2), pour pouvoir indiquer aussitôt

(1) V. *Physiocrates*, éd. Daire, 2^e partie. L'abbé Baudeau : « Explication du Tableau Économique à M^{me} de *** » p. 822 et suiv. M. Oncken dit avec raison, en parlant de Baudeau : « Baudeau appartient à ces disciples de Quesnay qui se sont approchés le plus du Maître ». V. Oncken, *Geschichte der Nationalökonomie*, erster Teil, p. 400.

(2) M. Denis donne l'explication suivante : « Supposons que la somme totale du produit brut annuel de la nation soit de 5. Supposons que le produit net soit égal à 2, et que la masse de monnaie destinée à mettre en mouvement ces richesses soit de 2, et ait une valeur égale à celle des 2 cinquièmes du produit. Supposons qu'au début, les agriculteurs soient les détenteurs de la monnaie et que la classe stérile ait 2 de produits manufacturés entre les mains, résultat d'une transformation antérieure.

« Après la récolte, et à la fin de l'exercice annuel de l'exploitation mi-

le schéma suivant dressé d'après celui de l'abbé Baudou (1). Ce schéma (2) est le *squelette* du Tableau économique; on y suppose que les agriculteurs payent le produit net en deux fois.

A et C sont des circulations incomplètes, et B est une circulation complète.

Pour permettre ces différents circuits, toutes ces séries d'échange, 300 millions de numéraire ne seront pas nécessaires; 100 millions suffiront peut-être. Il faudra dans

nérale, les agriculteurs donnent les *deux* de monnaie comme *produit net* aux propriétaires, et restent eux-mêmes en possession de toute la *masse des produits*. Les propriétaires acquerront d'abord des subsistances de la classe des agriculteurs en échange de 1 de monnaie; ils acquerront ensuite 1 de produits manufacturés ou service de la classe stérile, en échange de la seconde *unité monétaire*. A son tour, la classe agricole consommera 1 du produit brut pour sa subsistance et acquerra 1 de produits manufacturés et de services de la classe stérile, en échange de la quantité 1 de monnaie qu'elle a reçue des propriétaires.

« La classe stérile sera devenue ainsi en possession des 2 unités de monnaie.

« Cette classe stérile ne crée aucune valeur propre, elle conserve, en transformant la matière, la *valeur des matières brutes et des subsistances*. Elle donnera donc les deux unités de monnaie à la classe agricole en *échange* des deux produits bruts dont celle-ci sera détentrice. Elle recevra ainsi les subsistances et les matières premières qui lui permettront de recommencer la production. A son tour la classe agricole sera redevenue détentrice des *deux* de monnaie, comme à l'origine du *mouvement*, qui pourra ainsi se renouveler indéfiniment. »

V. Denis, *Histoire des Systèmes économiques*, vol. I, p. 86.

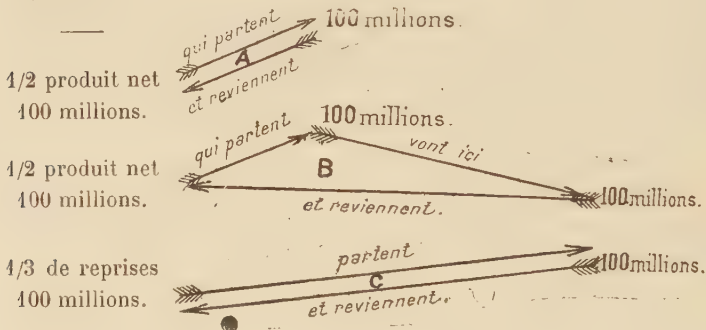
(1) V. *Physiocrates*, 2^e partie, p. 865.

(2) V. page suivante.

ce cas, ou bien que les trois circulations aient lieu successivement; ou bien concurremment, mais alors chacune seulement en partie.

CLASSE PRODUCTIVE CLASSE PROPRIÉTAIRE CLASSE STÉRILE

500 millions.



Ce que la classe agricole avait gardé par devers elle... = 200 millions.

Total de la re-production .. 500 millions.

Nous avons préféré donner cette exposition d'après l'abbé Baudeau, car les explications que Quesnay donne dans son *analyse du Tableau économique* (1), sont moins nettes. L'abbé Baudeau termine ses considérations, en parlant du *génie créateur du maître qui enfanta l'idée*

(1) *Physiocrates*, éd. Daire, 2^e partie, p. 867.

sublime du tableau qui peint aux yeux le résultat de la science (1).

B. — Explication du tableau publié par M. Oncken. Nous n'expliquerons pas le tableau économique publié par l'association anglaise (2), nous nous occuperons au con-

(1) *Œuvres de Quesnay*, éd. Oncken, pp. 305 et suiv.

(2) M. Denis en donne l'explication suivante : « On retrouvera dans ce volume la reproduction du Tableau économique de 1758, d'après la publication de l'Association britannique. Les données de Quesnay sont celles-ci : au moment où il va retracer le mouvement social de la richesse, la production de la classe agricole a exigé 600 livres d'avances, et les travaux de la classe stérile, 300 livres ; le produit net de la culture est de 600 livres, qui ont passé aux mains des propriétaires sous forme de monnaie. Ceux-ci en répartissent la dépense entre les cultivateurs et les industriels, par moitié dans l'hypothèse, achetant d'une part du pain, de la viande, du vin, etc., de l'autre des vêtements, ustensiles, meubles, etc. Les 300 livres reçues en échange par les cultivateurs sont dépensées, moitié en subsistances qu'ils produisent, moitié en produits manufacturés de la classe stérile : leurs avances renaissent ainsi avec un produit net correspondant de 300 livres, comme on le voit sur le diagramme. Les 300 livres du produit net que la classe stérile a reçues en échange des propriétaires sont à leur tour consacrées moitié, 150 livres, à reconstituer une partie des avances de cette classe, moitié à acquérir des matières premières et subsistances de la classe agricole. Celle-ci rentre, par là, dans une partie nouvelle de ses avances qui reconstituent un produit net correspondant (150 livres) : elle consacre une partie de cette somme, la moitié, à acquérir des produits manufacturés ; on assiste alors à des sous-divisions successives des dépenses des deux classes, qui aboutissent à des reconstitutions partielles de leurs avances respectives et le *processus total* embrassé par Quesnay reproduit les avances des deux classes laborieuses : 600+300 livres, et le produit net des propriétaires (600 livres), en tout 1.500 livres comme on le voit indiqué sur le

traire de celui publié par M. Oncken (1), car, en le rapprochant de la lettre de Quesnay à Mirabeau, insérée par M. Schelle dans son intéressant ouvrage sur *le docteur Quesnay* (2), on peut obtenir quelques éclaircissements.

Au début, on suppose que l'agriculture dispose de 400 livres et que l'industrie, de son côté, est en possession de 200 livres pour ses avances également : tel est le point de départ. Ces sommes représentent des richesses extraites jadis de la terre, accumulées peu à peu, devenues *capital*. Les 200 livres des industriels se composent d'avances annuelles, c'est-à-dire de matières premières nécessaires à la confection des produits, d'argent indis-

schéma de Quesnay même » : *Histoire des Systèmes Economiques et Socialistes*, vol. 1, p. 94.

M. Schelle explique ce tableau comme il suit : « Ainsi, selon l'hypothèse du schéma, les partages successifs du produit net se font toujours par moitié ; sur 600 livres de revenu, chiffre du texte définitif du tableau, 300 vont à l'agriculture, 300 à la classe stérile. Les 300 de l'agriculture se divisent en 150 conservées par l'agriculture et qui reconstituent 150 livres de produit net ; les 300 de la classe stérile se divisent aussi en 150 qui vont à l'agriculture pour reconstituer un produit net et en 150 qui sont consommées en frais de toute sorte, et ainsi de suite.

« En d'autres termes, dans l'hypothèse de Quesnay, l'agriculture reçoit en avances annuelles et reconstitue en produit net un demi, plus un quart, plus un huitième, plus un seizième, etc., du produit net primitif. Comme la somme de ces fractions est égale à l'unité, l'agriculture reconstitue autant de produit net qu'elle en reçoit. » Schelle : *Le Docteur Quesnay*, pp. 265 et 266.

(1) V. Oncken, *Geschichte der Nationalökonomie*, p. 324.

(2) V. *Le Docteur Quesnay*, Schelle, pp. 390 et suiv.

pensable au paiement des salaires. Les 400 livres de la classe agricole donnent 400 livres de produit net. Les propriétaires dépensent cette somme, moitié en achats aux agriculteurs, moitié en achats aux industriels. Classe productive et classe stérile se trouvent de ce fait en possession de 200 livres chacune. Que font-elles de cette somme ? Eh bien, elles agissent à leur tour comme les propriétaires, elles en consacrent une partie à l'achat de produits agricoles et l'autre à l'achat de produits industriels (1) ; et toutes les sommes qui sont payées aux cultivateurs donnent un nouveau produit net qui circule à son tour comme le premier. Si, par exemple, un propriétaire achète une pièce de toile 10 livres, 5 livres vont peut-être à la classe agricole (prix du lin) et 5 livres à la classe stérile (prix du filage et du tissage). Il y a ainsi

(1) D'une manière générale, pour résumer le mécanisme tel que le conçoit Quesnay, on peut dire que chaque groupe d'individus se trouve successivement en possession de sommes d'argent qui se divisent toujours en deux parties, dont l'une va à la classe stérile et l'autre à la classe agricole et qu'ainsi, peu à peu, toute la somme primitive retourne à la classe agricole. Si nous prenons l'exemple du revenu de la classe propriétaire : « Ce revenu se partage par la dépense du propriétaire, à peu près également, la moitié retourne à l'agriculture pour les achats de pain, viande, bois, etc... L'autre moitié du revenu du propriétaire est employée par celui-ci aux achats des ouvrages de main-d'œuvre pour ses entretiens de vêtements, ameublements, ustensiles et de *toutes autres choses* qui s'usent ou qui s'éteignent sans reproduction renaissante de ces mêmes choses. » V. *Lettre de Quesnay à Mirabeau*, publiée par Schelle. *Le Docteur Quesnay*, pp. 391 et 392.

plusieurs circulations qui s'entre-croisent, *pendant que toujours, peu à peu, la terre seule jette sur le marché des valeurs nouvelles.*

Telle est la conception générale, mais à notre avis, la lettre de Quesnay à Mirabeau est plus claire que les zig-zags, bien que le docteur se soit figuré qu'ils étaient d'une grande utilité pour clarifier les idées (1).

Quoiqu'il en soit, dans son ensemble, le tableau est un essai fort intéressant, on comprend qu'on ait comparé la circulation des richesses telle que la présente Quesnay à la circulation du sang. On peut alors, pour classer un peu toutes les multiples courbes de la circulation, parler d'une *petite* et d'une *grande* circulation (2); la première ayant lieu entre les agriculteurs, les propriétaires et la terre, la seconde est celle qui s'effectue entre les trois classes. On peut aussi donner à ces deux grandes divisions d'autres dénominations : la petite circulation étant celle qui a lieu entre la terre et l'homme sera

(1) Voici l'opinion de Quesnay à ce sujet : « Ainsi le zizac bien conçu abrège bien du détail et peint aux yeux des idées fort entrelacées que la simple intelligence aurait bien de la peine à saisir, à démêler et à accorder par la voie du discours ; encore ces idées seraient-elles fort fugitives, au lieu qu'épurées dans l'imagination par le Tableau, ni elles ni leurs combinaisons ne peuvent plus échapper, ou seront, du moins, très faciles à se représenter toutes ensemble dans leur ordre et dans leur correspondance en un seul aspect, où l'on peut méditer à l'aise sans y rien perdre de vue et sans que l'esprit se charge de l'arrangement. » V. *Le Docteur Quesnay*, pp. 394 et 395.

(2) V. *Hector Denis, op. cit.*, vol. I, pp. 81 et 84

appelée *physico-sociale* ; la grande circulation qui se produit entre toutes les classes et qui se ramifie aussi à l'intérieur de chaque classe sera dénommée circulation *sociale* (1). L'une aboutit à la création du produit net, l'autre n'augmente pas d'un seul liard la masse de valeurs existante, quelles que soient les divisions subies par cette masse, quels que soient les procédés de partage employés par tous les hommes dont le but principal est d'obtenir la plus grande part possible du Don de la Nature.

(1) M. Deschamps, à son cours de Doctorat, année 1905-1906.

DEUXIÈME PARTIE

LA

PLUS-VALUE RAPPROCHÉE DU PRODUIT NET

GÉNÉRALITÉS

LE PROBLÈME DE L'EXCÉDENT DISPONIBLE

Nous avons déjà indiqué que Marx comme Quesnay avait essayé de trouver la source d'où jaillissent les valeurs nouvelles qui circulent sous les formes de profit, intérêt, rente.

Plus-value et produit net sont ainsi deux théories appliquées au même objet. Si l'on voulait une expression qui englobât les deux conceptions du produit net et de la plus-value, on pourrait peut-être employer celle d'*excédent disponible*.

Le problème de l'excédent disponible comprend deux parties bien distinctes, l'une a trait à la source de cet excédent ; l'autre concerne sa circulation. Mais ces deux questions, bien que différentes, sont cependant intimement liées l'une à l'autre ; aussi les auteurs qui se sont occupés de la première, ont été amenés à étudier l'autre également. Ce problème est presque toute l'économie politique, puisqu'il renferme les questions capitales du profit, de la rente et de l'intérêt.

Et on ne peut dénier à Quesnay et à Marx une grande

unité de conception, aux trois formes profit, rente et intérêt, chacun donne une origine commune, l'un : le travail *donné* de la nature, l'autre : le travail *non payé* de l'ouvrier (1).

L'excédent disponible s'est présenté à Quesnay sous la forme rente, à Marx, sous les formes rente et profit; mais tous deux se sont accordés pour mettre à part la forme intérêt. Nous devons donc dès maintenant arrêter un instant notre attention sur cette forme *dérivée* comme Marx la nomme avec justesse.

Le problème de l'intérêt comporte trois questions : la première est celle de la source de cet intérêt, la seconde est celle de savoir à quel titre le capitaliste touche l'intérêt, la troisième est une question d'éthique. L'intérêt est-il juste ?

Si nous prenons l'exemple d'un propriétaire d'un immeuble qui touche ses loyers, nous pourrions nous demander : d'où vient l'argent qui sert à payer ses loyers ? à quel titre les perçoit-il ? est-il juste qu'il les perçoive ? La première question, celle de la source de l'intérêt, est la question de *l'intérêt originaire du capital* (2).

(1) V. Adler, *Die Grundlagen der Karl Marx'schen Kritik der bestehenden Volkswirtschaft*, p. 402 : « D'abord Marx s'applique à étudier la plus-value qu'il dit être la source de tous les profits, intérêts, rentes, etc... » V. aussi Bourguin, *Des rapports entre Proudhon et Karl Marx*, *Revue d'Économie politique*, mars 1893, p. 186.

(2) V. Böhm-Bawerk, *Théories de l'Intérêt du Capital*, trad. Bernard, Paris, Giard, 1902, tome I, p. 9.

A notre sens, c'est avec raison que Marx la confond avec les problèmes du profit et de la rente. Quant à la troisième, c'est une question de morale qui se rattache aux deux premières; nous sommes donc conduits à dire que le véritable problème de l'intérêt du capital est celui qui correspond à la seconde question : pourquoi tel capitaliste touche-t-il tel intérêt, à quel titre reçoit-il ce revenu sans travail? *Comment et pourquoi le capitaliste sans qu'il lui en coûte aucune peine, reçoit-il cet afflux indéfini de biens* (1)?

Le problème de l'intérêt est donc plutôt un problème de répartition, bien que dépendant aussi de la production. Si un capitaliste fait fructifier, lui-même, ses capitaux dans une entreprise qu'il dirige, l'intérêt qu'il fera rapporter à son capital sera bien proche de la production, nous le verrons sortir de cette production même. Si au contraire, Pierre emprunte à Paul pour payer une dette, nous n'assistons plus qu'à une répartition, une circulation d'argent entre Pierre et Paul. Qu'on nous permette un exemple. Vous réunissez dix joueurs autour d'une table, vous leur donnez à chacun 20 jetons et ils se mettent à jouer à un jeu de hasard quelconque. Ils peuvent jouer ainsi pendant des heures entières : tantôt l'un aura plus que ses 20 jetons primitifs, tantôt moins. Les 200 jetons que vous aurez distribués, circuleront, se répartiront de

(1) Böhm-Bawerk, *op. cit.*, p. 12.

mille manières : ceci est le procès de circulation. Si un certain joueur possède 40 jetons à un moment donné, vous pourrez chercher à expliquer pourquoi il se trouve en possession de cette somme : c'est le problème de l'intérêt stipulé ou de l'intérêt du prêt du capital qui se pose. Mais il n'y aura toujours que 200 jetons en jeu. Si tout à coup, vous posez 50 jetons supplémentaires sur le tapis, il sera peut-être intéressant de savoir comment ils vont se répartir, mais il sera encore plus attachant de savoir d'où ils viennent, où vous les avez pris, quelle est la source de cette valeur nouvelle : problème de l'intérêt originaire, problème de production, qui est inclus alors dans les deux autres problèmes de la rente et du profit. Profit et rente seront donc les deux formes de plus-value que nous aurons à envisager. Mais nous nous placerons de préférence à un point de vue général, c'est-à-dire au point de vue de *l'excédent disponible*, sans trop nous préoccuper de ce fait que Quesnay a vu cet excédent sous la forme rente et Marx sous les deux formes profit et rente.

Annuellement une masse de valeurs nouvelles disponibles est créée, d'où vient-t-elle, quelle en est la source ? Une fois fabriquée, cette masse se divise, se scinde en mille parties qui circulent ici et là sous différents noms ; comment ont lieu ces divisions et ces diverses circulations ? Voilà les deux faces du problème de l'excédent disponible, de cet excédent disponible semblable à un fleuve qui aurait une source unique, et qui une fois arrivé dans

la plaine se diviserait en multiples ruisseaux aux méandres compliqués.

Pour exposer la théorie marxienne, nous nous placerons — comme nous l'avons fait pour le produit net — d'abord au point de vue de la production et ensuite à celui de la circulation. Ce plan nous est donné par l'œuvre de Marx elle-même, puisque le livre I du *Capital* est intitulé : *Développement de la production capitaliste*, et le livre II : *Le procès de circulation du capital*. Quant à l'étude du concept de la plus-value tel qu'il se trouve indiqué dans le livre III, nous ne pourrions l'entreprendre qu'en dernier lieu, car nous croyons, avec Böhm-Bawerk, que ce troisième livre annule le premier. Nous aurons donc à rechercher quelle allure prend alors la théorie de Marx et quel nouveau parallèle il est possible d'établir entre le produit net et cette plus-value *seconde manière*. C'est seulement dans une dernière partie que nous ferons le rapprochement avec la théorie de la rente de Marx.

Avant d'aborder la plus-value, nous rappelons que nous n'avons pas l'intention de pénétrer dans l'exposition de tous les détails du concept marxiste, nous serons uniquement conduits par l'objet même de notre étude, à dégager les idées principales (1) qui nous seront néces-

(1) Nous insistons sur ce fait, que nous étudierons principalement l'excédent disponible, au point de vue général, *indépendamment des formes spéciales qu'il revêt*. A ce propos, indiquons que Marx repro-

saires, pour préciser les analogies ou les différences qui unissent ou séparent plus-value et produit net. La juxtaposition des deux concepts devant nous faciliter une compréhension plus intime de l'un et de l'autre.

che à Ricardo de n'avoir pas étudié la plus-value séparément, indépendamment de ses formes spéciales : profit, intérêt, rente : Ricardo betrachtet nirgendwo den Mehrwert gesondert und getrennt von seinen besondern Formen. — Profit, Zins und Rente. » V. Ouvrage posthume de Marx : *Theorien über den Mehrwert*, II, erster Teil, p. 97. — Le sens *large* du mot plus-value ressort particulièrement de l'ouvrage *Théories sur la plus-value*. A ce sujet M. Gide fait remarquer que commerçants, intermédiaires, propriétaires fonciers et urbains, etc... vivent sur la plus-value : chacun voulant avoir sa part du *gâteau* qu'est la plus-value. (M. Gide a son cours. Les conflits entre le travail et le capital professé à la Faculté de Droit de Paris, année 1907-1908).

CHAPITRE PREMIER

LA PRODUCTION DE LA PLUS-VALUE

I

Ce qu'est la plus-value.

La plus-value de Marx est la valeur produite par l'ouvrier, pendant les heures de travail que le patron ne lui paye pas.

Autrement dit : un ouvrier travaille 12 heures, mais le patron lui en paye seulement 6 et s'approprie le travail fourni durant les 6 autres heures. L'ouvrier travaille ainsi la moitié du jour — suppose Marx (1) — gratuitement pour le patron. Si l'ouvrier crée en 6 heures une valeur égale à 5 francs, le patron lui donnera un salaire journalier de 5 francs ; mais il le retiendra à l'usine pendant 6 heures supplémentaires : la valeur nouvelle créée

(1) V. *Les Théoriciens du Socialisme en Allemagne*, M. Block, Paris, Guillaumin, 1872, p. 31 : « Or, dit M. Marx, *supposons* que six heures suffisent, en *moyenne*... » Mais ce chiffre n'a qu'une importance secondaire, il est pris comme exemple pour simplifier la démonstration.

pendant ce laps de temps, il l'accapare sans la payer, c'est la *plus-value*.

Dès le seuil de notre étude, nous devons remarquer qu'alors que pour Quesnay le produit net est dû au travail de la nature, pour Marx, la plus-value est créée par le travail de l'ouvrier. Nous voyons ainsi que, quant à leur nature intrinsèque, quant à leur essence, les deux conceptions diffèrent totalement. On avance, par exemple, 100 à la terre et elle rend 150 ; on donne 5 à l'ouvrier et il produit 10 ; 50 et 5 voilà les excédents, le produit net et la plus-value. Cette différence est capitale, c'est elle qui élève une barrière entre les deux conceptions. Mais c'est elle aussi qui explique pourquoi celle de Marx est plus large ; tout ouvrier — qu'il travaille dans les champs ou à l'usine — est source de plus-value, agriculture et industrie fournissent un excédent disponible, tandis que pour Quesnay l'agriculture *seule* peut donner naissance au produit net. Et c'est seulement, si l'on considérait cet excédent disponible, indépendamment de son origine, qu'on serait autorisé à dire que la théorie de la plus-value est une théorie du produit net élargie.

Bien que Marx déclare productifs et le travailleur industriel et le journalier employé à la culture, il se préoccupe surtout du premier et, prenant le contre-pied des Physiocrates, il place l'industrie en pleine clarté et laisse l'agriculture dans la pénombre. Cette différence de point de vue est fort compréhensible : Quesnay écrivait en France au XVIII^e siècle et Marx en Angleterre au XIX^e.

L'auteur du *Capital* a vu les faits à travers des lunettes anglaises. Il faut ajouter aussi, qu'avec Quesnay, l'Economie Politique était à ses débuts, et que ceux qui s'occupaient de cette science devaient être particulièrement frappés par la productivité de la nature, par le blé qui pousse et se multiplie, par le croît des animaux, par les toisons que donnent le troupeau, par le poisson qu'on pêche, la pierre qu'on extrait de la carrière et l'or ou le charbon qui sortent de la mine : par tous ces *dons de la nature*. Marx dit lui-même à ce sujet : « La différence entre la *valeur* de la force de travail et sa *réalisation en valeur* — partant la plus-value créée par l'achat de la force de travail à son employeur — n'apparaît dans aucune branche de production plus palpable, plus incontestable que dans l'agriculture, dans la production primitive » (1).

Ayant ainsi insisté sur la différence fondamentale qui existe, entre la source de la plus-value et la source du produit net, et ayant souligné la prédilection de Marx pour l'industrie, nous pouvons pénétrer plus profondément dans notre étude analytique.

Donc, pour Marx, tout le profit réalisé par le patron, ou, d'une façon générale, tout l'excédent disponible, est

(1) Karl Marx, *Caractère général du système des Physiocrates*, extrait de *Theorien über den Mehrwert*, traduit par Bracke, *Le Mouvement socialiste*, 15 janvier 1905. p. 91.

du travail *non payé* (1). Le capitaliste, *l'homme aux écus*, possède une somme d'argent A ; avec A, il achète des marchandises M, puis il les revend et se trouve finalement en possession d'une masse d'argent A', Marx exprime ce processus par la formule :

$$\begin{array}{ccccc} A & \text{-----} & M & \text{-----} & A' \\ \text{Argent} & & \text{Marchandise} & & \text{Argent} \end{array}$$

Mais si A' réalisé en dernier lieu était égal à A, il est évident que le capitaliste ne se donnerait pas la peine d'acheter et de revendre. Pour qu'il soit incité à faire ces opérations, il faut que A' soit plus grand que A. Marx dit à ce propos : « Ce mouvement aboutit à l'échange d'argent contre argent, A — A. Si j'achète pour 100 l. st., 2.000 livres de coton, et qu'ensuite je vende ces 2.000 livres de coton pour 110 l. st., j'ai échangé 100 l. s. contre 110 l. st., monnaie contre monnaie (2). » Et pour établir cette formule générale du capital, notons en passant

(1) Karl Marx, *Le Capital*, traduction Roy, Paris, Librairie du Progrès, p. 230 : « Toute plus-value, quelle qu'en soit la forme particulière, — profit, intérêt, rente, etc... — est, en substance, la matérialisation d'un travail non payé. Tout le secret de la faculté prolifique du capital est dans le simple fait qu'il dispose d'une certaine somme de travail d'autrui qu'il ne paie pas. » — V. également *Le Capital*, livre II, trad. Borchardt et Vanderrydt, Paris, Giard et Brière, 1900, p. 47 : « Le surtravail de l'ouvrier constitue le travail gratuit du capital et crée, pour le capitaliste, de la plus-value, c'est-à-dire une valeur qui ne lui coûte pas d'équivalent. »

(2) *Le Capital*, liv. I, p. 62.

que Marx fait appel à l'autorité des Physiocrates et en particulier à celle de Mercier de la Rivière qui dit : « Avec de l'argent, on achète des marchandises et avec des marchandises on achète de l'argent (1). »

Ce supplément de 10 l. st. constitue le profit, auquel Marx donne le nom particulier de plus-value. Ce profit est un fait palpable, tangible, que tout le monde peut voir, et non pas expliquer : «... En un mot, la valeur semble avoir acquis la propriété d'enfanter de la valeur parce qu'elle est valeur, de faire des petits ou du moins de pondre des œufs d'or (2)... La valeur devient donc valeur progressive, argent toujours bourgeonnant, poussant, et comme tel capital. Elle sort de la circulation, y revient, s'y maintient et s'y multiplie, en sort de nouveau accrue et recommence sans cesse la même rotation A — A' argent qui pond de l'argent, monnaie qui fait des petits — money which begets money — telle est aussi la définition du capital dans la bouche de ses premiers interprètes, les mercantilistes (3). »

Une fois qu'on a constaté le fait de la plus-value, il faut en exposer la genèse. Tout d'abord, Marx déclare que c'est une erreur de soutenir que la plus-value prend naissance durant le procès de circulation ; elle ne peut naître d'après lui que durant le procès de production.

(1) *Id.*, p. 61, en note.

(2) *Id.*, p. 64.

(3) *Id.*, p. 63.

Sur ce point Quesnay et Marx sont d'accord : tous deux ils placent la source de l'excédent disponible dans son véritable domaine, dans celui de la production. C'est Marx lui-même qui constate cette identité de conception dans les pages qu'il a consacrées aux Physiocrates. Il dit en effet : « Les Physiocrates ont transporté la recherche au sujet de l'origine de la plus-value (Mehrwert) hors de la sphère de la circulation, dans la sphère de la production immédiate elle-même et par là ils ont posé les bases de l'analyse de la production capitaliste (1). »

Les mercantilistes, au contraire, avaient cru que le profit — la forme particulière de l'excédent par eux envisagée — naissait durant la circulation. *Le profit de l'un est la perte de l'autre*, disait Montaigne, au xvi^e siècle, et Voltaire écrivait encore, en 1754, dans son article Patrie : « Il est clair qu'un pays ne peut gagner sans qu'un autre perde (2). » Mais la théorie mercantile ne résolvait la plupart du temps que la seconde question du problème de l'excédent disponible : celle de la circulation. Quand les mercantilistes constataient que l'Angleterre ne pouvait obtenir un profit qu'en se faisant donner une certaine somme d'or par les acheteurs français ils avaient pour

(1) Karl Marx, ouvrage posthume : *Theorien über den Mehrwert*, herausgegeben von Karl Kautsky, erster Teil, Die Anfänge der Theorie vom Mehrwert bis Adam Smith, Stuttgart, 1905, Dietz, p. 36.

(2) Citation faite par Oncken, *Geschichte der Nationalökonomie* erster Teil, p. 152.

but, uniquement la réalisation du profit que Marx appelle *profit upon alienation* (1). Ce n'était pas l'origine de l'excédent qui était prise en considération par eux, mais sa circulation ; une masse d'argent se déplaçait du royaume de France en celui d'Angleterre. La source apparaissait seulement là où le commerce avait lieu avec un pays producteur d'or comme l'Espagne. Et dans ce cas, le surplus de valeurs disponibles était dû à qu'il y a la nature. Mais les mercantilistes n'avaient pas envisagé les choses sous cet angle, et il reste vrai de dire que pour eux le profit est produit et réalisé par la vente, c'est-à-dire durant le procès de circulation.

Pour Marx et Quesnay, au contraire, plus-value et produit net sont *créés durant le procès de production et réalisés seulement durant celui de circulation*. Marx revient très souvent sur cette distinction primordiale de la fabrication et de la réalisation de la plus-value : « Wie entspringt nun der Mehrwert ? Er entspringt nicht aus der Zirkulation aber er realisirt sich in denselben » (2).

(1) Marx définit ainsi ce « profit upon alienation » : « Ce « profit upon alienation » prend naissance par suite de ce fait que le prix des marchandises est plus grand que leur valeur réelle ou que les marchandises sont vendues au-dessus de leur valeur. Le gain fait d'un côté renferme une perte faite de l'autre ». *Theorien über den Mehrwert*, erster Teil, p. 31.

(2) « Comment naît alors la plus-value. Elle ne prend pas naissance dans la circulation, mais est réalisée pendant la circulation ». *Theorien, über den Mehrwert*, p. 51.

Ce rapprochement entre les Mercantilistes et les Physiocrates nous conduit à la constatation suivante : l'excédent disponible apparaît aux premiers sous la forme profit et aux seconds sous la forme rente, *die grundrente ist die einzige Form des Mehrwerts die sie kennen* (1). Karl Marx, lui, a une conception plus ample, sa théorie de la plus-value s'applique et au profit et à la rente. En se plaçant à un point de vue objectif, sans se préoccuper de l'essence des deux concepts, on peut dire que la théorie marxiste est la synthèse des deux théories mercantilistes et physiocratiques.

II

Les trois bases de la plus-value.

La théorie de Marx repose sur trois bases fondamentales :

La théorie de la valeur-travail : *Arbeitswerttheorie* ;
Le fait que l'ouvrier produit plus qu'il ne consomme ;

L'hypothèse que les marchandises se vendent à leur valeur.

A. — La théorie de la plus-value est assise sur la théorie de la *valeur-travail*. Pour comprendre l'une, il

(1) « La rente du sol est la seule forme de plus-value qu'ils connaissent. » *Theorien über den Mehrwert*, p. 37.

faut connaître l'autre. Il y a liaison si intime entre elles deux, que si l'une tombe, elle doit entraîner l'autre, avec elle, dans sa chute (1).

Cette théorie de la valeur est annoncée dès les premières lignes du *Capital*, par ces mots : « la richesse des sociétés dans lesquelles règne le mode de production capitaliste, s'annonce comme une immense accumulation de marchandises (2). »

En laissant ainsi de côté, dès le début, les dons naturels, la force productive de la nature, Marx prend une attitude opposée à celle de Quesnay. Il montre immédiatement son *fétichisme* pour la marchandise et l'on pressent que ses investigations vont porter principalement sur l'industrie. Quesnay, parti de la charrue, se plaisait à considérer la terre seule créatrice de valeurs ; Marx réserve toute son attention pour l'homme, pour l'ouvrier surtout (3). Quesnay fait de la terre une déesse et Marx du salarié un dieu. D'un mot nous pouvons rap-

(1) Ce rapport entre les deux théories a été souvent signalé ; voir à ce sujet Böhm-Bawerk, *Zum Abschluss des Marxschen Systems*, p. 95 et Tugan-Baranowsky, *Theoretische Grundlagen des Marxismus*, p. 142. V. aussi Adler, *Die Grundlagen der Karl Marx'schen Kritik der bestehenden Volkswirtschaft*, Tübingen, 1887. « Notre penseur (Marx) fait dériver la formation de la plus-value de sa théorie sur la valeur des marchandises, p. 102. »

(2) *Le Capital*, liv. I p. 13.

(3) Marx dit cependant que *la terre est le magasin de vivres primitif, l'arsenal primitif des moyens de travail*. V. *Le Capital*, liv. I, p. 77.

peler l'Arbeitswerttheorie : la valeur d'un produit dépend du travail incorporé en lui. Or, pour Marx, la force de travail est assimilable à une marchandise quelconque. La valeur de cette marchandise doit donc être égale au temps de travail nécessaire à sa production (1). Ou bien, la valeur de la force de travail est égale au temps de travail socialement nécessaire à la production des subsistances qui permettent l'entretien de cette force. Si, par exemple, un ouvrier doit dépenser x francs par jour pour se nourrir, se vêtir, se loger, la valeur de sa force de travail sera de x francs. Telle est la première base.

B. — Marx constate en second lieu que le temps de travail nécessaire à la production de ces subsistances (Lebensmittel) est inférieur au temps de travail que l'ouvrier peut fournir par jour. Les subsistances nécessaires à l'ouvrier peuvent, par exemple, être produites en quatre heures — il suffirait donc à l'ouvrier de travailler quatre heures par jour pour vivre — mais, en fait, l'ouvrier peut travailler et travaille plus de quatre heures, pendant ces heures supplémentaires, il fournit un sur-travail, il fabrique un surproduit, une plus-value.

Cette production du travailleur supérieure à sa consommation est une idée tout à fait étrangère à Quesnay. Aussi il ne faudrait pas commettre l'erreur d'avancer que

(1) *Le Capital*, I. « Cette marchandise, de même que toute autre, possède une valeur. Comment la détermine-t-on ? Par le temps de travail nécessaire à sa production. »

le produit net et la plus-value existent parce que le travailleur produit *plus qu'il ne consomme* : ceci serait totalement faux pour le produit net qui ne doit nullement sa naissance à un tel fait. Quesnay le dit d'une façon très catégorique : « ainsi, l'artisan détruit autant en subsistances qu'il produit par son travail (1). » Et ceci est vrai, non seulement pour l'ouvrier industriel, mais aussi pour l'ouvrier agricole : *l'un et l'autre ne produisent que leur propre subsistance et il n'y a aucun excédent* ; c'est ici une différence fondamentale entre Quesnay et Marx. Aussi l'appréciation de ce dernier est-elle tout à fait erronée, quand il dit : « Le minimum de salaire forme ainsi avec justesse l'axe de la doctrine physiocratique (2). » On a l'impression que l'auteur du *Capital* interprète ici la doctrine physiocratique en la déformant ; qu'il la voit à travers ses idées personnelles. Il ajoute, en effet : « l'ouvrier agricole, réduit au minimum de salaire, le « strict nécessaire », reproduit plus que ce « strict nécessaire », et ce plus est la rente foncière, *la plus value*, que s'approprie le propriétaire de la condition fondamentale du travail, de la nature, de la terre (3). » Mais par ces mots, Marx ne nous expose en aucune façon la théorie de Quesnay, mais sa propre théorie à lui. Quesnay n'était en effet nullement partisan

(1) *Œuvres de Quesnay*, Oncken, p. 234.

(2) Marx, *Theorien über den Mehrwert*, liv. I, p. 35.

(3) V. *Le Mouvement socialiste*, n° du 15 février 1903, p. 97.

d'un minimum de salaire (1), il le répète à plusieurs reprises : l'admission d'un tel minimum, eut été en contradiction manifeste avec sa théorie du *bon prix*. En effet le bon prix n'est possible que si la consommation est large, et pour ce faire, il faut *qu'on ne diminue pas l'aisance des dernières classes de citoyens* (2). Et dans les notes qu'il donne sur cette maxime, il s'élève contre un trop bas salaire qui rend l'ouvrier paresseux (3). Aussi, croyons-nous, qu'il ne faut pas parler du minimum de salaire des Physiocrates, mais au contraire, d'un salaire assez élevé pour permettre aux ouvriers de vivre dans une certaine aisance, de se donner quelque bien-être.

C. — Mais la théorie de la valeur, le fait d'une production individuelle supérieure à la consommation, ne sont pas des soutènements assez forts pour permettre à la théorie de la plus-value de se tenir debout. Pour consolider l'édifice, Marx est forcé de faire appel en troisième lieu, à une simple hypothèse, soutien assez fragile ! Il *suppose* que les marchandises se vendent à leur valeur, que le prix coïncide avec la valeur. Sans cette supposi-

(1) Nous croyons également que Marx n'a nullement établi sa théorie sur la Loi d'Airain. Si une certaine hésitation était permise avant la publication du livre III, elle ne l'est plus depuis et Franz Oppenheimer dit avec raison : « Marx fut plus tard un adversaire résolu de la Loi d'Airain. » V. Oppenheimer, *Das Grundgesetz der Marxschen Gesellschaftslehre*, Berlin, Reimer, 1903.

(2) *Œuvres de Quesnay*, éd. Oncken, p. 335.

(3) *Id.*, p. 354.

tion, tout l'édifice s'écroule : nous pouvons le montrer brièvement. Marx insiste sur la distinction qui existe entre la valeur d'échange et la valeur d'usage. Pour fixer les idées, admettons que la valeur d'échange de la force de travail soit égale à 5 et la valeur d'usage égale à 10. Marx suppose que l'ouvrier vend sa force de travail à sa valeur d'échange (5) et que le capitaliste emploie en fait sa valeur d'usage (10). Le patron donne donc 5 et reçoit 10 : il gagne 5. Mais si la supposition de Marx est fausse, *si le travailleur voulait vendre sa force de travail à sa valeur d'usage (10)*, la plus-value ne pourrait pas naître. L'hypothèse que la marchandise force de travail se vend à sa valeur (d'échange) est donc indispensable.

Le lien entre la plus-value et la valeur dans la conception marxienne, se retrouve également dans la théorie physiocratique. Et cette analogie doit nous retenir un instant. Nous venons de voir, que la plus-value pouvait prendre naissance parce qu'il y avait, entre patron et ouvriers, échange de valeur à valeur inégale. Or, la théorie de la valeur est pour les Physiocrates celle du coût de production à laquelle Marx arrivera dans le livre III (*Produktionskostentheorie*) et pour eux l'échange a lieu de valeur à valeur égale : « L'échange est de nature un contrat d'égalité qui se fait de valeur pour valeur égale. Il n'est donc pas un moyen de s'enrichir, puisque l'on donne autant que l'on reçoit... (1). » Ceci est vrai pour l'échange qui a

(1) Le Trosne, *De l'Intérêt social, Physiocrates*, t. I, éd. Daire, p. 905.

lieu entre les hommes, pour la circulation sociale ; pour l'échange qui se produit entre l'homme et la terre, pour la circulation physico-sociale, l'échange a lieu de valeur à valeur inégale comme cela a lieu chez Marx entre patron et ouvrier. On donne cent à la terre et elle rend deux cents. Donc nous sommes en présence d'une exception à la loi générale de l'échange, exception qui permet la naissance du produit net. Nous nous trouvons également en présence d'une exception à la théorie physiocratique de la valeur : si le blé était vendu à son coût de production, le produit net tomberait à zéro, ou mieux il irait profiter aux consommateurs qui payeraient leur pain moins cher, mais le produit net des propriétaires se serait ainsi évaporé, ils ne toucheraient plus de fermage, *le produit net individuel se transformerait alors en produit net social.*

Le produit net, avons-nous vu, n'est pas basé sur une théorie du minimum d'existence ; ce point étant acquis, la circulation physico-sociale nous suggère un rapprochement entre les conceptions de Marx et de Quesnay. Produit net et plus-value doivent leur existence à un même fait : dans les deux cas il s'agit de forces qui produisent plus qu'elles ne consomment, ou autrement dit, les valeurs nécessaires à l'entretien de ces forces sont inférieures à celles qu'elles peuvent engendrer. L'analogie ressort vivement si nous faisons de la nature une *personne*. *La nature* consomme 100 en labourage, semences, engrais, etc., elle rend 200 ; *l'ouvrier* dépense cinq francs par jour

en nourriture, vêtements et logements, il consomme une valeur égale à cinq francs et il produit une valeur de dix. Mais un tel rapprochement nous paraît un peu superficiel, car en le faisant on laisse de côté la différence fondamentale qui existe entre la force de la nature et la force de l'homme. Le signalement de cette analogie peut seulement jeter quelque clarté sur le mécanisme de la production de la plus-value et du produit net.

III

Le Mécanisme de la production de la Plus-Value.

Marx nous donne un exemple de ce mécanisme emprunté à une filature de coton.

Pour obtenir dans une filature de coton dix livres de filés, il faut compter :

10 shillings de coton ;

2 — pour l'usure des broches ;

3 — pour le prix des six heures que l'ouvrier

met à faire ce travail.

Le total est donc de quinze shillings et la valeur de dix livres de filés est exactement de quinze shillings, c'est-à-dire, de tout le capital avancé et de lui seul, car en additionnant les valeurs on ne les multiplie pas. Cette théorie de l'application de valeur couche sur couche, sans qu'il y ait multiplication, est une idée essentiellement physiocratique, aussi Marx dit-il : « c'est principalement sur

cette proposition que les Physiocrates fondent leur doctrine de l'improductivité de tout travail non agricole, et elle est irréfutable pour les économistes en titre (1). » Marx a supposé dans l'exemple ci-dessus que l'ouvrier avait besoin pour vivre de x subsistances, qui représentent six heures de travail et coûtent trois shillings. Mais le patron au lieu de renvoyer l'ouvrier après six heures de travail, le garde à l'usine pendant six heures supplémentaires. Durant ce laps de temps, on produit dix nouvelles livres de filés, valant encore quinze shillings. Mais comme cette fois, le patron ne donne pas trois nouveaux shillings à l'ouvrier — qui travaille alors gratuitement — ces dix dernières livres ne lui coûtent plus que 12 shillings (10 sh., de coton + 2 sh., pour l'usure des broches) ; pourtant il les vendra aussi quinze shillings comme les premières, il réalisera donc un bénéfice de trois shillings et ces trois shillings qu'il gagne, représente la valeur en plus, *l'excédent disponible*, la plus-value qu'il s'approprie, sans avoir donné d'équivalent, sans avoir

(1) *Le Capital*, liv. I, p. 81, et Marx fait la citation suivante de Mercier de la Rivière : « Cette façon d'imputer à une seule chose la valeur de plusieurs autres (par exemple au lin la consommation du tisserand), d'appliquer, pour ainsi dire, couche sur couche, plusieurs valeurs sur une seule, fait que celle-ci grossit d'autant... Le terme d'addition peint très bien la manière dont se forme le prix des ouvrages de main-d'œuvre ; ce prix n'est qu'un total de plusieurs valeurs consommées et additionnées ensemble ; or additionner n'est pas multiplier. »

payé l'ouvrier (1). « Lesvingt-sept shillings se sont transformés en trente shillings. Ils ont enfanté une plus-value de trois shillings. Le tour est fait. L'argent s'est métamorphosé en capital. Le capitaliste en transformant l'argent en marchandises qui servent d'éléments matériels d'un nouveau produit, en leur incorporant ensuite la force de travail vivant, transforme la valeur — du travail passé, mort, devenu chose — en capital, en valeur grosse de valeur, monstre animé qui se met à travailler comme s'il avait le diable au corps (2). »

Cette distinction que fait Marx entre le travail *vivant* et le travail *mort* qui correspond à la division entre *capital constant* et *capital variable* est de toute importance pour lui, car le travail vivant crée seul de la plus-value.

Le capital constant employé à l'achat de machines, de matières premières, ne fait que s'incorporer par parcelles dans tous les produits (3). Le capital variable *s'enfle* au contraire ; au commencement du procès de production, il était égal à 27 shillings, à la fin il s'élève à 30 shillings : « La force de travail en action ne reproduit donc pas seulement sa propre valeur, mais elle produit encore de

(1) Ne peut-on pas dire que les 40 secondes livres de filés donnent ainsi une rente différentielle de 3 sh. par rapport aux 10 premières ?

(2) *Le Capital*, I. p. 83. V. également p. 256.

(3) *Id.*, p. 87 : « Une machine à filer, par exemple, eut-elle duré 10 ans, pendant son fonctionnement de 10 ans, sa valeur totale s'est incorporée aux produits de 10 ans. »

la valeur en plus » (1). Si l'ouvrier ne travaillait que six heures par jour, c'est-à-dire juste le temps nécessaire pour la production de sa subsistance, la thèse des Physiocrates sur l'industrie serait, pour Marx, rigoureusement exacte.

Cette distinction entre le capital constant et le capital variable est de toute importance pour Marx (2). Le capital constant comprend les matières premières, les matières auxiliaires, les instruments de travail ; le capital variable est la partie du capital total consacrée au paiement des salaires. Le premier ne fait que transmettre sa valeur peu à peu aux produits, le second au contraire donne un excédent, une plus-value. Puisque nous étudions ici le *mécanisme* de la production de la plus-value, un rapprochement s'impose avec celui du produit net.

Pour obtenir de la plus-value, il faut assembler machines, matières premières d'un côté et force de travail

(1) *Le Capital I*, p. 89.

(2) *Id.*, p. 89 : « Dans le cours de la production, la partie du capital qui se transforme en moyens de production, c'est-à-dire en matières premières, matières auxiliaires et instruments de travail, ne modifie donc pas la grandeur de sa valeur. C'est pourquoi nous la nommons partie constante du capital, ou plus brièvement : *capital constant*.

« La partie du capital transformée en force de travail change, au contraire, de valeur dans le cours de la production. Elle reproduit son propre équivalent et de plus un excédent, une plus-value qui peut elle-même varier et être plus ou moins grande. Cette partie du capital se transforme sans cesse de grandeur constante en grandeur variable. C'est pourquoi nous la nommons partie variable du capital ou plus brièvement : *capital variable*.

de l'autre : capital constant et capital variable. Pour que le produit net prenne naissance, il faut réunir également machines, charrues, animaux et ouvriers agricoles : avances primitives et avances annuelles. Nous voyons donc que des mots différents désignent des objets semblables, s'appliquent à des catégories identiques : les avances annuelles de Quesnay comprennent le capital variable de Marx, les avances primitives, le capital constant. La substitution du terme *capital* à celui d'*avances* déjà faite par Turgot (1) est maintenue par Du Pont de Nemours (2), et conservée ensuite par tous les économistes. Dans le mécanisme marxiste, il est deux pièces principales à considérer, le capital constant et le capital variable ; mais on peut reprocher à Marx de n'avoir pas su distinguer nettement le rôle de l'un et de l'autre, d'avoir avantagé l'un aux dépens de l'autre. Dans le mécanisme physiocratique, il faut également, pour en saisir le fonctionnement, isoler le capital variable du capital constant et de la terre. Mais ici on peut adresser à Quesnay le même reproche qu'à Marx. Le travail humain, les avances primitives et foncières, le travail naturel sont indispensables pour la production du produit net : et pourquoi sacrifier les deux premiers facteurs au troi-

(1) V. *Le Capital*, II, p. 401. en note.

(2) V. Schelle, *Du Pont de Nemours*, « mais les termes qu'il emploie diffèrent totalement de ceux de Quesnay... le produit net est remplacé par les revenus nets ; les *avances*, par le *capital*.... »

sième, si ce troisième isolé ne peut rien? Marx met au tout premier plan le travail de l'homme et Quesnay celui de la terre (1); conceptions qui ont l'apparence d'une

(1) La détermination du rôle de la Nature et de celui du Travailleur dans la production de l'excédent disponible, tel est le point en litige, le point sur lequel il y a désaccord entre Quesnay et Marx. Et il est intéressant de voir comment Marx, dans les pages qu'il a consacrées à Turgot, essaie de prouver que Turgot transige et, qu'après avoir dit que l'excédent disponible vient de la Nature, il dit ensuite qu'il vient du Travailleur. Marx s'exprime ainsi, *Theorien über den Mehrwert*, I :

« Turgot présente d'abord cette partie non achetée (le produit net) comme « pur cadeau de la Nature ». Mais nous verrons qu'il change, par dessous main, « ce cadeau net de la Nature » en surtravail du laboureur, non acheté par le propriétaire... » p. 51, et, plus loin, il ajoute :

« Mais, ce pur cadeau de la Nature apparaît maintenant déterminé comme cadeau, qu'elle donne au cultivateur ; comme cadeau qu'elle donne au travail ; comme force productive du travail consacré au sol, force productive que le travail possède à cause de la force productive de la nature, et qu'il puise ainsi dans le sol, mais qu'il n'y puise que comme travail. Entre les mains du propriétaire, l'excédent n'apparaît donc plus comme cadeau de la nature, mais comme appropriation du travail d'autrui, sans qu'il soit donné un équivalent, lequel travail est rendu capable, par la nature, de produire plus que son propre besoin, plus que ses moyens de subsistances, mais qui, étant un travail salarié est réduit à ne s'approprier du produit que le montant nécessaire à la subsistance. » (p. 54.)

En un mot, il y a don de la Nature, parce que le Travailleur est assez fort pour produire plus qu'il ne consomme, mais, en définitive, d'après Marx, c'est le travail de l'ouvrier qu'il faut regarder comme source de l'excédent disponible. Aussi, Marx dit-il dans le livre III, p. 214 : « Toute rente foncière représente de la plus-value, est le produit d'un surtravail ; même sous sa forme simple de rente naturelle, elle est un surproduit. De là, cette erreur que pour expliquer la

belle unité, mais conceptions trop simplistes toutes deux pour être conformes à la réalité plus complexe.

Avant d'étudier les moyens propres à augmenter la plus-value, nous devons nous arrêter à une question particulièrement délicate : c'est celle des *frais de production* chez Quesnay et chez Marx. Que comprennent ces frais de production, d'après l'un et d'après l'autre ? Pour le premier, ce sont : 1° les frais ou avances annuelles en totalité ; 2° l'intérêt des avances primitives ; 3° leur entretien et le remplacement de leur dépérissement inévitable, au moins égal à l'intérêt ; 4° la subsistance et le profit honnête du cultivateur en chef et de ses agents, le salaire de leur travail et de leur industrie (1).

Pour les avances annuelles qui correspondent au payement des salaires dus aux ouvriers et à l'entretien des animaux, il n'y a pas de difficulté. A propos des avances primitives et de l'intérêt y correspondant, il faut faire

rente dans la production capitaliste, où elle vient en surplus du profit, qui est lui-même de la plus-value (du surtravail), il suffit d'élucider les conditions générales d'existence de la plus-value et du profit. Ces conditions sont : au point de vue subjectif, que les producteurs immédiats fournissent du surtravail, c'est-à-dire travaillent pendant un temps plus long que celui qui est nécessaire pour la reproduction de leur force de travail ; au point de vue objectif, qu'ils *puissent* fournir du surtravail, c'est-à-dire que les conditions naturelles soient telles qu'une *partie* de leur temps suffise à leur conservation et leur reproduction comme producteurs, par conséquent que la production de leurs moyens d'existence indispensables, ne consume pas toute leur force de travail. »

(1) V. *Œuvres de Turgot*, éd. Daire, tome I, p. 401.

remarquer que cet intérêt doit être assez élevé (1) pour permettre la constitution d'un fonds de réserve utile en cas d'accidents. Il faut aussi souligner l'expression *profit honnête* du cultivateur qui est assez imprécise. Mais ce qu'il importe surtout de noter, c'est qu'alors que l'intérêt du capital du fermier entre dans les frais de production ; l'intérêt du capital, du propriétaire, l'intérêt des avances foncières n'y est pas compris. Cette question de l'intérêt du capital est de première importance, car c'est elle qui permet d'indiquer en quoi Marx diffère des Physiocrates : pour lui, l'intérêt du capital et le profit de l'entrepreneur ne rentrent pas dans les frais de production. Le produit net correspond à l'intérêt (d'une façon générale) des avances foncières, la plus-value comprend l'intérêt de tout le capital et le profit de l'entrepreneur. Et nous voyons ainsi que ce *profit de l'entrepreneur* n'est pas compris dans les frais de production, comme cela a lieu dans la théorie physiocratique. De telle sorte que si la plus-value tombe à zéro, par suite de circonstances quelconques, l'entrepreneur ne touchera aucun profit et le prêteur de capitaux aucun intérêt. Tandis que si c'est le produit net qui égale zéro, le cultivateur aura cependant reçu un profit honnête et perçu l'intérêt de son capital, par contre, le propriétaire n'aura pas de fermage, les intérêts de son capital seront perdus pour lui.

(1) V. *Œuvres de Quesnay*, Oncken, p. 313.

Marx distingue le taux de la plus-value et le taux du profit. Le taux de la plus-value est le rapport de la plus-value au capital variable, le taux du profit est le rapport de la plus-value au capital total. Si l'on voulait calculer le taux du produit net, il faudrait le rapporter au capital total.

IV

Moyens propres à augmenter la plus-value.

Connaissant le mécanisme de la production de la plus-value, nous avons à indiquer quels sont les moyens particulièrement propres à obtenir la plus grande masse possible de plus-value. Nous insisterons seulement sur ceux qui nous suggéreront quelques rapports avec les moyens susceptibles d'accroître le produit net.

A. — Le premier moyen signalé par Marx est la prolongation de la journée de travail. Marx divise la journée de travail en deux parties : la première correspond au travail nécessaire, la seconde est la période du surtravail pendant laquelle l'ouvrier travaille gratuitement pour le patron. On devine aisément que ce dernier n'a qu'un but, allonger autant que possible cette période de surtravail. Aussi Marx dit-il en son langage imagé : « Le capital est du travail mort qui, semblable au vampire, ne s'anime qu'en suçant le travail vivant, et sa vie est d'autant plus

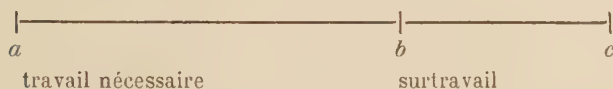
allègre qu'il en pompe davantage (1). » Pourtant si le capitaliste soumettait l'ouvrier à une exploitation trop intense, ce serait un mauvais calcul de sa part. S'il exploitait trop le travailleur, celui-ci mourrait plus vite, par suite il faudrait élever un plus grand nombre d'enfants dans un temps donné ; les frais du renouvellement de la race augmenteraient et la valeur de la force de travail s'accroîtrait d'autant ; le capitaliste qui agirait ainsi serait semblable au fermier qui, pour obtenir un grand produit net, pratiquerait *la culture vampire*, en épuisant le sol, ou plus simplement à celui du bon La Fontaine qui tua sa poule aux œufs d'or.

Cette partie de surtravail, de travail non payé, Marx nous rappelle qu'elle existait déjà au Moyen Age, sous le nom de corvées, de ces corvées détestées par les Physocrates parce qu'elles empêchaient le laboureur de se consacrer uniquement à la culture de sa terre. La prolongation de la journée de travail comme moyen d'accroître la plus-value est impossible, suivant Marx, dans l'agriculture. Kautsky nous donne pourtant un exemple du contraire, il nous cite le cas d'un domaine où l'on emploie l'électricité : « A côté d'autres avantages, la présence de la force électrique a celui de permettre d'éclairer électriquement toute la superficie du domaine. Cela permet dans des cas pressants, par exemple pendant la récolte, *de travailler dans la campagne aussi la nuit* — ce qui

(1) *Le Capital*, I, p. 100.

est un avantage pour le propriétaire, à vrai dire, plutôt que pour ses salariés » (1). Voilà certes un moyen auquel n'avait pas pensé non plus Quesnay.

Si la grandeur de la journée de travail est fixe, le patron ne pouvant allonger la période de surtravail, pour augmenter la plus-value n'a qu'à diminuer la période de travail nécessaire ; le temps de surtravail se trouvera augmenté d'autant. Pour fixer les idées prenons la figure de Marx où a c représente la journée de travail, nous aurons :



La plus-value obtenue par un allongement du temps de travail au delà de c , Marx l'appelle plus-value *absolue* ; celle réalisée en reculant b vers a , a c restant constante, il la nomme *relative* (2).

B. — Marx indique également qu'une plus-value plus forte résultera de la *coopération* et de la *division du travail*. Il a mis en lumière les avantages de l'une et de l'autre dans son chapitre sur la coopération. Il étudie à

(1) Kautsky. *La Question Agraire*, trad. Milhaud et Polack, Giard et Brière, Paris, 1900, p. 69.

(2) *Le Capital*, I, p. 436 : « Je nomme plus-value absolue la plus-value produite par la simple prolongation de la journée de travail, et plus-value relative, la plus-value qui provient au contraire de l'abréviation du temps de travail nécessaire.... »

cette place la production telle qu'elle existe sous le régime capitaliste, c'est-à-dire la production organisée sur une vaste échelle. Travailleurs et machines étant ainsi réunis sur un même espace, dans une même usine, il y a coopération entre toutes les forces ouvrières et mécaniques. Il y a un surplus de valeur qui naît de cet assemblage, une plus-value d'un caractère spécial qui n'est pas due à tel ou tel travailleur, mais à la *foule* organisée des travailleurs et dont le patron profite seul « Le capitaliste paye donc à chacun des cent (ouvriers) sa force de travail indépendante, mais il ne paye pas la force combinée de la centaine (1). » Cette sorte d'excédent disponible dû à la coopération n'avait pas échappé aux Physiocrates. Ils avaient compris l'économie des frais de production qui peuvent résulter d'une grande exploitation. Quesnay émet le vœu « que les terres employées à la culture des grains soient réunies, autant qu'il est possible, en grandes fermes exploitées par de riches laboureurs ; car il y a moins de dépenses pour l'entretien et la réparation des bâtiments et à proportion beaucoup moins de frais et beaucoup plus de produit net dans les grandes entre-

(1) *Le Capital*, I, p. 144. Marx paraît trouver *injuste* que cette plus-value due au caractère social de la production profite uniquement au patron mais en tout cas elle ne nuit pas aux ouvriers comme la plus-value ordinaire. Le travail collectif de l'ouvrier à l'usine n'est pas plus dur que le travail isolé de l'ouvrier en chambre, au contraire *l'effort en commun est moins pénible* ; V. Bücher, *Arbeit und Rythmus*, *passim*.

prises d'agriculture que dans les petites » (1). Et l'abbé Baudeau nous signale aussi qu'une charrette traînée par quatre chevaux peut faire des charrois considérables et qu'il ne faut *qu'un seul charretier*.

Mais si l'excédent disponible ainsi obtenu, est une plus-value *spéciale* pour Marx, une plus-value extorquée non à une individualité, mais à une *masse* ; le *produit net* lui, qui résulte de la coopération n'est plus un produit net au sens physiocratique ; il n'est plus dû à la déesse Nature.

C. — Il est une autre espèce d'économie indiquée par Marx qui résulte de l'emploi des femmes et des enfants et qui est voisine de l'emploi d'ouvriers étrangers recommandé, semble-t-il, par Quesnay dans son dialogue sur les *Travaux des artisans*. Quesnay dit en effet : « S'il y a du gain à préférer les Savoyards pour couper nos moissons, ce gain sera une diminution de frais de culture et un accroissement de revenu, et par conséquent des dépenses disponibles pour la nation (2). »

Le surplus de produit net ainsi obtenu ne sera pas un don de la nature, il dépendra du minimum de salaire dont se contentent les Savoyards (3). Mais Quesnay est

(1) *Œuvres de Quesnay*, édit Oncken, p. 334.

(2) *Œuvres de Quesnay*. Oncken, p. 545.

(3) Cf. à ce sujet : *Le Capital*, III, trad. Borchardt et Vanderrydt, Giard, Paris, 1902, p. 204 : « Un fait beaucoup plus général et plus important est l'abaissement du salaire de l'ouvrier agricole propre-

moins préoccupé par le bénéfice immédiat qu'on retirera de l'emploi de tels ouvriers, que par les avances plus grandes, que cette somme ainsi économisée permettra de faire pour l'année suivante : il envisage surtout le produit net éloigné qui en résultera, la terre aura fait sentir son action et c'est elle en définitive qui sera rendue responsable de l'accroissement du produit net et non l'ouvrier savoyard.

D. — Cette entrée à l'usine des femmes et des enfants est la conséquence, concède Marx, des progrès du machinisme : *mais les machines par elles-mêmes ne sont la source d'aucune plus-value, parce que capital constant.* Marx ne pardonne pas aux machines de permettre *indirectement* l'augmentation de la plus-value, de reculer au second plan la force et l'adresse de l'ouvrier et il cite avec ironie le poète grec Antiparos qui, du temps de Cicéron, célébrait en ces termes l'invention du moulin à eau : « Epargnez le bras qui fait tourner la meule, ô meunières, et dormez paisiblement ! Que le coq vous avertisse en vain qu'il fait jour ! Dao a imposé aux nymphes le travail des filles et les voilà qui sautillent allègrement sur la roue et voilà que l'essieu ébranlé roule avec ses rais, faisant tourner le poids de la pierre rou-

ment dit au-dessous du niveau normal moyen, fait qui a pour conséquence qu'une partie du salaire est enlevée à l'ouvrier, devient une fraction de l'argent du fermage et est empochée, sous le couvert de la rente, par le propriétaire foncier. »

lante. Vivons de la vie de nos pères et, oisifs, réjouissons-nous des dons que la déesse nous accorde (1). »

Sur cette question des machines, les Physiocrates ont des vues différentes de celles de Marx. Si la machine ne crée pas de plus-value, elle peut fort bien produire du produit net. Mais il faut noter que Marx en raisonnant comme il le fait est logique avec lui-même : il laisse à l'ouvrier le tout premier rôle. Les Physiocrates au contraire écornent leur théorie, la Nature n'est donc plus seule créatrice de produit net ? Quesnay, dans sa maxime XV (2), déclare que la machine peut donner du produit net ; il en est de même de l'abbé Baudeau qui, dans son *Explication*, vante l'emploi des machines : « une bonne charrue, attelée de quatre forts chevaux, laboure en un seul jour plus de terre que dix hommes n'en pourraient bêcher à la main ». La charrue à chevaux permet d'obtenir un plus grand produit net que la bêche, de même qu'aujourd'hui la charrue à vapeur permet d'obtenir un meil-

(1) *Le Capital*, liv. I, p. 176. L'enthousiasme du poète est pourtant compréhensible, si l'on s'imagine combien tourner la meule devait être pénible. Homère nous décrit ce travail au xx^e chant de l'*Odyssée* et l'une des servantes qui tournait la meule dit en parlant des Prétendants : « Ils ont rompus mes genoux sous ce dur travail de moudre leur farine : qu'ils prennent aujourd'hui leur dernier repas ! » V. *Odyssée*, trad. Leconte de Lisle, p. 509. V. également Bücher, *Arbeit und Rythmus*, 3^e édit., Leipzig, Teubner, 1902, p. 57. « Parmi tous les travaux qu'exige le ménage des peuples primitifs, il n'y en a guère un plus pénible que celui de moudre les grains au moulin à bras. »

(2) V. *Œuvres de Quesnay*, Oncken, p. 334.

leur rendement que celle à chevaux sur certains terrains.

E. — Marx met la machine dans cet état d'infériorité parce qu'il est hypnotisé par le travail humain. Le meilleur moyen d'avoir une grande plus-value est donc, en définitive, d'employer une grande somme de ce travail humain. Si sur chaque ouvrier le patron réalise une plus-value égale à p , plus il emploiera d'ouvriers, plus il réalisera de fois p ; plus le capital variable est grand, plus la plus-value est grande. Il en est tout différemment pour le produit net dont la grandeur dépend surtout des avances que Marx aurait dénommées *capital constant*. Il faut de riches avances, répète Quesnay à satiété, il faut de riches fermiers. Turgot dit ainsi : « M. Quesnay a développé le mécanisme de la culture, toute fondée sur de *très grosses avances primitives* (1). » Il faut marrer, dessécher, labourer, *rendre la terre meuble comme celle d'une fourmilière*, acheter des chevaux, des moutons, des charrues ; tel est l'unique secret pour engranger une belle récolte et obtenir un grand produit net.

Ce n'est pas le nombre d'hommes employés (2), ce ne

(1) *Œuvres de Turgot*, éd. Daire, tome I, p. 401.

(2) *Physiocrates*, éd. Daire, 2^e partie, p. 705 : « Mais elle (la grandeur des récoltes) s'estime par la grandeur des *avances souveraines, foncières et mobilières* des exploitations productives qui se font dans les trois règnes de la nature, parce que « le nombre des ouvriers » de culture peut être dix fois moindre et la récolte dix fois plus abondante, si les avances sont plus grandes et meilleures. »

sont pas les bras (capital variable) ce sont les avances (1) foncières et primitives (capital constant) qui importent. « Ce sont moins les hommes que les richesses qu'on doit attirer dans les campagnes (2). » L'antagonisme entre la conception physiocratique et la marxienne saute aux yeux :

Le produit net est en rapport avec le capital constant ;

La plus-value dépend uniquement du capital variable.

En résumé, pour produire de la plus-value, il faut :

1° Acheter de la force de travail et des moyens de production ;

2° Assembler force de travail et moyens de production ; et l'on obtient un excédent en nature, en produits fabriqués. Il en est de même pour le produit net : à la fin de l'année le fermier a dans ses granges un surplus de sacs de blé.

Le mécanisme de la production a joué comme il devait : c'est au tour du mécanisme de la circulation de fonctionner. Ce n'est pas tout que d'avoir un excédent disponible en sacs de blé ou en pièces de toile ; il faut alors métamorphoser blé et toile en argent, on y arrive par la vente : la vente qui est l'acte intermédiaire entre le

(1) Quesnay ne cesse de revenir sur l'importance des avances : « Que les avances des cultivateurs soient suffisantes pour faire renaître annuellement par les dépenses de la culture des terres le plus grand produit net possible ; car si les avances ne sont pas suffisantes, les dépenses de la culture sont plus grandes, à proportion, et donnent moins de produit net. » V. *Œuvres de Quesnay*, éd. Oncken, p. 332.

(2) *Œuvres de Quesnay*, maxime XII, p. 333.

procès de production qui s'achève et la circulation qui commence.

Pour la vente du produit net les Physiocrates souhaitent un *bon prix*, pour celle de la plus value, c'est fort simple : les produits se vendent à leur valeur, d'après l'hypothèse de Marx. Nous reviendrons plus tard, à propos de la théorie de la plus-value du livre troisième, sur cette réalisation, pour l'instant, il nous suffit de l'indiquer pour être à même d'observer ce que va devenir cette masse d'argent, comment elle va se distribuer, s'écouler de l'un vers l'autre, comment elle va *circuler* ?

CHAPITRE II

LA CIRCULATION DE LA PLUS-VALUE

I

Généralités.

L'ouvrage « Theorien über den Mehrwert ».

La description générale du mécanisme de la production de la plus-value nous a permis de constater certaines analogies entre la théorie marxienne et la théorie physiocratique, mais l'impression dominante, qu'on doit éprouver après un tel parallèle, c'est qu'il existe entre l'une et l'autre une différence fondamentale. L'excédent disponible — peu importe l'étiquette qu'on lui donne — est dû pour Quesnay au travail de la nature et au contraire, pour Marx, au travail de l'ouvrier. Nous avons indiqué que le problème de l'excédent disponible, à la solution duquel se sont attachés Quesnay et Marx, comprend deux questions : la production et la circulation de cet excédent. Si la production de la plus-value diffère essentiellement de celle du produit net, la circulation est

à l'inverse tout à fait analogue. Et ceci ne doit pas nous surprendre : une fois que l'excédent est créé, peu importe, au point de vue de la circulation, qu'il ait sa source dans le travail de la terre ou dans celui de l'ouvrier.

Dans la description, que nous allons faire, de cette circulation, nous essayerons d'analyser d'une manière assez complète les idées de Marx, car cette partie de son œuvre a été moins étudiée que la première, et pourtant au point de vue économique — et non socialiste — nous croyons que les développements consacrés par lui à cette circulation de la plus-value, présentent un intérêt tout particulier.

La ressemblance frappante qui existe entre les circulations du produit net et de la plus-value a déjà été signalée (1), mais elle n'a pas fait l'objet d'une étude spéciale. Dans les manuscrits laissés par Marx et publiés récemment par Kautsky sous le nom de *Theorien über den Mehrwert* (théories sur la plus-value), il existe un grand nombre de pages consacrées aux Physiocrates. Il faut signaler particulièrement deux études du *Tableau économique* — *La reproduction et la circulation du capital total social d'après le « Tableau Economique » de Quesnay* ; et *appendice au « Tableau Economique »* —

(1) V. Denis : *Histoire des Systèmes économiques et socialistes*, vol. I. Cette analogie est signalée aussi par M. Rambaud, dans son *Histoire des Doctrines économiques*, par M. Deschamps, à son cours d'histoire des Doctrines économiques (années 1905-1906).

qui prouvent que Marx s'était pénétré de la conception de la circulation physiocratique. Dans ces analyses, les idées de Marx sur cette question se montrent déjà, et le rapprochement entre les deux circulations offre ainsi un côté particulièrement attachant depuis la publication de cet ouvrage (1).

Les écrits postérieurs de Marx présupposaient ce travail de la première heure : *cette prise de connaissance* des écrivains antérieurs, qui seule pouvait le mettre en état de traiter ensuite de *vulgaires* les économistes ses prédécesseurs, et qui furent alors... ses éducateurs. Ce travail ne devait pas en effet, avoir seulement pour résultat de permettre à Marx d'entreprendre une critique de l'Economie politique, il devait aussi l'aider à construire sa propre doctrine toute imprégnée de ce classicisme même qu'il dédaignait. C'est ainsi que la première *tâche* de l'auteur du *Capital* fut de *s'informer de l'effort de ses devanciers* (2) : il commença par écrire pour sa propre instruction une *Histoire des doctrines*.

(1) Nous publions en annexe la traduction d'une des études de Marx, sur les Physiocrates. Le *Mouvement socialiste*, du 15 janvier 1905, a publié également la traduction de quelques autres pages consacrées par Marx aux Physiocrates.

(2) A. Deschamps : *L'U Profit que retire un jeune homme de l'Histoire des Doctrines économiques* (extrait de la *Réforme sociale*, 1^{er} octobre 1902). V. p. 14 : « Si nos jeunes gens éprouvent le besoin d'une doctrine... On a pensé avant eux. Leur première tâche ne doit-elle pas être de s'informer consciencieusement de l'effort de leurs devanciers? »

Il va sans dire que notre parallèle n'est pas fait dans le but d'accuser Marx de plagiat : l'auteur du *Capital* a marqué toute son œuvre d'une empreinte personnelle assez forte pour qu'il soit à l'abri de tout reproche de ce genre.

II

La circulation chez Marx.

§ 1. — *Les trois stades.* — Au début de son livre II sur la circulation du capital, Marx s'exprime ainsi : « Le mouvement circulatoire du capital s'opère en trois stades qui forment, selon ce qui a été exposé dans le premier livre, la série suivante :

Premier stade : Le capitaliste apparaît comme acheteur sur le marché des marchandises et du travail ; son argent se convertit en marchandises, ou, en d'autres termes, accomplit l'acte de circulation A — M.

Deuxième stade : Consommation productive, par le capitaliste, des marchandises qu'il a achetées. Il agit, cette fois, comme producteur de marchandises ; son capital passe par le procès de production. Le résultat est : une marchandise d'une valeur plus grande que celle des éléments qui ont servi à la produire.

Troisième stade : Le capitaliste retourne au marché, comme vendeur ; sa marchandise se convertit en argent, ou, en d'autres termes, accomplit l'acte de circulation

M — A. La formule du mouvement circulatoire du capital argent est donc :

$$A \text{ ————— } M \dots P \dots M' \text{ ————— } A'$$

Les points indiquent que le procès de circulation est interrompu et M' et A' correspondent aux valeurs de M et de A augmentées de la plus-value (1). »

En désignant par T, la force de travail et Pm, les moyens de production, le capitaliste qui voudra devenir industriel, devra donc acheter une somme de marchandises M qui sera égale à $T + Pm$. Une partie de l'argent A servira donc à acheter de la force de travail et une autre, des moyens de production. Si l'on désigne le capital par P, on aura :

$$P = T + Pm.$$

Mais si le capitaliste, pour réaliser une plus-value, doit ainsi transformer son argent en force de travail et en moyens de production, l'ouvrier, lui, de son côté ne reste pas inactif : il vend sa force de travail contre de l'argent, puis échange ensuite cet argent contre des marchandises (nourriture, vêtements, etc...) On peut donc dire que les cercles de rotations de l'argent du capitaliste et de l'ouvrier s'entre-croisent. Marx insiste surtout sur l'achat de la force de travail, sur le moment A — T qui est pour lui

(1) *Le Capital*, liv. II, trad. Borchardt et Vanderrydt, Paris, Giard et Brière, 1900, pp. 1 et 2.

le *moment caractéristique* (1). C'est, en effet, à ce moment que le capitaliste achète cette fameuse force de travail d'où dépend tout son profit. C'est alors que capitalistes et ouvriers entrent en relations, auparavant il y avait d'un côté le capitaliste avec ses moyens de production et de l'autre le travailleur avec sa force de travail : *les travailleurs non propriétaires* en face des *non travailleurs propriétaires* (2). Et c'est seulement, quand il y a eu rapprochement des uns et des autres, assemblage des travailleurs et des moyens de production que le procès de production lui-même peut commencer (3). Nous avons donc déjà trois cercles de circulation sous les yeux : celui qui a lieu entre le capitaliste et les vendeurs de matières premières, de machines, les propriétaires des terrains nécessaires à l'emplacement des usines, les constructeurs de bâtiments, architectes, entrepreneurs ; celui qui se forme entre capitalistes et ouvriers ; et enfin, le cercle qui a lieu entre le capitaliste, devenu industriel, qui vend ses marchandises et le public qui les achète.

§ 2. — *Reproduction simple et progressive.* — Au commencement du procès de production, le capitaliste avait versé la valeur A au marché et en avait retiré M ; à la

(1) *Le Capital*, II, p. 8.

(2) *Le Capital*, II, p. 11.

(3) *Id.*, p. 16 : « Quelles que soient les formes sociales de la production, les travailleurs et les moyens de production en restent toujours les facteurs virtuels, tant qu'ils sont séparés, et qui n'agissent réellement que lorsqu'ils sont unis les uns aux autres. »

fin du procès, il se trouve en possession de $M + m$, il retourne au marché et en retire cette fois $A + a$. Que représente m ? C'est le surproduit créé durant le procès. Que représente a ? C'est l'argent que le capitaliste a retiré de la vente du surproduit : m , c'est la plus-value encore à l'état de marchandise ; a , c'est la plus-value réalisée en argent. Marx voit ici ce qu'il appelle « la première métamorphose de la plus-value passant de la forme marchandise à la forme argent..., à la fin du procès, la valeur-capital se retrouve donc sous la forme qu'elle avait lorsqu'elle y est entrée ; elle peut le recommencer et le parcourir à nouveau comme capital-argent (1). » Mais dans cette seconde rotation, le capitaliste peut ou bien lancer seulement son capital primitif A ou bien son capital augmenté de plus-value $A + a$. On peut poser $A + a = A'$. Qu'il agisse d'une façon ou de l'autre peu importe, car A' , jouera le rôle de A sans qu'on songe à y distinguer ce qui est A et ce qui est a (2). Nous serons simplement en présence d'un capital plus grand, d'une masse de plus-value plus considérable qui aura fait boule de neige en quelque sorte : *l'argent aura engendré l'argent* (3). Le cycle parcouru par le capital, c'est-à-dire par la plus-value coagulée, peut donc s'exprimer simplement par $A - A'$.

(1) *Le Capital*, II, p. 25.

(2) *Id.* p. 28.

(3) *Id.* p. 38.

En fait le capitaliste ne relancera pas, dans le procès, A' tout entier, il en distraira une partie ou la totalité pour sa consommation personnelle. S'il emploie a tout entier pour ses besoins personnels, nous allons voir cette parcelle de plus-value a , parcourir un cycle particulier, au lieu d'accompagner A dans le cycle indiqué ci-dessus. Le capitaliste va convertir a en subsistances, en marchandises, on aura donc $a - m$. Quant à la somme A, elle pourra recommencer le cycle parcouru, mais comme elle sera restée identique à elle-même, un tel fonctionnement sera celui de la *reproduction simple*.

Si, au contraire, le capitaliste ne dépense pas pour lui toute la plus-value a (*ceci rappelle la théorie de l'abstinence*), nous aurons *l'accumulation et la reproduction sur une échelle progressive*. Mais souvent a est trop petit pour être relancé dès qu'il est produit, dans le procès de production. Si un industriel qui marche avec quatre machines, veut en acheter une cinquième, il peut fort bien se faire que cette somme de plus-value a soit insuffisante pour lui permettre d'acheter cette machine nouvelle, d'augmenter sa provision de matières premières pour l'alimenter et de payer quelques ouvriers supplémentaires pour la diriger. Il devra peut-être attendre trois ou quatre ans pour faire cet agrandissement. En attendant, il thésaurisera, non pas à la façon d'Harpagon, en enfermant son or dans une cassette, mais il achètera, par exemple, des actions, des obligations ; il lancera, cette part, trop petite pour qu'il l'utilise lui-même, dans le cycle

d'autres capitaux industriels (1). Cette plus-value, mise en réserve, peut avoir un emploi autre que celui auquel elle était destinée : il peut se faire, qu'à un certain moment, le capital primitif A ne soit plus suffisant, par suite d'une hausse des matières premières, pour maintenir la production à la même échelle. Pour ne pas être amené à une reproduction *dégressive*, l'industriel aura recours à sa réserve dans les proportions nécessaires. « En réalité, dans des conditions normales, la plus-value est partiellement dépensée comme revenu et partiellement capitalisée, ce qui n'empêche pas que parfois, elle soit entièrement dépensée et parfois, entièrement capitalisée. » Pour ne pas compliquer, nous avons simplifié la façon dont Marx présente toutes ces rotations, nous pouvons en manière de résumé indiquer qu'il distingue trois cycles :

- I. Le cycle du capital argent A..... A' ;
- II. Le cycle du capital productif P..... P' ;
- III. Le cycle du capital marchandises M..... M'.

Pour le cycle I, Marx part de la forme argent ; pour le cycle II le point de départ est le capital productif (c'est-à-dire l'assemblage des moyens de production et de la force de travail, soit $P^m T$) ; pour le cycle III, il part des marchandises.

§ 3. — A propos de ces trois formules, Marx a quelques

(1) *Le Capital*, II, p. 64.

lignes particulièrement intéressantes pour nous puisqu'elles ont rapport à la circulation physiocratique elle-même. Il s'exprime dans les termes suivants : « Dans la figure II, c'est l'ensemencement (les « avances » d'après la terminologie des Physiocrates), et dans la figure III, la récolte (les « reprises » qui constituent le point de départ...) Quesnay a pris M — M' comme base de son *Tableau économique* ; il a fait preuve de beaucoup de tact en préférant cette figure à P.....P', pour l'opposer à la figure A.....A' du système mercantile (1). »

Pour résumer ces brefs développements sur les circulations décrites par Marx, nous pouvons dire qu'elles ont lieu d'entrepreneurs à salariés, d'entrepreneurs à entrepreneurs, d'entrepreneurs à capitalistes, d'entrepreneurs à commerçants, médecins, avocats, de ces derniers à capitalistes, et enfin, de capitalistes à capitalistes. Il y a ainsi toute une série de courbes qui se font et se défont, qui s'entre-croisent et dont l'amplitude varie suivant les cas.

III

Le Tableau d'Ensemble de la Circulation chez Quesnay et chez Marx.

A. — *Rôle de la monnaie.* — Ces diverses circula-

(1) *Le Capital*, II, p. 87.

tions sont rendues possibles grâce à l'argent et le rôle que Marx fait jouer à la monnaie, dans la circulation, est tout à fait analogue à celui que lui font remplir les Physiocrates. Quesnay et Marx envisagent l'argent en tant qu'instrument de circulation, tous deux se rendent compte que cet instrument rendra d'autant plus de services qu'il circulera plus vite (1), tous deux se font une idée semblable du cycle parcouru par la monnaie (2), cycle

(1) *Le Capital*, II, p. 338 : « ... De même, un écu qui circule dix fois n'est toujours qu'un écu, bien qu'il exerce la fonction de dix écus ; la main qui le possède après chaque transfert, ne tient jamais qu'un écu... Grâce à sa rotation dix fois renouvelée, le capital de 500 liv. st. accomplit la fonction d'un capital dix fois plus grand (donc de 5.000 liv. st.), tout comme 500 pièces d'un écu, qui circuleraient dix fois en un an, accompliraient la même fonction que 5.000 écus qui ne circuleraient qu'une fois. »

V. également (*Theorien über den Mehrwert*, erster Teil) la partie de « Anhang zu dem Tableau économique » où Marx étudie la *masse d'argent exigée pour la circulation* ; v. notamment p. 415 : « In dem obigen Beispiel I zirkulieren 1.000 Geld dreimal, und zwar Ware zum Belauf von 3.000 Geld. Die Masse des zirkulierenden Geldes ist daher = $\frac{3.000 \text{ Præsumme}}{3 \text{ Umläufe}} = 1.000 \text{ Geld.}$ »

(2) *Le Capital*, II, p. 379 : « Les Physiocrates, bien qu'ils confondent les deux phénomènes, sont pourtant les premiers qui aient signalé ce retour de la monnaie à son point de départ comme la forme essentielle de la circulation du capital, ayant pour effet de permettre la reproduction. « Jetez les yeux sur le Tableau économique, vous verrez que la classe productive donne l'argent avec lequel les autres classes viennent lui acheter des productions, et qu'elles lui rendent cet argent en revenant, l'année suivante, faire chez elle les mêmes achats... Vous ne voyez donc ici d'autre cercle que celui de la dépense suivie de la reproduction, et de la reproduction suivie de

dont le cours est déterminé par les mouvements de la plus-value et du produit net eux-mêmes.

B. — Les différentes circulations. — Ce point préliminaire constaté, la circulation du produit net et celle de la plus-value nous apparaissent comme présentant des ressemblances frappantes.

Marx l'a senti lui-même. De là le jugement favorable qu'il porte sur le *Tableau économique*. « Le Tableau économique de Quesnay, dit-il, montre à grands traits comment la valeur du produit annuel d'une nation se répartit par la circulation et rend possible, toutes circonstances égales, la reproduction simple, c'est-à-dire la reproduction à la même échelle. Avec raison, il prend pour point de départ de la période de production, la récolte de l'année précédente. Les innombrables actes individuels de la circulation sont immédiatement embrassés dans leur

la dépense, cercle qui est parcouru par la circulation de l'argent, qui mesure la dépense et la reproduction. » Quesnay, *Problèmes économiques*, édit. Daire, *Physiocr.*, I, pp. 208 et 209. — « C'est cette avance et cette rentrée continuelle des capitaux qu'on doit appeler la circulation de l'argent, cette circulation utile et féconde qui anime tous les travaux de la société, qui entretient le mouvement et la vie dans le corps politique et qu'on a grande raison de comparer à la circulation du sang dans le corps animal. » Turgot, *Réflexions, etc.*, *Œuvres*, ed. Daire, I, p. 45 — Cf. également : *Theorien über den Mehrwert*, erster Teil, p. 17 : « Ce qui est, avant tout, remarquable dans ce Tableau et ce qui devait en imposer aux contemporains, c'est la façon par laquelle la circulation de l'argent ne paraît être déterminée que par la circulation et la reproduction des marchandises, en fait, par le procès de circulation du capital. »

ensemble et vu comme un mouvement social entre les individus groupés en classes, d'après leurs fonctions économiques (1) ».

Chez Quesnay et chez Marx on peut distinguer diverses sortes de circulations. Il est possible de diviser ces circulations en catégories distinctes, suivant qu'elles ont lieu à l'intérieur du procès de production, mi-partie à l'intérieur et à l'extérieur ; ou bien à l'extérieur seulement.

(1) *Le Capital*, II, p. 399, ou *Theorien über den Mehrwert*, I, p. 83. Cf. *Theorien über den Mehrwert*, I, pp. 91 et 92 : « Malgré tout cela le Tableau était une idée très ingénieuse. C'était un essai de représenter le procès entier de production du capital comme procès de reproduction, la circulation seulement comme la forme de ce procès de reproduction ; la circulation de l'argent seulement comme un élément de la circulation du capital ; d'enfermer en même temps dans ce procès de reproduction la source du revenu, l'échange entre le capital et le revenu, le rapport de la consommation reproductive et définitive ; d'enfermer dans la circulation du capital la circulation entre les consommateurs et les producteurs (en fait entre le capital et le revenu) ; enfin de représenter la circulation entre les deux grandes parties du travail productif — la production des matières premières et l'industrie — comme éléments de ce procès de reproduction ; et tout cela dans un tableau qui, effectivement, ne comprend que cinq lignes joignant six points d'aller et de retour — dans le premier tiers du XVIII^e siècle, la période d'enfance de l'économie politique. C'était sans doute l'idée la plus ingénieuse dont l'économie politique se fût rendue coupable jusque là.

On comprend alors la phrase hyperbolique du marquis de Mirabeau citée par Adam Smith, avec un peu d'ironie : « Depuis l'origine du monde, il y a eu trois grandes découvertes ; la première fut la formation de l'écriture ; la deuxième, l'invention (*sic* !) de l'argent ; la troisième, c'est le Tableau économique, le résultat et le couronnement des deux autres. »

Il est permis d'adopter un autre mode de classification et de parler d'une petite et d'une grande circulation, ou d'une circulation physico-sociale et d'une circulation sociale.

Enfin en se plaçant à un autre point de vue, on aura une circulation statique ou dynamique, suivant que la reproduction aura lieu à la même échelle ou sur une échelle progressive.

Mais, à notre avis, il est une façon particulièrement claire d'envisager tous ces cercles de circulation, c'est de se placer au point de vue des *classes* sociales. Pour Quesnay, la société se partage en trois classes : la classe stérile, la classe des propriétaires, la classe des laboureurs ; Marx admet aussi l'existence de trois classes : propriétaires, capitalistes et salariés. Mais les divisions de Marx et de Quesnay ne se correspondent pas, nous serons donc amenés, pour la question qui nous occupe, à adopter une division de la société en quatre catégories :

Salariés de l'industrie et de l'agriculture ;

Entrepreneurs d'industrie ou d'agriculture (fermiers) (1) ;

(1) Cette assimilation de l'entrepreneur fermier à l'entrepreneur industriel est indiquée par Marx lui-même dans les pages qu'il consacre à Turgot : « La classe stipendiée industrielle est elle-même divisée en : entrepreneurs capitalistes et simples ouvriers » *Theorien über den Mehrwert*. Il en est de même pour les entrepreneurs fermiers et pour les entrepreneurs industriels. Ces derniers doivent, comme les autres, rentrer dans leurs avances et toucher un profit ». V. *Theorien über den Mehrwert*, erster Teil, p. 57. Cf. *Le Capital*, III II, p. 189 : « A nos yeux le fermier produit du blé comme l'industriel fabrique du fil ou des machines »

Propriétaires de terre ou d'argent (capitalistes) ;

Classe ne produisant ni plus-value, ni produit net (commerçants et individus exerçant une profession libérale).

a) La première circulation que nous avons à examiner est celle qui a lieu entre les travailleurs et ceux qui les font travailler. Cette circulation a été envisagée par Quesnay et par Marx. Elle est fort simple. Elle est identique chez nos deux auteurs : les fermiers donnent une certaine somme d'argent comme salaire aux travailleurs qu'ils emploient, ceux-ci ont besoin de nourriture, ils rendent donc une partie de cette somme aux fermiers. Le même mouvement a lieu entre les industriels et les artisans. Et il se produit de plus un chassé-croisé puisque les ouvriers agricoles achètent des vêtements aux industriels et les salariés de l'industrie achètent de la nourriture aux fermiers. Comme Marx ne fait pas de distinction entre l'industrie et l'agriculture, le cycle entre salariés et capitalistes (peu importe que les qualités de capitaliste et d'entrepreneur soient réunies ou non sur la même tête) apparaît avec netteté. Le capitaliste donne de l'argent à l'ouvrier, qui à son tour, rend cet argent au capitaliste. L'argent part du capitaliste, et lui revient : il s'éloigne du capitaliste-acheteur et se rapproche du capitaliste-vendeur. « Le capitaliste achète avec de l'argent du travail à l'ouvrier, l'ouvrier avec ce même argent achète des marchandises au capitaliste. Le même argent apparaît d'abord comme moyen d'achat de travail et plus tard comme

moyen d'achat de la marchandise » (1). L'ouvrier est successivement vendeur et acheteur, le capitaliste acheteur et vendeur. Du côté du capitaliste, le mouvement est donc donné par la formule argent-marchandise-argent et du côté de l'ouvrier, par la formule marchandise-argent-marchandise. Et ces mouvements ont lieu et dans la circulation physiocratique et dans la circulation marxiste.

b) La seconde circulation s'établit entre fermiers et propriétaires chez Quesnay, entre entrepreneurs (agricoles ou industriels) et capitalistes (propriétaires de terre ou d'argent) chez Marx. Ce sont eux les propriétaires de terre ou d'argent qui reçoivent le produit net et la plus-value, les uns et les autres jouent un rôle analogue. L'argent, part des capitalistes, prend la forme marchandises et leur revient sous la forme argent. Il y a aussi une autre circulation parallèle à celle-ci qui a lieu entre capitalistes et entrepreneurs, et qui est déterminée par les besoins (tant en produits de la terre que de l'industrie) des capitalistes. Pour Marx ce dernier mouvement est simple, pour Quesnay il est double : un courant s'établissant de propriétaires à laboureurs et un autre de propriétaires à industriels.

(1) *Theorien über den Mehrwert*, erster Teil, Anhang zu dem « Tableau économique », p. 102 et p. 101. « Der Kapitalist zahlt dem Arbeiter den Arbeitslohn in Geld; der Arbeiter kauft damit Ware vom Kapitalisten, und so strömt das Geld zu diesem zurück. »

c) La troisième circulation est celle qui part de la classe stérile des commerçants ou individus exerçant une profession libérale et qui aboutit par divers rameaux soit aux salariés, soit aux entrepreneurs, soit aux propriétaires. La classe stérile rend des services aux autres classes, elle reçoit de l'argent, puis achète des marchandises (1).

d) A l'intérieur de ces grandes circulations il peut s'établir une foule de petites circulations secondaires soit entre salariés, soit entre capitalistes (2), soit entre commerçants ou individus exerçant une profession libérale.

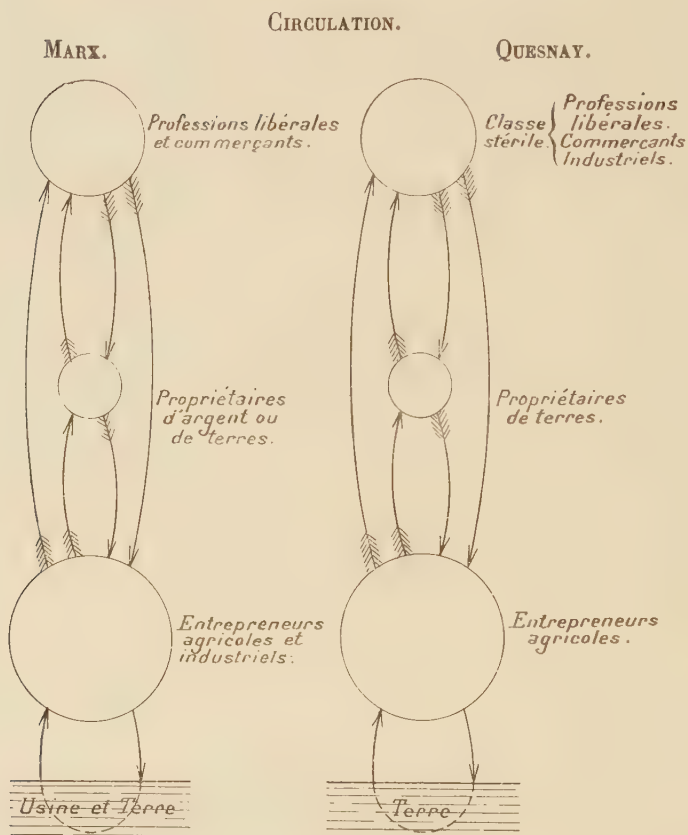
Pour peindre ces diverses circulations, on peut dresser les deux schémas suivants (3):

(1) On peut indiquer le mouvement qui s'établit, entre la classe stérile et les autres classes, de la façon suivante :

service — argent — marchandise — service...,

(2) Un exemple de cette circulation nous est donné par les mouvements de capitaux qui ont lieu entre les capitalistes qui jouent à la Bourse. M. Lafargue fait remarquer qu'une telle circulation *affecte en dernier lieu les producteurs*. V. *La fonction économique de la Bourse*, Le Devenir Social, avril 1897 — Zola nous donne un exemple de cette circulation en parlant de la femme d'un métallurgiste : « elle jetait l'argent aux quatre vents de sa fantaisie, elle croquait de ses dents blanches, comme des pastilles, ces centaines de mille francs que mille salariés lui forgeaient au branle retentissant des grands marteaux. » *Travail*, p. 344, Fasquelle, 1901.

(3) Ces schémas nous sont inspirés par celui que M. Denis a inséré à la fin de son ouvrage, v. *Histoire des systèmes économiques*, vol. I, *in fine*.



C. — Capitalistes et propriétaires : 1° Usage qu'ils font de l'excédent disponible. — Ces deux figures montrent ainsi l'identité entre les circulations de l'excédent disponible des Physiocrates et de celui de Marx. Plus particulièrement, plus-value et produit net, une fois créés, tombent également entre les mains des capitalistes et des propriétaires fonciers. Puis ceux-ci peuvent ou bien dépenser tout l'excédent disponible qu'ils ont reçu pour

leur propre consommation, ou bien en garder une partie pour améliorer leurs terres ou agrandir leurs usines. C'est le produit net qui permettra au propriétaire foncier du XVIII^e siècle de se faire voiturier en carrosse (1), de parer sa femme de dentelles et de bijoux, de faire marnier ses terres.

C'est grâce à la plus-value que le capitaliste du XIX^e siècle pourra se faire traîner en coupé, couvrir sa femme de bijoux, augmenter le nombre de ses ouvriers. Kautsky nous indique fort bien ce que le capitaliste fait de la plus-value :

« Lorsque Bernstein demande : que devient le surplus de la production ? qu'il regarde les nouvelles machines qu'on installe à côté des anciennes, les nouvelles usines, les établissements métallurgiques, les mines, les voies ferrées, qu'on exploite à côté des autres, qu'il voie comment dans les pays qui, il y a quelques dizaines d'années ou même quelques années, étaient encore des déserts où la patrie de barbares primitifs, se développent une agriculture capitaliste, un système de moyens de communication capitaliste, une industrie capitaliste. toute cette quantité énorme de nouveaux moyens de production est le produit du surcroît du travail que les prolétaires four-

1. (1) *Œuvres de Quesnay* : « Tous les seigneurs, tous les gens riches, tous ceux qui ont des rentes ou des pensions suffisantes pour vivre commodément fixent leur séjour à Paris ou dans quelque autre grande ville où ils dépensent presque tous les revenus des fonds du royaume. » p. 189.

nissent au capital. Ils sont dus aux profits capitalistes comme ses truffes, ses huîtres; les diamants de sa femme et ceux de sa maîtresse (1). »

Si le capitaliste ou le propriétaire dépense tout l'excédent pour sa consommation personnelle, la reproduction simple est seule possible ; si au contraire il accumule, s'il rejette ensuite une partie de plus-value ou de produit net dans le procès de production, c'est la reproduction progressive qui aura lieu.

2° *Reproduction simple et reproduction progressive.*

— Nous devons insister sur ce dernier point, car, il semble que pour certains la reproduction décrite par les Physiocrates est uniquement une reproduction simple et non progressive, ce qui, croyons-nous, est une erreur.

Marx dit que Quesnay, dans son *Tableau économique*, dépeint la *reproduction simple*, la *reproduction à la même échelle* (2). Et M. Denis, après avoir signalé, avec raison, la ressemblance qui existe entre les circulations marxiennes et physiocratiques (3) ajoute que «....pendant que le *Tableau économique* traduisait le retour périod-

(1) Kautsky : *Le Marxisme et son critique Bernstein*, trad. Martin Leray, Paris, Stock, 1900, p. 214.

(2) *Le Capital*, II, p. 399.

(3) Hector Denis, *Histoire des Systèmes économiques*, op. cit., vol. I, p. 97 : « Si grande que soit la distance qui sépare Marx des Physiocrates, il est impossible de ne pas être porté à penser que l'œuvre à laquelle Marx a consacré une si prodigieuse puissance d'analyse est réellement tissée sur la trame du *Tableau Économique* ».

dique des mêmes phénomènes dans leur ordre naturel, incorporait à la science une véritable statique économique, Marx, en comprenant dans son œuvre la genèse de l'accumulation du capital, contribue en outre à la constitution d'une dynamique économique » (1). Il semblerait ainsi que Quesnay n'ait pas songé à la reproduction progressive ; or, il en est tout autrement. Le Tableau économique ne représente que la reproduction simple, c'est entendu ; mais la préoccupation principale de Quesnay est l'augmentation des avances qui entraînera fatalement la reproduction sur une échelle progressive et permettra l'accumulation. Quand Quesnay désire qu'un propriétaire foncier fasse marnier ses terres plutôt que de *faire lambrisser, sculpter et dorer ses appartements* (2), il n'a pas en vue la reproduction simple, mais bien la reproduction progressive. Le *Tableau économique* n'est pas toute la doctrine physiocratique, mais la doctrine dessinée dans ses grandes lignes, simplifiée même, bien qu'il puisse paraître paradoxal de parler de la simplification du *Tableau*. Aussi, il faut ne pas oublier les autres parties de la doctrine, et on doit conclure sur cette question en disant que Quesnay aussi bien que Marx a contribué à la constitution d'une dynamique économique (3) ; et ceci

(1) Hector Denis, *op. cit.*, p. 97.

(2) *Œuvres de Quesnay*, éd. Oncken, p. 687.

(3) Du Pont de Nemours se place également au point de vue dynamique dans ses fameuses déductions ;

est un nouveau point de contact entre l'un et l'autre.

Si le capitaliste peut ainsi, suivant son bon plaisir, donner telle ou telle forme à la production, il n'est pas sans intérêt de se demander pourquoi il joue ce rôle si important ? On peut répondre que c'est parce qu'il jouit d'un monopole, mais ceci n'avance pas à grand'chose, il faut se demander alors à quel titre il se trouve placé dans cette situation de monopole ?

D. — Produit net, Plus-value et Ethique. — La question « à quel titre propriétaires fonciers et capitalistes touchent-ils l'excédent disponible ? » bien que distincte de la question « est-il juste qu'ils le touchent » sera étudiée concurremment avec elle. Ces deux questions peuvent être réunies ici, car la réponse que l'on fait à l'une détermine la réponse que l'on fera à l'autre.

A quel titre le propriétaire foncier touche-t-il le produit net ? On serait assez tenté de répondre que ce produit net est la rémunération des avances foncières. Du Pont de

« Plus le produit net est considérable et plus il est avantageux d'être propriétaire foncier ;

« Plus il est avantageux d'être propriétaire foncier et plus il se trouve de gens qui consacrent leurs dépenses et travaux à *acquérir*, à *étendre* des propriétés foncières ;

« Plus de gens se consacrent à cela, plus la culture s'étend et se perfectionne ;

« Plus la culture s'étend et se perfectionne, plus il renaît annuellement de productions consommables et plus les hommes peuvent se procurer de jouissances et sont heureux ». V. Du Pont, *Origines et progrès d'une science nouvelle*, éd. Daire, tome I, pp. 345 et 346.

Nemours dit en effet que le produit net est le prix des travaux faits primitivement par les propriétaires, tels que dessèchements, défoncements, constructions, etc. L'abbé Baudeau parle aussi du produit net comme de l'intérêt des avances foncières, intérêt qui doit être assez fort pour les entretenir. D'après lui le produit net joue, vis-à-vis des propriétaires, le rôle des reprises vis-à-vis des fermiers. Mais une telle opinion, bien que contenant une part de vérité, serait en partie erronée (1), car on peut parfois faire de grandes avances et retirer un produit net qui ne sera pas proportionné à ces avances ; mais d'une façon générale, il faut pourtant voir une relation de cause à effet entre les avances foncières et le produit net. Et si nous demandons à Quesnay par suite de quelles circonstances le propriétaire foncier est devenu propriétaire, il nous répondra que c'est parce que lui ou ses parents ont incorporé leur travail à la terre.

Quant au capitaliste de Marx, il se trouve dans la même situation que le propriétaire de Quesnay : il est dans une situation de monopole qui lui permet de tou-

(1) Cf. *Le Capital*, III II. « ...Cet exemple de la propriété immobilière est important : 1°) Il établit nettement la différence qui existe entre la rente foncière proprement dite et l'intérêt du capital fixe, incorporé au sol, lequel peut devenir un supplément de la rente foncière » p. 198, et p. 201 : « Nous avons vu que l'intérêt du capital incorporé à la terre vient s'ajouter à la rente ; cette partie additionnelle, étrangère à la rente proprement dite, devient de plus en plus importante à mesure que le développement économique du pays fait des progrès. »

cher une partie de la plus-value. On pourrait ici nous faire une objection et nous faire remarquer que le propriétaire foncier — qui ne s'occupe pas de sa terre — reçoit tout le produit net ; tandis que le capitaliste — qui lui aussi ne s'occupe pas de l'usine que dirige l'entrepreneur auquel il a prêté ses capitaux — ne reçoit qu'une part de la plus-value, cette différence tient à la manière différente dont comptent Quesnay et Marx. Le fermier sur le produit brut prélève son profit, ses reprises et ce qui reste est le produit net qui va tout entier au propriétaire (1). L'entrepreneur au contraire, prélève seulement sur le produit brut ses frais de production, ce qui reste est la plus-value, laquelle se partage en profit de l'entrepreneur et intérêt du capitaliste (2) : ce dernier ne touche donc qu'une partie de la plus-value. Mais au point de vue qui nous occupe cela n'a pas d'importance. A quel titre notre capitaliste touche-t-il cette part d'excédent dis-

(1) V. Turgot, éd. Daire, tome I : « Par cet arrangement, le produit de la terre se divise en deux parts : l'une comprend la subsistance et les profits du laboureur... le reste est cette partie indépendante et disponible que la terre donne en pur don... »

(2) *Le Capital*, III, p. 408 : « Ainsi que nous l'avons vu dans les deux chapitres précédents, l'intérêt n'est en apparence et en réalité qu'une partie du profit, c'est-à-dire de la plus-value que le capitaliste industriel ou commerçant, employant du capital emprunté, doit payer à celui qui le lui a prêté. » Et p. 412 : « Le capitaliste producteur opérant avec un capital emprunté doit faire deux parts de son profit brut : l'intérêt, qu'il paiera à son bailleur de fonds et le surplus qui sera son profit réel. »

ponible? Parce qu'il a prêté l'usage de son capital; et comment est-il devenu capitaliste? Parce que lui ou ses pères ont volé, répondra Marx.

Si nous nous posons cette même question « à quel titre? » au sujet du fermier et de l'entrepreneur. Quesnay nous répondra que le fermier touche un profit *honnête* parce qu'il dirige la ferme, l'intelligence du fermier (1) ayant une grande influence sur le montant du produit net. Quant aux idées de Marx sur le rôle du patron, de l'entrepreneur, elles manquent de netteté. Dans le premier livre, il parle du *soi-disant travail de surveillance* (2), puis ensuite dans le livre III, il déclare que dans tout travail combiné, il faut une direction, comme dans un orchestre, la présence d'un chef est indispensable (3). Il cite même plusieurs exemples où il y a création de plus-value due au patron : le rôle que jouent fermiers et entrepreneurs diminue d'autant le rôle de la nature et de l'ouvrier, les deux théories sont de ce fait écornées.

Mais il est une question particulièrement intéressante — au point de vue éthique — et qu'il nous faut envisager :

(1) L'abbé Baudeau parle du chef riche et *habile*, v. aussi *Physiocrates*, éd. Daire, tome II, p. 702 : « Remarquez que ce n'est pas seulement par le nombre et par les forces physiques de ces *ouvriers*, que se règle la grandeur des récoltes ; que c'est 1^o par l'*intelligence* du chef qui les fait mouvoir... »

(2) *Le Capital*, I, p. 183.

(3) *Le Capital*, III, p. 424.

la création de cet excédent disponible a-t-elle lieu aux dépens de quelqu'un ? nuit-elle à quelqu'un ?

La réponse diffère complètement, suivant qu'elle est faite par Quesnay ou par Marx.

Le produit net pour Quesnay est *un pur don de la nature*, sa production n'entraîne aucune injustice, aucune souffrance, car il faut être poète, pour déplorer les blessures que la hache des bûcherons fait aux nymphes qui se dissimulent dans le tronc des arbres

Pour Marx il en est tout différemment : la plus value est du *travail non payé* (*unbezahlte Arbeit*), elle est un *vol*. Ceci ne veut pas dire que nous nous imaginions que la conception de Marx repose sur des considérations morales (1) — nous sommes au contraire persuadés que

(1) Benedetto Croce dit à ce sujet : « M. Labriola fouette de son esprit mordant ceux qui réduisent l'histoire à un *cas de conscience*, ou à une *erreur de comptabilité*. Il se rattache ainsi à cette double thèse 1^o que pour Marx : la question sociale n'était pas une question morale ; et 2^o que son analyse du capitalisme conduisait à la constatation des lois qui règlent une société donnée, et non à la constatation d'un *vol*, comme se l'imaginent quelques esprits simplistes, comme s'il suffisait de restituer à l'ouvrier le montant exact de son surtravail, pour que tous les comptes fussent en règle et que la question sociale fût résolue ! » V. *Matérialisme historique*, par Croce, trad. Bonnet, Paris, 1901, p. 164. — Nous admettons fort bien que Marx ait voulu constater des lois, mais, si ces lois entraînent, en fait, des vols, il semble difficile de parler des unes sans faire allusion aux autres. — Cf. Sorel : *Sur la théorie marxiste et la valeur* (*Journal des Économistes*), mai 1897, p. 227 : « Marx part des recherches faites par cette école anglaise dont il avait fait une étude approfondie et il veut expliquer ce profit sans admettre aucun brigandage. » —

Marx a voulu lui donner une charpente purement économique — mais, il n'en reste pas moins vrai que la conception telle qu'elle a été élaborée par l'auteur du capital, devait fatalement entraîner certains jugements du point de vue moral, jugements portés non seulement par tout lecteur de son œuvre, mais que lui-même n'a pu résister au plaisir de formuler. Ce sont ces conclusions *nécessaires* — Komorzynski dit: « La théorie de l'exploitation est la conséquence logique de la théorie de la valeur-travail (1) » — jaillissant du système tout entier, que l'on trouve indiquées à chaque page. Les préoccupations éthiques de Marx sont assez signalées,

Puisque nous rapprochons le produit net de la plus-value, nous pouvons citer un passage où Marx parle du *vol* commis aux dépens des ouvriers agricoles :

Ils (les défenseurs de l'industrie) démontrèrent ainsi qu'une partie des rentes de ce philanthrope (lord Asley), était le produit des vols de salaires que ses fermiers opéraient, pour son compte, dans les poches des ouvriers... » V. *Le Capital*, III, p. 205. — Au sujet de cette question de la plus-value et de l'éthique, voir les pages intéressantes de M. Vilfredo Pareto, traitant de la richesse non gagnée, de « l'*unearned increment* ». *Les Systèmes socialistes*, tome I, Paris, Giard, 1902. pp. 331 et suiv. — Cf. M. Gide à son cours de 1907-1908 : « Marx a laissé de côté toute question de justice. » — V. Bourguin, *Des rapports entre Proudhon et Marx*, *op. cit.* : « Certainement l'idée de justice est implicitement contenue dans des expressions telles qu'« exploitation du travailleur par le capitaliste »..., p. 200. — V. Liebknecht, *Zur Geschichte der Werttheorie in England*, p. 97 : « On ne peut nier... que Marx... avec l'idée d'*exploitation*, de *travail non payé*, jugeait au point de vue moral le mode de production capitaliste. »

(1) V. Komorzynski « Der Dritte Band von Carl Marx, *Das Capital*. » Wien, Tempsky, 1897, p. 244.

croyons-nous, par les mots cinglants qu'il lance à l'adresse du capitaliste ou du capital « qui semblable au vampire ne s'anime qu'en suçant le travail vivant » (1), qui ne lâche point le travailleur « tant qu'il lui reste un muscle, un nerf, une goutte de sang à exploiter » (2). Nous croyons donc que Marx a porté des jugements moraux, et même nous devons faire remarquer que ceci doit surprendre de sa part, étant donnée sa conception du matérialisme historique. En quoi le capitaliste est-il coupable? Il exploite l'ouvrier; mais si le capitaliste est conduit *fatalement* à agir comme il le fait, il n'est pas blâmable puisqu'il n'est pas *responsable*. « Je n'ai pas peint en rose, dit Marx, le capitaliste et le propriétaire foncier. Mais il s'agit ici des *personnes*, qu'autant qu'elles sont la *personnification de catégories économiques, les supports d'intérêts et de rapports de classes déterminées*. Mon point de vue, d'après lequel *le développement de la formation économique de la société est assimilable à la marche de la nature et à son histoire*, peut moins que tout autre, rendre l'individu responsable de rapports, dont il reste socialement la créature, quoi qu'il puisse faire pour s'en éloigner (3). »

Quoi qu'il en soit, que le capitaliste soit responsable ou non, l'ouvrier n'en est pas moins lésé : qu'un individu

(1) *Le Capital*, I, p. 99.

(2) *Id.*, I, p. 130.

(3) *Id.*, I, préface de Marx, p. II.

sain d'esprit ou bien un kleptomane vous dérobe votre portefeuille, cela ne change en rien l'importance du préjudice subi. Le patron paie l'ouvrier six heures et le fait travailler pendant douze, voilà le *vol*. La plus-value est du travail volé, coagulé, le produit net est au contraire du travail donné par la bonne déesse Nature.

Cette différence a des conséquences importantes. Le produit net n'étant réalisé aux dépens de personne, toutes les classes de la société sont intéressées à ce qu'il soit le plus grand possible : plus la terre sera généreuse, plus tous les hommes seront heureux. Les Physiocrates croient à une *harmonie universelle* qui s'étend depuis le sceptre jusqu'à la houlette. La plus-value est au contraire un *vol*, sa grandeur dépend du degré d'exploitation des travailleurs, le bonheur des uns est fait du malheur des autres, il y a une opposition d'intérêts irrémédiable entre toutes les classes sociales : *l'harmonie universelle fait place à la lutte de classe*.

De là aussi les opinions totalement différentes de Quesnay et de Marx sur la propriété. Quesnay fait de la propriété la base du mécanisme social, et la propriété elle-même repose, d'après lui, sur le travail : l'homme qui a incorporé son énergie — qui lui appartient — au sol, devient par ce seul fait propriétaire de ce même sol, travail et terre ne faisant plus qu'un (1). Aussi le propriétaire foncier est loin d'être un être haïssable et quand

(1) M. Deschamps. *Cours de Doctorat*, 1905-1906.

il *accumule* le produit net, il faut le louer, car ce produit net accumulé devient capital et c'est ce capital qui va permettre la production d'un nouveau produit net.

Le vol et le brigandage (1), telle est au contraire l'origine de la propriété, suivant Marx ; c'est cette propriété privée (2) qu'il faut supprimer : c'est d'elle que vient tout le mal. Quant au capitaliste qui met en réserve de la plus-value, il est peu sympathique : la plus-value coagulée devient capital, masse de travail non payé qui va servir à exploiter de nouveaux ouvriers, ces derniers forgeant incessamment leur propre instrument de supplice.

IV

Formes spéciales revêtues par le produit net et la plus-value.

Nous devons maintenant insister sur deux formes spéciales que prend l'excédent disponible dans le procès général de circulation : nous voulons parler de l'intérêt

(1) *Le Capital*, pp. 314 et suiv.

(2) Dans le livre III, Marx dit cependant, à propos de la propriété foncière : « La propriété foncière se justifie, comme toutes les autres formes de propriété, inhérentes à un système déterminé de production, par ce fait que le système de production lui-même, avec les rapports d'échange qu'il engendre, a une nécessité historique et transitoire. » V. III II, p. 199.

et du profit, la forme rente devant être étudiée par nous ultérieurement.

A. — L'étude de l'intérêt du capital doit être faite à cette place, car comme nous l'avons déjà expliqué, le problème de l'intérêt est un problème de circulation ; l'intérêt est une des formes sous laquelle circule une partie de l'excédent disponible. Cette conception est celle de Marx et de Quesnay ; pour Marx, la plus-value se divise en deux parts, l'une est le profit de l'entrepreneur et l'autre l'intérêt (1) ; pour Quesnay également l'intérêt est une partie du produit net.

Si nous posons alors cette question : à quel titre le prêteur touche-t-il l'intérêt ? Nous répondrons, avec Marx, parce qu'il a rendu service à l'entrepreneur en lui prêtant l'instrument nécessaire à l'exploitation du travailleur(2) : c'est la théorie de l'*utilisation*. Si la réponse à la question posée est faite par les Physiocrates, elle ne différera pas : eux aussi ont été des partisans de la théorie de l'uti-

(1) *Le Capital*, III, p. 412 : « Le capitaliste producteur, opérant avec un capital emprunté, doit faire deux parts de son profit brut : l'intérêt, qu'il paiera à son bailleur de fonds et le surplus qui sera son profit réel. »

(2) *Le Capital*, III, p. 379 : « Celui qui veut faire de son argent un capital rapportant un intérêt, le lance dans la circulation, l'aliène à un tiers, en fait une marchandise. Alors, l'argent n'est pas seulement capital pour lui, il l'est pour d'autres ; il est cédé à des tiers comme une valeur d'usage, ayant la propriété d'engendrer de la plus-value et du profit... »

lisation (1). *Le prêteur, dit Turgot, est un homme qui vend l'usage de son argent, le prêteur perd pendant le temps du prêt le revenu qu'il aurait pu se procurer* (2), au lieu de prêter son argent, il aurait pu en effet acheter une terre et toucher directement le produit net. Quant à

(1) V. Böhm-Bawerk : *Histoire critique des Théories de l'Intérêt du Capital*, trad. Bernard, tome I, p. 243 : *L'usage ou l'utilisation de la substance du capital est une chose indépendante de cette substance et possédant une valeur propre. Pour obtenir un rendement du capital, il ne suffit pas de faire le sacrifice de la substance du capital, mais il faut encore sacrifier, pendant la durée de la production, l'utilisation du capital employé.* » — Et p. 255. Böhm-Bawerk cite ce passage de Hermann : « Les fonds de terre, les ustensiles, les livres, l'argent ont une valeur d'usage durable. Ils subsistent pendant qu'on les met en usage et cet usage s'appelle utilisation. Cette utilisation peut être considérée comme un bien distinct ayant une valeur d'échange propre nommée intérêt. »

(2) Turgot : *Réflexions sur la formation et la distribution des richesses*, éd. Daire : *Œuvres de Turgot*, tome I, pp. 46 et 47.

Au sujet de cette question de l'intérêt chez les Physiocrates, nous devons faire remarquer que Turgot était partisan de la liberté du taux de l'argent, alors que Quesnay réclamait la réglementation légale : le taux de l'intérêt doit être fixé par la loi, de telle sorte qu'il ne dépasse pas le taux des revenus des terres. V. *les Physiocrates et la Réglementation du taux de l'intérêt*, par A. Rougon, thèse, Paris, 1906, p. 65 : « ... Quesnay en conclut que le taux d'intérêt des rentes doit être uniformément fixé sur le taux du produit net des terres. » — Mais cette différence de conception entre Turgot et Quesnay n'a pas grande importance au point de vue où nous nous plaçons, car tous deux donnent la même base à la légitimité de l'intérêt : « ... Ceci posé, Quesnay remarque que peu importe que le capitaliste se procure directement lui-même un intérêt de son argent par l'achat d'une terre, ou qu'il se procure indirectement ce revenu par l'intermédiaire d'un emprunteur. » Thèse citée, p. 42.

l'intérêt que Pierre touche de Paul auquel il a consenti un prêt, sa nature est la même : peu importe que Paul emploie l'argent prêté pour sa consommation personnelle, il aurait pu, au lieu d'agir ainsi, acheter une terre ou une usine.

Nous n'insistons pas plus longtemps sur cette question, car dans notre étude nous nous plaçons plutôt au point de vue de l'*excédent disponible* étudié dans son ensemble, indépendamment de ses formes particulières. Nous concluons ainsi : si Marx et Quesnay résolvent de façon différente le problème de l'intérêt *originnaire*, ils donnent la même solution au problème de l'intérêt *stipulé*.

B. — Nous avons vu dans le chapitre de la production ce qu'est le profit de l'industriel ou plus exactement, le profit de l'entrepreneur, selon Marx : du travail non payé. Mais le profit de l'industriel, chez Quesnay, ne touche en rien au procès de production. L'industriel des Physiocrates ne produit pas une seule parcelle d'excédent disponible : il ne fait que s'approprier une part de l'excédent disponible déjà existant. Mais comment opère-t-il pour arriver à ce résultat ?

Mercier de la Rivière nous donne l'exemple d'un tisserand qui achète pour 150 francs de subsistances, de vêtements, pour 50 francs de lin et qui revend la toile 200 francs (1). Les 200 francs sont le *prix nécessaire*,

(1) V. *Physiocrates*, éd. Daire, 2^e partie, pp. 598 et 599.

c'est-à-dire la somme des valeurs employées. Mais, dans ce cas, il n'y a pas de place pour un profit : notre tisserand a vécu pendant qu'il tissait, et c'est tout. Pour obtenir un profit, le tisserand s'arrangera pour dépenser seulement 100 francs en subsistances et vendre toujours la pièce 200 francs ; il y aura donc vente au dessus du *prix nécessaire individuel* (1).

C'est là le moyen principal de réaliser un profit, c'est-à-dire de se faire donner par le consommateur une certaine part de produit net. Nous disons : *le moyen principal*, car l'industriel fait entrer dans ses frais une certaine somme en vue des risques possibles, si ces risques n'ont pas lieu, la somme qui y était affectée se métamorphose en profit ; et enfin quand il se trouve dans une situation de monopole, il peut vendre au-dessus du *prix nécessaire* (2),

(1) V. *Physiocrates*, éd. Daire, 2^e partie, p. 603, Mercier de la Rivière : « Tout homme qui ne dépense que le quart ou la moitié de son revenu doit certainement augmenter sa fortune : quel que soit un agent de l'industrie, il ne peut s'enrichir que par cette voie, s'il ne vend ses ouvrages qu'à leur prix nécessaire ; car ce prix nécessaire n'est que la restitution des dépenses qu'il fait ou qu'il est censé faire. »

(2) V. Deschamps, *Cours de doctorat*, 1905-1906. Cf. également à ce sujet : *Œuvres de Quesnay*. Ed. Oncken, p. 313 : « La culture est inséparable de plusieurs grands accidents qui détruisent quelquefois presque entièrement la récolte ; telles sont la gelée, la grêle, la nielle, les inondations, la mortalité des bestiaux, etc., etc. Si les cultivateurs n'avaient aucun fonds en réserve, il s'en suivrait qu'après de tels accidents ils ne pourraient pas payer les propriétaires et le souverain, ou qu'ils ne pourraient pas subvenir aux dépenses de la culture l'année suivante : ce dernier cas serait celui qui arriverait tou-

et réaliser un profit sans se priver comme notre tisserand.

C. — Il nous reste alors à présenter le profit commercial chez Quesnay et chez Marx.

Les idées de nos deux auteurs sur ce point sont assez semblables : tous les deux déclarent que les commerçants ne créent ni produit net, ni plus-value. Mais une différence s'élève entre eux, au sujet de la façon dont s'y prennent les commerçants pour se faire donner une partie de l'excédent disponible en circulation.

Pour Quesnay, le bénéfice obtenu par les commerçants est ce que Marx appelle un « profit upon alienation ». Le commerçant achète 175 et revend 200, le profit ainsi réalisé, est payé par le consommateur, il n'y a pas production de produit net, mais simplement circulation d'une part de produit net du consommateur au commerçant (1).

L'explication fournie par Marx est toute différente et demande quelques courts développements.

jours, attendu que le souverain et les propriétaires ont l'autorité pour se faire payer; et l'on sent les conséquences funestes d'un pareil anéantissement de culture qui retomberait bientôt et sans ressource sur les propriétaires, sur le souverain, sur les décimateurs, sur tout le reste de la nation. »

(1) V. L'abbé Baudeau, *Introduction à la Philosophie Economique*, éd. Daire, 2^e partie, p. 727 : « Les trafiquants, négociants ou marchands... Ces agents accessoires du commerce font un profit mercantile, qui est le prix de leur industrie, le salaire de leurs peines, l'intérêt de leurs avances, la compensation de leurs risques. »

La partie du *Capital*, où Marx étudie le profit commercial, présente un intérêt tout particulier. Si l'on a présent à l'esprit les trois principes par lui posés, on attend, avec impatience, la solution qu'il donnera au problème ainsi formulé :

Le capital commercial n'engendre aucune plus-value ;

Si le capital commercial ne permettait pas au capitaliste commerçant d'entrer en possession d'une part de plus-value, il est évident que personne ne voudrait s'adonner au commerce ;

Enfin, le commerçant qui achète 30.000 aunes de toile valant 300 liv. st., ne peut les revendre au-dessus de leur valeur.

Marx ayant ainsi déterminé le problème, semble en avoir rendu la solution bien difficile, en en compliquant les données ; mais au contraire, il y a simplification de sa part. Car, puisque le commerçant doit faire un bénéfice et qu'il ne crée pas de plus-value (1), puisqu'il ne peut pas vendre une marchandise au-dessus de sa valeur, il ne lui reste plus qu'un seul procédé : c'est d'acheter la marchandise au-dessous de sa valeur ou de son coût de production (2).

(1) V. Liebknecht : *Zur Geschichte der Werttheorie in England*, Iena, Fischer, 1902, p. 80.

(2) La théorie de Marx sur le coût de production est la suivante : le prix de la marchandise est égale au coût de production ; et ce coût de production est égal aux prix de revient plus le profit moyen. Cette théorie est développée ultérieurement, pour le moment sa connaissance approfondie ne nous est pas nécessaire.

Mais comment un tel fait peut-il avoir lieu ? Marx ne s'était-il pas basé sur l'hypothèse que toutes les marchandises sont vendues à leur valeur ? Eh bien cependant, il est conduit à déclarer, lui-même, que quand le producteur a produit 30.000 aunes de toiles valant 300 liv. sterl., il les vend seulement 280 liv. sterl., au commerçant (1), c'est-à-dire, au-dessous de leur valeur ou de leur coût de production. Le commerçant les revend à son tour, cette fois-ci à leur valeur, soit 300 liv. sterl. ; et il empoche ainsi un profit de 20 liv. sterl. ; tel est le mécanisme.

Le commerçant, bien qu'il ne crée pas de plus-value, arrive à se procurer une part de plus-value *toute fabriquée* (2), parce qu'il rend service au producteur de toile (3). En effet, si ce dernier voulait vendre directement sa mar-

(1) L'industriel cède donc au commerçant une partie de la plus-value. « La conséquence de cette opinion c'est alors que le fabricant vend en général son produit, au marchand, au-dessous de sa valeur. » V. Adler, *op. cit.*, p. 102.

(2) *Le Capital*, III, p. 307 : « La circulation n'engendre ni valeur, ni plus-value, car elle ne comporte que des changements de formes. Par conséquent, si de la plus-value est réalisée par la vente de la marchandise, c'est qu'elle était, d'avance, contenue dans celle-ci. »

(3) Il l'aide à réaliser la plus-value, mais, à ce sujet, Sombart dit avec justesse : « Pour cette raison, je considère que cela peut induire en erreur, quand Marx parle de capital variable et de travail non payé, relativement à l'ouvrier commercial. Ces expressions doivent nécessairement, dans ce cas, prendre un tout autre sens que pour l'ouvrier salarié industriel qui crée immédiatement valeur et plus-value. » V. Sombart « Zur Kritik des ökonomischen Systems von Karl Marx, » p. 566, Archiv für soziale Gesetzgebung und Statistik, Berlin, Heymann, 1894.

chandise au consommateur, il lui faudrait de longs mois pour l'écouler entièrement : grâce au commerçant, il va pouvoir s'en débarrasser du jour au lendemain. Il aura de la sorte transformé rapidement sa marchandise en argent : le procès $M - A$ se sera accompli dans le minimum de temps. La circulation du capital du producteur s'accélégrant, le procès de production s'en ressent tout entier et le taux du profit augmente : on peut donc dire que le commerçant s'il ne produit pas la plus-value, en est tout au moins une cause éloignée (1).

En résumé, alors que Quesnay, pour expliquer le profit commercial, envisage les rapports qui existent entre commerçants et consommateurs, Marx considère les rapports qui s'établissent entre commerçants et producteurs (2).

(1) *Le Capital*, III, p. 307 : « Si le capital commercial ne crée ni valeur, ni plus-value, il peut contribuer indirectement à augmenter celle-ci, lorsqu'il a pour effet d'accélérer la circulation. »

(2) On peut peut-être dire que, pour Marx, la différence entre le prix de gros et le prix de détail, constitue le profit commercial : mais, le point important c'est que c'est le producteur qui paie au commerçant son profit.

Au sujet du capital commercial et du profit, il est une question intéressante à poser. Le commerçant ne crée pas de plus-value, alors les travailleurs qu'il emploie échappent-ils au dur régime de l'exploitation (*Ausbeutungstheorie*), sont-ils privilégiés par rapport aux ouvriers de l'usine ? Il n'en est rien. « Le commerçant fait exécuter par des salariés la plus grande partie des opérations qui permettent à son argent d'être un capital ; le travail qu'il ne paie pas à ceux-ci ne produit pas de plus-value, mais est recueilli par lui comme

La théorie du profit commercial est exposée par Marx dans le livre III, nous avons constaté à son sujet que le commerçant pouvait à un certain point de vue, être considéré comme cause éloignée de la plus-value : cette constatation ébranle déjà la théorie marxienne de la plus-value, après avoir présenté le tableau d'ensemble de la circulation de l'excédent disponible, après avoir indiqué brièvement les formes spéciales — intérêt et profit — sous lesquelles il circule, nous allons voir quelles sont les déformations nouvelles que Marx inflige à son concept de la plus-value dans le livre III, et nous terminerons par l'étude de la troisième forme, sous laquelle se présente l'excédent disponible : la forme rente.

plus-value, ce qui revient au même au point de vue du profit qu'il encaisse. » (III, p. 322.) Ce qui revient à dire, croyons-nous, que le commerçant qui a un comptable travaillant 12 heures ne lui en paie que 6 ; il obtient ainsi 6 heures de travail gratuit : il n'y a pas surproduit, mais *surservice*. L'employé commercial « rapporte, non parce qu'il produit directement de la plus-value, mais parce qu'il contribue directement à diminuer la dépense de réalisation de la plus-value, dans la mesure du travail non payé qu'il accomplit. » (III, p. 330.)

CHAPITRE III

LA THÉORIE DE LA PLUS-VALUE ET LE LIVRE III DU *CAPITAL*

Nous avons étudié jusqu'ici la théorie *pure* de la plus-value : la conception de Marx s'est présentée à nous avec une grande netteté. Mais, dans le troisième livre, elle nous apparaît complètement déformée, elle est toute autre ; elle est une théorie nouvelle, qui n'a plus que des rapports fort éloignés avec la théorie de la plus-value du livre premier. En lisant ce troisième livre, on a l'impression que l'auteur, après s'être enfermé dans un cercle d'idées simples et d'hypothèses nettement dessinées, consent à quitter ce domaine idéal, pour un autre plus réaliste ; ou mieux, à confronter sa théorie avec les faits, et à s'efforcer de voir si le manteau de la réalité sied bien au mannequin des idées. Et, à notre avis, Marx s'essaye à ce jeu sans succès, c'est-à-dire aux dépens des idées antérieurement émises par lui. Nous croyons avec Böhm-Bawerk que le livre III annule le premier : « Der dritte Band Marx verleugnet den ersten (1). »

(1) V. Böhm-Bawerk, *Zum Abschluss des Marxschen Systems*, Staatwissenschaftliche Arbeiten. Festgaben für Karl Knies, Berlin, Hæring, 1896, p. 111.

Avant d'indiquer dans ses grandes lignes la conception de la plus-value *seconde manière*, nous devons rappeler que la plus-value se confond avec le profit, Marx s'exprime en effet ainsi : « Lorsqu'on la considère comme le produit de l'ensemble du capital avancé, la plus-value prend le nom de profit (1). » Nous rappelons aussi d'un mot la théorie de Marx telle qu'elle est formulée dans toute sa pureté, dans le livre I du *Capital* : toute la plus-value est du travail non payé ; tout le profit est du travail non payé.

Dans les rapprochements que nous aurons à faire entre la conception nouvelle et le produit net, nous pourrions constater que la théorie marxienne perdant de son unité s'éloigne de la plus-value première manière, mais que, comme elle tend vers l'éclectisme, elle empiète dans une certaine mesure sur le domaine physiocratique, et par suite s'en rapproche. La comparaison entre cette nouvelle plus-value et le produit net paraît, nous devons l'avouer, au premier abord assez déconcertante. Et, en effet, tous les caractères primordiaux, originaux qui faisaient du concept de Marx une théorie vigoureusement taillée, tous ces caractères s'évanouissent peu à peu au cours du livre III : il semble alors, qu'en fin de compte, nous ayons à nous occuper d'une théorie dépourvue d'unité, aux contours flottants et indécis, d'une théorie qui s'écroule. Il est permis de chercher alors où sont les

(1) *Le Capital*, III, p. 11.

points saillants auxquels on doit se raccrocher, pour indiquer les rapprochements possibles entre le produit net et la *plus-value corrigée*.

Nous ne pouvons ici nous livrer à une étude approfondie du livre III, qui sortirait du cadre de notre étude. Nous aurons simplement à indiquer les déformations infligées par l'auteur lui-même à sa conception primitive, tout en essayant un parallèle nouveau avec le produit net.

Parfois nous serons obligés pour que le parallèle soit possible de tirer certaines conséquences de faits que les Physiocrates ont signalés, mais dont ils n'ont pas vu toute la portée. Les faits auxquels nous faisons allusion viennent en effet infirmer la théorie pure du produit net : nous rapprocherons donc alors une plus-value *déformée* d'un produit net également *déformé*.

Pour grouper les idées, on peut, croyons-nous, diviser les développements du livre III qui renversent la théorie du livre I en deux groupes : dans le premier, nous étudierons le fameux problème du taux de profit moyen, et dans le second, tous les autres faits signalés par Marx et qui viennent eux aussi infirmer sa conception.

I

Le problème du taux de profit moyen.

D'après le premier livre, le capital se décompose en capital variable et capital constant, c'est ce que Marx

appelle la composition du capital (*Zusammensetzung*) ; et la plus-value *dépend uniquement du capital variable*. On est donc amené à conclure que plus un industriel emploiera d'ouvriers, plus il devra obtenir de plus-value et faire de profit..., ce qui est en contradiction flagrante avec les faits. Marx sent déjà cette contradiction dans le livre I (1), et ceci n'est pas étonnant. Il suffit d'observer la réalité pour voir que les profits ne dépendent nullement du nombre des ouvriers employés, mais que les capitaux, quelle que soit leur composition organique, ont au contraire tendance à rapporter des profits égaux. Sombart pose le problème en ces termes : « Comment se fait-il que des capitaux égaux, malgré des compositions inégales, donnent des profits égaux, alors que la plus-value est seulement en rapport avec le capital variable » (2) ? C'est ce problème qu'on a appelé l'énigme du taux de profit moyen : *das Räthsel der Durchschnitts-profitrate*. Nous ne nous occuperons pas ici de tous les travaux critiques (3). faits à ce sujet, nous nous conten-

(1) *Le Capital*, I, p. 133 : « Cette loi est en contradiction évidente avec toute expérience fondée sur les apparences. Chacun sait qu'un filateur, qui emploie relativement beaucoup de capital constant et peu de capital variable, n'obtient pas, à cause de cela, un bénéfice ou une plus value moindre que le boulanger, qui emploie relativement beaucoup de capital variable et peu de capital constant. »

(2) W. Sombart, *Zur Kritik des ökonomischen Systems von Karl Marx*, Archiv für soziale Gesetzgebung und Statistik, Berlin, 1894, p. 562.

(3) Les principaux auteurs qui se sont occupés de ce problème

terons d'analyser rapidement la solution donnée par Marx.

Soit deux industriels, A et B, qui emploient tous deux 700 de capital; le capital de A est dépensé en 600 de constant et 100 de variable; le capital de B se divise en 600 de variable et 100 de constant. Si A s'approprie en un an une plus-value égale à x , B, si la loi du livre I est juste, devra s'approprier — toutes autres circonstances ayant été supposées égales — une plus-value s'élevant à $6x$. Or, les faits montrent que les deux capitalistes A et B récoltent au bout de l'an la même somme de plus-value. Cette somme, d'après Marx, sera la *moyenne* des deux plus values, c'est-à-dire $\frac{x + 6x}{2} = 3x \frac{1}{2}$.

sont : Lexis, *Die Marx'sche Kapitaltheorie*, Jahrb. de Conrad, neue Folge, elfter Band, fünftes Heft. Jena, Fischer, 1885. — Conrad Schmidt : *Die Durchschnittsprofitrate auf Grundlage des Marx'schen Werthgesetzes*, Stuttgart, Dietz, 1889. — Conrad Schmidt : *Die Durchschnittsprofitrate*, Die Neue Zeit, nos 3 et 4. XI Jahrgang, I. Band, 1892-1893. Stuttgart, Dietz. — Fireman : *Kritik der Marx'schen Werththeorie*, Jahrb. de Conrad, Dritte Folge, Dritter Band. Jena, Fischer, 1892. — Julius Wolf : *Das Rätsel der Durchschnittsprofitrate bei Marx*, Jahrb. de Conrad, Dritte Folge, Zweiter Band, Drittes Heft, Jena, Fischer, 1894. — Sombart : *Zur Kritik des ökonomischen Systems von Karl Marx*, Archiv. für Soziale Gesetzgebung und Statistik, Berlin, Heymann, 1894. — E. von Böhm-Bawerk : *Zum Abschluss des Marx'schen Systems*, Staatswissenschaftliche Arbeiten, Festgaben für Karl Kries, Berlin, Haering, 1896. — Komorzynski : *Der dritte Band von Karl Marx. « Das Capital. »* Zeitschrift für Volkswirtschaft, Socialpolitik und Verwaltung, Sechster Band : II. Heft. Wien, Tempsky, 1897. — Dr Michael Tugan-Baranowsky : *Theoretische Grundlagen des Marxismus*, Leipzig, Duncker, 1905. Voir aussi la Préface d'Engels au livre III du *Capital*.

De la sorte, la plus-value accaparée par A sera de $3 \times 1/2$, alors que si elle avait été proportionnelle au capital variable, elle eut dû atteindre x seulement; et la plus-value obtenue par B sera de $3 \times 1/2$ également alors qu'elle aurait dû être de $6 x$. Donc, en fait, la loi marxienne ne s'applique pas.

Mais alors se pose une autre question : comment, par suite de quelle circonstance, les industriels réalisent-ils une plus value, tantôt plus grande, tantôt plus petite que celle qu'ils devraient réaliser suivant la loi de Marx ? Tout simplement par ce fait : *par la vente de leurs marchandises, tantôt au-dessus, tantôt au-dessous de leur valeur.* Pour sa démonstration, Marx a recours à deux tableaux où il considère cinq capitaux présentant des compositions organiques différentes :

I

CAPITAUX	TAUX de la plus-value	Plus-value	VALEUR du Produit	TAUX du Profit
I..... 80 c. + 20 v.	100 %	20	120	20 %
II. ... 70 c. + 30 v.	100 %	30	130	30 %
III.... 60 c. + 40 v.	100 %	40	140	40 %
IV.... 85 c. + 15 u.	100 %	15	115	15 %
V..... 95 c. + 5 v.	100 %	5	105	5 %

II

CAPITAUX		VALEUR	PRIX de revient	PRIX de	TAUX	DIFFÉRENCE entre le prix et la valeur
		DES MARCHANDISES		Vente	du Profit	
I. . 80 c. + 20 v.	20	90	70	92	22 0/0	+ 2
II. . 70 c. + 30 v.	30	110	81	103	22 0/0	— 8
III. 60 c. + 40 v.	40	131	91	113	22 0/0	- - 18
IV. 85 c. + 15 v.	15	70	55	77	22 0/0	+ 7
V. 95 c. + 5 v.	5	20	15	37	22 0/0	+ 17

Dans le tableau I, nous voyons des plus-values, et par suite des taux de profit qui diffèrent suivant les grandeurs de *c* et de *v* : ce sont les conséquences logiques de l'*Economie Idéale* de Marx. Dans le tableau II, nous voyons au contraire un taux de profit égal, pour des capitaux égaux. « Les marchandises seront donc vendues à $2 + 7 + 17 = 26$ au-dessus et à $8 + 18 = 26$ au-dessous de leur valeur, c'est-à-dire qu'il y aura compensation des différences qui affectent les prix par suite de la répartition uniforme de la plus-value et de l'addition à chaque capital de 100 d'un même profit (le profit moyen) de 22... Le *coût de production*, s'obtient en ajoutant au prix de revient dans une sphère de production donnée la moyenne des taux de profit dans les différentes sphères de production » (1).

(1) *Le Capital*, III, pp. 163 et 164.

Ainsi donc, alors que dans le premier volume, Marx supposait que les marchandises sont vendues à leur valeur et qu'il bâtissait sur cette hypothèse toute une série de raisonnements, il doit, dans le troisième, l'abandonner complètement, lorsqu'il veut confronter sa théorie avec les faits. Dans le troisième volume, le prix s'écarte de la valeur, et la plus-value n'est plus en rapport avec le capital variable : il y a des dislocations dans le système. La théorie de la valeur ne peut plus expliquer la théorie des prix, ni celle de la plus-value. L'ouvrier peut maintenant vendre sa force de travail à sa valeur d'usage et la plus-value tombera à zéro. Marx est alors forcé de substituer à sa théorie de la valeur, celle du coût de production. (Produktionskostentheorie). Le prix de revient (Kostpreis) d'une marchandise est égal à la valeur du capital constant qu'elle contient, plus la valeur du capital variable qui y est incorporé et *le prix de production est égal au prix de revient plus le taux de profit moyen*. Cette théorie du coût de production est un recul en arrière et il faut dire avec Sombart : « ... Si j'arrive fatalement au coût de production pour expliquer le profit : à quoi bon tout le lourd appareil de la théorie de la valeur et de la plus-value » (1) ?

Mais si l'hypothèse que la valeur des marchandises coïncide avec leur prix, si la loi que le profit ne dépend

(1) Sombart, « Zur Kritik des ökonomischen Systems von Karl Marx, » p. 2.

plus du capital variable ne sont plus vraies, au point de vue individuel, elles restent justes si l'on considère la masse totale des marchandises, des prix, des plus-values. Marx abandonne ainsi le point de vue *individuel* pour le point de vue *social*, et ce changement est fort important à noter. Tel ou tel industriel ne touche pas la plus-value qu'il devait régulièrement toucher d'après la grandeur de son capital variable : il touche le *profit moyen* proportionné à son capital total. « Chaque capitaliste ne reçoit pas exactement la quantité de la plus-value et de profit produite par la branche d'industrie à laquelle il appartient ; la quantité qui lui tombe en partage est proportionnelle à sa participation au capital total de la société et à l'ensemble de la plus-value et du profit créés par ce capital. Le profit qu'il touche pour 100 de capital avancé (quelle que soit la composition de celui-ci) est le même, qu'il soit calculé pour une année ou toute autre durée, que celui qui échoit à 100 de capital total pendant la même période. *Les capitalistes sont donc dans la situation d'actionnaires* d'une société distribuant tel bénéfice pour cent et leur situation, quant au profit, ne diffère de l'un à l'autre que d'après l'importance de leur participation à l'ensemble des entreprises de la société, d'après le capital qu'ils y ont engagé, d'après les actions qu'ils ont prises (1). » Et voilà qu'ainsi la composition organique

(1) *Le Capital*, III, p. 165.

du capital de tel individu, qui avait une si grande importance dans le premier livre, n'en a plus dans le troisième. De la sorte, pour faire cadrer ses théories avec les faits, pour boucher *les voies d'eau*, comme dit Vilfredo Pareto, Marx doit reculer au dernier plan ses théories premières, en faire des théories idéales douées de forces attractives, mais bien éloignées de la réalité. Marx n'a pas *dénoué* le nœud du problème, il l'a *tranché* (1).

Cette brève exposition de l'*Enigme*, contient de notre part une partie critique qui était indispensable. Il nous fallait dire si oui ou non le livre III contredisait le livre I, pour continuer notre exposé. Si, par exemple, nous avions cru que la théorie pure de la plus-value existait encore dans le livre III, il n'y aurait pas eu lieu de faire quelques nouveaux rapprochements avec le produit net : ce que nous allons au contraire essayer.

Le fait capital à noter dans l'explication marxienne est que la plus-value (ou le profit) individuelle ne dépend plus seulement du capital variable, mais de tout le capital. En ceci, Marx se rapproche de Quesnay. Nous avons vu en effet — nous le rappelons seulement ici — que le produit net dépend du capital total, des avances en général. De plus, la théorie du coût de production à laquelle finalement aboutit Marx, n'est autre que le prix nécessaire

(1) V. Sombart, *op. cit.* p. 572.

des Physiocrates(1) d'après Marx (2), ce prix de production étant égal au capital variable employé, plus le capital constant utilisé, plus le profit moyen. Mais peut-être pourrait-on nous opposer que la masse de plus-value est toujours du travail non payé, et qu'il importe peu que les capitalistes se partagent cette masse proportionnellement à leur part de capital variable, ou à leur capital total. Nous pourrions répondre tout d'abord que la marchandise force de travail pouvant se vendre au-dessus de sa valeur, la théorie de la plus-value — travail non payé — s'écroule. En second lieu, il existe, à notre sens, dans le livre III, nombre de passages où l'on assiste à la création d'une plus-value qui n'est pas due à l'ouvrier.

II

Autres faits infirmant la théorie première de la Plus-Value

Les différentes considérations qui viennent fausser la théorie première de la plus-value, sont éparses dans le

(1) *Le Capital*, III, p. 212 : Nous avons donné le nom de coût de production à ce qui est appelé « natural price » par A. Smith, « price of production » ou « coast of production » par Ricardo et « prix nécessaire » par les Physiocrates. »

(2) Nous disons d'après Marx, car il n'y a pas identité entre le coût de production (Produktionspreis) et le prix nécessaire. Pour Marx, le coût de production = prix de revient (Kostpreis) + taux de profit moyen. Dans le prix nécessaire, les Physiocrates ne font pas rentrer une somme pour le taux de profit moyen, donc, il serait plus juste de rapprocher le prix nécessaire du prix de revient de Marx.

troisième volume. Elles peuvent donner lieu au classement suivant : nous examinerons d'abord celles ayant trait à la production, puis celles concernant la circulation.

A. — *Production*. — C'est d'abord le temps de *rotation* du capital qui fait échec à la loi de Marx : plus la rotation est rapide, en un an, par exemple, plus la masse de plus-value réalisée sera grande. L'ouvrier la plupart du temps n'est pas responsable de cette vitesse de rotation. Voilà donc une plus-value ou une surplus-value dont il n'est pas cause. Cette influence du temps de rotation est déjà signalée dans le livre II ; on y voit qu'un industriel qui dispose d'un capital de 500 l. st., peut lui faire rapporter, le degré d'exploitation étant le même, une plus-value annuelle aussi forte qu'un industriel qui dispose d'un capital de 5 000 l. st. : il suffit de supposer que le premier industriel fait accomplir à son capital dix rotations par an et le second une seulement. Le taux annuel de la plus-value ne dépend donc plus seulement du capital variable, mais aussi du temps de rotation de ce capital (1). Ce temps de rotation du capital s'il est important pour la plus-

(1) V. à ce sujet : Liebknecht : *Zur Geschichte der Wertheorie in England*, Fischer, 1902, p. 79 : « Un second trouble important de la loi de la valeur tient à la différence des périodes de circulation du capital variable. Le même capital variable peut évidemment, dans un temps donné, s'imbiber de quantités très différentes de surtravail... De là, vient la différence entre le taux de la plus-value et le taux annuel de la plus-value. »

value, l'est aussi pour le produit net : il est évident que le taux annuel du produit net sera plus grand si l'on peut faire deux récoltes par an.

Marx insiste également sur ce fait que les économies dans l'application du capital constant, peuvent être une source de profit, donc de plus-value. Si un industriel trouve le moyen, par un procédé quelconque, d'économiser par an x sacs de charbon sur le chauffage nécessaire à ses moteurs, ces x sacs seront bien un excédent disponible pour l'année suivante, une plus-value qui ne sera pas du travail non payé. Ces économies nous sont aussi signalées par Quesnay, qui les croit possibles surtout dans la grande culture, mais alors un tel produit net, n'est pas à vrai dire du produit net : il n'est pas un don de la nature.

Il est un point spécial sur lequel il y a accord entre Quesnay et Marx. Marx reconnaît, en effet, au patron, un certain rôle. Il cite des cas où le patron crée de la plus-value. Quesnay, nous l'avons déjà indiqué, lui aussi, déclare qu'un fermier intelligent peut augmenter le produit net. Dans le troisième livre, la machine devient elle aussi productive de plus-value, Marx nous donne l'exemple de charrues spéciales (1) qui permettent d'obtenir un meilleur rendement ; Quesnay lui aussi est du même avis. Mais ce fait que la charrue est source de plus-value et de produit net, renverse les théories de la plus-value et du produit net. Le rôle de la nature et celui de l'ouvrier sont

(1) V. *Le Capital*, III, p. 233.

éclipsés par le rôle de *l'inventeur*, qui doit être, à notre avis, placé en pleine lumière. L'inventeur qui permet d'abord la production d'un excédent disponible qui profite seulement à certains, puis dont bénéficie *toute* la société.

· Nous insistons sur cette différence entre l'excédent disponible *individuel* et l'excédent disponible *social*. Si un industriel découvre une machine perfectionnée, il jouira un certain temps d'un excédent disponible individuel, puis lorsque sa machine sera employée par tous les industriels, l'excédent disponible profitera à tous : ainsi en est-il de l'emploi de la vapeur ou de l'électricité qui engendre un excédent disponible social (1).

B. — Circulation. — Une autre cause qui influe sur la plus-value, et dont Marx tient compte dans le livre III, c'est le mouvement de l'offre et de la demande. Il reconnaît ainsi qu'une forte demande peut tout à coup augmenter, dans de grandes proportions, le profit de tel ou tel industriel, bien que cet industriel ne soumette pas pourtant ses ouvriers à une exploitation plus intense que ses voisins. Mais il s'agit alors non d'une question de production de plus-value, mais simplement de répartition : certains industriels vont se trouver momentanément dans une situation de monopole, et ils en profiteront pour

(1) Cf. la différence que fait, avec justesse, M. Gide, à propos du coût de production social. Gide : *Principes d'Économie politique*, 9^e éd., Paris, 1905, p. 144.

s'approprier une part plus forte de l'excédent disponible existant déjà. Marx insiste à plusieurs reprises sur l'importance de cette loi de l'offre et de la demande, sur l'adaptation de la production au *besoin social*; si l'on produit au delà de ce besoin, il y aura gaspillage d'une certaine somme de travail social. Quesnay lui aussi est préoccupé par ce phénomène, il souhaite qu'on ne produise pas trop de blé, car le *bon prix* s'en ressentirait. Nous croyons donc à ce sujet, c'est-à-dire au point de vue de la réalisation en argent de l'excédent disponible, que nos deux auteurs émettent des idées analogues. En effet, ce n'est pas tout que d'avoir un excédent en sacs de blé ou en produits fabriqués : encore faut-il trouver des consommateurs. Aussi Quesnay demande-t-il une large consommation pour rendre possible le *bon prix* et Marx, pour éviter les crises. Mais pour le produit net et pour la plus-value, l'importante question de la réalisation, attachée à celle de la consommation, ne dépend plus de l'essence des deux théories : du travail non payé, du don de la nature.

Enfin Marx qui, jusqu'ici, avait tout à fait négligé le rôle de la concurrence, consent à en tenir compte. C'est elle qui contribue à la formation du taux de profit moyen. Les Physiocrates eux aussi ont considéré le jeu de la concurrence qui doit résulter de la liberté. Mais Marx et Quesnay n'ont pas envisagé le phénomène sous toutes ses faces. Quesnay est partisan d'une grande liberté capable de permettre à la concurrence de jouer librement,

afin que le produit net soit vendu à un *bon prix*. Mais cette concurrence dont Quesnay voit bien les effets dans l'industrie, s'exercera aussi entre les laboureurs et il est à prévoir que peu à peu ce seront les consommateurs qui profiteront du produit net. Le produit net qui ira ainsi aux consommateurs n'en aura pas moins été créé, mais au lieu de se répartir entre propriétaires fonciers, il se répartira entre tous. La concurrence peut influencer la répartition de la plus-value d'une façon analogue. Si un industriel vole 6 heures à ses ouvriers, il peut, pour augmenter ses ventes, faire profiter les consommateurs d'une heure de travail volé et en garder seulement cinq pour lui, un autre se contentera de quatre, etc. . Ainsi peu à peu *la plus-value individuelle deviendra une plus-value sociale*. Marx considère la masse totale de la plus-value comme se répartissant entre tous les capitalistes, il faut aller plus loin et dire que les consommateurs en ont eux-mêmes leur part. Mais industriels et laboureurs garderont toujours une part de plus-value suffisante pour qu'ils puissent toucher l'intérêt de leur capital et le profit d'entreprise qui les indemniserà des risques courus par eux. Ainsi la pleine concurrence doit réduire le produit net et la plus-value individuels à son minimum, mais au point de vue social ils n'en existent pas moins l'un et l'autre. Il faut, en effet, ne pas perdre de vue la distinction essentielle entre la création de l'excédent disponible et sa répartition.

En résumé nous voyons que la plus-value *seconde ma-*

nière, se rapproche sur certains points du produit net ; mais que, sur la plupart de ces points, les rapprochements ne sont possibles que si l'on juxtapose ensemble la plus-value *déformée* et un certain produit net *déformé* lui-aussi, en insistant sur certains faits que les Physiocrates avaient signalés, mais dont ils n'avaient pas tiré toutes les conséquences, comme par exemple, à propos du rôle joué par les machines.

Dans les deux théories ainsi présentées le rôle de la nature et le rôle de l'ouvrier se trouvent singulièrement réduits.

CHAPITRE IV

LA RENTE FONCIÈRE DE MARX ET LE PRODUIT NET

I

La Rente différentielle.

A. — *Généralités.* — Karl Marx pose le problème de la rente de la manière suivante : « La difficulté ne consiste pas à expliquer le surproduit et la plus-value qu'engendre le capital agricole, problème dont la solution se trouve dans l'analyse de la plus-value que donne tout capital productif, quelle que soit la branche dans laquelle il est appliqué ; il s'agit de déterminer, et c'est là le point difficile, quelle est l'origine du supplément de plus-value qui est payé sous le nom de rente au propriétaire foncier, après que les plus-values des différents capitaux ont été ramenées au profit moyen... » (1).

Il faut donc envisager ce *supplément de plus-value*, cette plus-value d'une espèce particulière qui, à vrai

(1) *Le Capital*, III, p. 377.

dire, ne mérite pas le nom de plus-value au sens marxiste, car elle n'est pas faite de travail non payé. Pour faire comprendre sa conception, Marx prend l'exemple de deux industriels. L'un fait marcher ses machines à la vapeur, et l'autre utilise la force motrice d'une chute d'eau ; ce dernier jouit par rapport au premier d'une rente différentielle. Et Marx remarque que cette rente est possible parce que notre second industriel se trouve dans une situation de monopole : « La productivité plus grande du travail, dit-il, qu'il met en œuvre ne résulte ni du capital, ni du travail en lui-même, ni de la simple utilisation d'une force naturelle incorporée au capital. Elle provient d'une plus grande productivité naturelle du travail due à la mise en œuvre d'une force naturelle, qui, loin d'être comme l'élasticité de la vapeur à la disposition de tous ceux qui engagent du capital dans une branche de production déterminée, peut, au contraire, faire l'objet d'un monopole comme la chute d'eau et n'être appliquée que par ceux qui disposent de certaines parties du globe terrestre (1). »

Nous ne devons pas ici rapprocher la rente différentielle de Marx de celle de Ricardo, nous pouvons dire seulement que, dans l'ensemble, les deux conceptions sont analogues.

B. — La rente différentielle I. — Marx appelle ainsi la rente qui tient au fait que des capitaux égaux em-

(1) *Le Capital*, III, pp. 226 et 227.

ployés sur des terrains de superficie égale, donnent des rendements différents. Cette rente dépend, soit de la fertilité de la terre, soit de sa situation.

Dans le premier cas la rente tient à l'inégale fertilité des terres, les propriétaires des terres les meilleures reçoivent bien un don de la nature.

Et ici les Physiocrates ont raison contre Marx. Mais est-il possible de voir quelque rapport entre cette rente différentielle qui nous occupe et le produit net ? D'une façon générale on peut répondre oui : rente différentielle et produit net sont dus à la libéralité de la terre. Mais si on étudie les deux conceptions de plus près, on voit aussitôt en quoi elles diffèrent. La rente différentielle I doit sa naissance à l'inégale fertilité des terres et le produit net à la fertilité de la terre en général. Quesnay n'a songé en aucune façon à la rente différentielle, il sait bien cependant que toutes les terres n'ont pas la même fertilité ; mais, il n'a pu concevoir une théorie analogue à celle de Ricardo et de Marx, car, comme à son époque, il existait beaucoup de terres en friche, il recommande d'adapter à chaque terre d'une certaine fertilité une culture spéciale. Il fait remarquer que si l'on voulait cultiver le blé sur des terres médiocres, on pourrait à peine rentrer dans les frais qu'on aurait faits (1). Mais avec cette

(1) Voir *Œuvres de Quesnay*, éd. Oncken, p. 173 : « Dans un royaume comme la France dont le territoire est si étendu et qui produirait beaucoup plus de blé que l'on n'en pourrait vendre, on ne doit

idée de faire *les mêmes cultures sur les terres de fertilité égale*, — le blé sur les meilleures, le sarrazin sur les moins bonnes, — des avances égales devaient donner des rendements égaux, et alors il n'y avait pas place pour une rente différentielle.

Dans le cas où la rente différentielle est due à la situation, on peut dire qu'elle naît grâce à certaines circonstances sociales, comme la création d'un marché ou d'une ville dans une contrée donnée. La plupart du temps celui qui touchera la rente, devra remercier qui ? Le hasard, le hasard proche parent de la nature. Qu'une pluie féconde tombe sur certaines terres à l'époque voulue et qu'elle ait pour résultat d'augmenter la récolte, ou bien qu'un industriel ait l'idée de bâtir une usine dans un petit village : dans les deux cas les propriétaires des terres en question jouiront d'une rente différentielle et il semble que les uns et les autres pourront remercier surtout le hasard.

Cette rente résultant de la situation n'a pas été envisagée par Quesnay, ceci se comprend : la nature n'y est pour rien.

Nous arrêtons là nos indications sur cette première rente, il serait inutile, pour le but que nous nous proposons, de suivre Marx dans tous les tableaux qu'il a dressés.

s'attacher qu'à la culture des bonnes terres pour la production du blé ; les terres fort médiocres qu'on cultive pour le blé ne dédommagent pas suffisamment des frais de cette culture ! »

Nous pouvons rappeler seulement que c'est le coût de production de la terre la moins fertile qui détermine le prix du marché ; que celui-là, jouira de la rente, qui pourra produire avec un coût de production inférieur grâce à un sol plus fertile. Enfin il faut ajouter que suivant Marx et contrairement à Ricardo, cette rente peut s'établir, qu'on commence par la mise en culture des terres les plus fertiles ou celles des terres les plus mauvaises.

C. — La rente différentielle II. — Quant à la rente différentielle II de Marx, c'est celle indiquée aussi par Ricardo, elle doit sa naissance — comme la rente I — à ce fait que des capitaux égaux donnent des rendements inégaux ; mais ces capitaux sont appliqués sur la même terre au lieu de l'être sur des terres différentes.

Quesnay n'a pas plus soupçonné la rente II que la rente I. Il paraît même qu'il ait eu à ce sujet des idées complètement opposées à celles de Ricardo et de Marx, Quesnay est loin de penser à la loi de la productivité décroissante, il semble plutôt croire qu'en doublant les avances, on obtiendra le double du produit net et même plus, tant il attache d'importance à ces avances. Il a dû plutôt songer à une productivité croissante (1).

(1) Quesnay nous cite aussi un exemple où, en doublant les frais, on obtiendrait plus d'un produit net double : « On a vu par les détails précédents, que les frais de trente millions d'arpents de terre, traités par la petite culture, ne sont que de 285 millions ; et que ceux que

II

La Rente absolue.

A côté de la rente différentielle, Marx admet l'existence d'une rente absolue. Il dit à ce sujet : « Tous ces subterfuges ne résolvent pas le problème, qui peut être posé dans les termes suivants : Le prix du marché étant suffisamment élevé pour qu'il couvre le coût de production des terres A, c'est-à-dire, pour que la vente du blé récolté sur celles-ci permette de renouveler le capital avancé et donne le profit moyen, cette condition est-elle suffisante pour qu'un capital soit engagé pour la culture de ces terres, on bien faut-il pour que cet engagement se fasse que le prix du marché s'élève à un niveau tel que les terres A (les plus mauvaises) produisent également une rente (1). » Marx admet que les terres A donnent une rente. Il explique cette rente comme il suit :

Il rappelle que le coût de production d'une marchandise diffère de sa valeur. Les produits agricoles, dit-il, ont une valeur plus élevée que leur coût de production. Dans

l'on ferait, pour trente millions d'arpents bien traités par la grande culture, seraient de 740 millions ; et, dans le second, il serait de 1,378,000,000. De plus grands frais produiraient encore de plus grands profits... » *Œuvres de Quesnay*, éd. Oncken, p. 243.

(1) *Le Capital*, III, pp. 345 et 346.

l'industrie le prix est ramené au coût de production, les capitaux se déplacent des branches où le profit est moindre vers celles où il est plus élevé. Mais ceci n'a pas lieu dans l'agriculture, « la propriété foncière agit comme une barrière qui empêche, aussi longtemps qu'il n'en résulte pas une rente, toute avance de capital pour des terres non encore cultivées ou non encore affermées... De cette intervention de la propriété foncière il résulte que le prix du marché doit subir une augmentation plus considérable et s'élever à un niveau qui permet le paiement d'une rente (1). » Le monopole de la propriété foncière a pour résultat que cette valeur du produit supérieur au coût de production, détermine le prix du marché : *ce n'est donc plus le prix qui est cause de la rente, mais la rente qui est cause du prix* (2). C'est cette dernière constatation qui nous permettra de comparer la rente foncière absolue de Marx et le produit net.

Au premier abord on serait tenté de croire qu'il y a identité entre les deux conceptions : il n'en est rien. On pourrait voir une analogie lorsqu'une partie du pro-

(1) *Id.*, p. 354.

(2) *Id.*, p. 355 : « Dans ce dernier cas, ce n'est pas le renchérissement des produits qui donne lieu à la rente, mais la rente qui détermine le relèvement du prix. » — Ceci est le contraire de ce que Ricardo dit *à propos de la rente différentielle* : « Le blé ne renchérit pas parce qu'on paie une rente, mais c'est, au contraire, parce que le blé est cher que l'on paie une rente ; » V. *Œuvres de Ricardo*, p. 41. Coll. des principaux économistes, Paris, Guillaumin, 1882.

duit net est due à un *bon prix*. Mais ce surplus résultant d'une réalisation particulièrement heureuse du produit net — bien que prise en considération par Quesnay — n'est pas vraiment du produit net. Il en résulte qu'il faut bien plutôt voir une dissemblance entre la rente absolue de Marx et le produit net. Cette rente absolue est analogue au *profit upon alienation*, elle détermine le prix. Pour Quesnay c'est le prix qui donne la rente. La rente absolue de Marx ne correspond nullement à un excédent disponible, elle n'est pas une masse de valeurs nouvelles (1), pour qu'elle naisse il ne faut pas qu'il y ait production d'un excédent, mais simplement circulation : ce qui est tout l'opposé du produit net.

En sorte que nous sommes conduits à conclure que la rente différentielle de Marx est plus proche — parce que *don de la nature* — du produit net que ne l'est sa rente absolue.

(1) A propos de la rente de Marx, Komorzynsky dit avec raison : « Ainsi, tandis que la rente différentielle est comprise dans le prix de production, qui se détermine d'après le coût de production sur le sol le plus mauvais, la rente absolue est une élévation du prix de production. » V. Komorzynski. *Der dritte Band von Carl Marx, « Das Capital », Zeitschrift für Volkswirtschaft, Socialpolitik und Verwaltung.* Wien, 1897, Tempsky, p. 290.

III

Marx et la Nature.

Cette rente différentielle qui est un don que la Nature fait à certains privilégiés, oblige Marx dans le troisième volume, à accorder un certain rôle aux forces naturelles (1), et ce faisant il porte atteinte à sa théorie du premier livre

Et, bien qu'il soutienne encore que la terre, une chute d'eau n'ont pas de valeur (2), il est forcé de reconnaître que terre et chute d'eau contribuent à la création d'une plus-value même individuelle. Toute la plus-value due au travail humain ! La fausseté de cette assertion apparaît surtout quand on jette un regard sur la nature, à moins de prétendre que les sapins qui s'élèvent hauts et forts sur le flanc d'une montagne représentent le travail des bûcherons, à moins de soutenir que la force du torrent qui fait tourner les roues d'une scierie de la Forêt-Noire est de l'énergie humaine et que la prairie naturelle

(1) *Le Capital*, III, p. 229 : « La force naturelle est, non la source, mais une base naturelle du surprofit. »

(2) *Id* p. 499. « ... puisque la terre n'est pas un produit du travail et n'a, par conséquent, pas de valeur », cf. p. 230. « Une chute d'eau, de même que la terre ou toute autre force naturelle, n'a pas de valeur, puisqu'il n'y a pas de travail matérialisé en elle ; par conséquent elle n'a pas de prix, le prix n'étant que la valeur exprimée en argent. »

baignée par le fleuve de la vallée est une invention de l'homme !

Dans le premier livre du *Capital*, Marx avait bien cité la phrase où Petty déclare que le travail est le père de la richesse et que la terre en est la mère ; mais, à vrai dire, il avait réduit à néant le rôle de la sconde. Au fur et à mesure que Marx confronte sa théorie avec les faits, il est forcé de faire la part plus belle à la Nature : et c'est en ce sens que dans le livre III, il se rapproche une fois de plus de Quesnay.

CONCLUSION

Nous avons vu que Quesnay et Marx avaient résolu chacun le même problème de façon différente quant à la question de la production de l'excédent disponible. Nous avons observé, au contraire, la ressemblance frappante qui existe entre la circulation du produit net et celle de la plus-value ; cette ressemblance suffit pour mettre en relief le lien étroit qui unit le dernier des Economistes classiques (1) aux premiers Economistes. Si nous voulions encore étayer cette conclusion à laquelle nous sommes conduits, nous pourrions, non plus comparer seulement le produit net et la plus-value, mais Quesnay et Marx.

Nous verrions ainsi qu'au point de vue des méthodes employées par les deux auteurs, les rapprochements sont faciles. Tous deux ont certaines idées aprioristiques pour la mise en valeur desquelles ils bâtissent des raisonne-

(1) Qualification donnée à Marx par M. Lagardelle à son cours professé aux Sociétés savantes, année 1906-1907.

ments qui servent d'échafaudage et de soutiens. Tous deux simplifient les hypothèses sur lesquelles ils veulent raisonner. Quesnay dresse ainsi en premier lieu des tableaux simples où la production et la circulation du produit net ne sont pas entravées, puis il introduit de nouvelles données qui compliquent le phénomène ; il examine, par exemple, les effets d'un impôt indirect. Marx n'agit pas autrement ; ainsi il suppose d'abord un état social où les marchandises se vendent à leur valeur, puis il envisage les cas plus réels de vente au-dessus ou de vente au-dessous de la valeur. Au reste, ce faisant, tous deux emploient un procédé scientifique utilisé en physique ou en chimie. Tous deux font également appel à la méthode *mathématique* (1), ils accumulent les chiffres, l'un dessine des *zigzags*, l'autre des systèmes d'équations. Mais on doit dire que cette dernière méthode, la plupart du temps, ne leur réussit pas ; au lieu de clarifier leurs idées elle les obscurcit (2).

(1) Oncken, *Geschichte der Nationalökonomie*, erster Teil, p. 393 : « Es handelt sich dabei wirklich, wie Mirabeau es definiert hat, um « un nouveau genre de dialectique », d. h. um eine neue wissenschaftliche Methode, welche, wenn man genauer zublickt, nichts Anderes ist, als unsere moderne mathematisch-demonstrative oder exakte Methode. »

(2) Quesnay avait pourtant grande confiance en ses calculs, il écrivait au marquis de Mirabeau : « Ainsi, point de science en ce genre, sans la décision des calculs, elles ne seront que confusion, opinions, erreurs et administrations funestes. Réconciliez-vous donc avec les calculs. » V. Schelle, *Le Docteur Quesnay*, p. 397.

Kautsky dit, à propos de Marx, qu'il était *un mauvais calcula-*

En comparant dans leur ensemble les œuvres de Quesnay et de Marx, nous serions amenés à remarquer que l'une et l'autre contiennent une partie sociologique et une partie économique. Nous constaterions ainsi, à propos de leurs sociologies, que Quesnay et Marx désirent un avenir meilleur, un état social supérieur ; et que pour y atteindre il n'est nullement nécessaire de faire appel aux initiatives individuelles ; il suffit pour Quesnay de ne pas entraver le jeu des *Lois naturelles*, et pour Marx de laisser se faire l'*évolution* (1) qui doit aboutir au socialisme. Chez l'un et chez l'autre la constatation d'un certain fatalisme s'impose.

Nous verrions également que ces deux sociologies (2)

teur : « Marx war ein schlechter Rechner. » V. Theorien über den Mehrwert, II, préface, p. IX.

(1) Nous devons faire remarquer que cette idée d'évolution chère à Marx, paraît totalement étrangère à Quesnay. L'époque du millénaire peut être atteinte, suivant Quesnay, sans transition, presque instantanément, pour Marx, au contraire, une période de *gestation* doit précéder la réalisation du communisme, période durant laquelle s'élabore la société future qui surgira du vieux cadre de la société ancienne, en le brisant. Que le Docteur ait été opposé à l'idée d'évolution, cela ressort du passage suivant, extrait du *Despotisme de la Chine* : « On croit trop généralement que les gouvernements des empires ne peuvent avoir que des formes passagères ; que tout, ici bas, est livré à des vicissitudes continuelles ; que les empires ont leur commencement, leur progrès, leur décadence et leur fin... N'est-il pas évident, au contraire, que les lois qui constituent l'ordre naturel sont des lois perpétuelles, immuables, et que les dérèglements des gouvernements ne sont que des prévarications à ces lois paternelles ? V. *Œuvres de Quesnay*, éd. Oncken, p. 660.

(2) M. Deschamps dit à ce sujet : « L'économie politique, au sens

sont assises sur une base économique. On peut dire que pour Quesnay le produit net explique toute la société, comme dans le matérialisme historique de Marx l'infrastructure économique conditionne la superstructure sociale. Chez Quesnay et chez Marx la société est divisée en classes et cette division correspond aux fonctions économiques exercées par chaque classe (1).

Enfin, il nous faudrait noter que Quesnay et Marx se sont peu préoccupés des frontières et que l'un et l'autre n'ont pas rêvé seulement le bonheur de la France ou de l'Allemagne, mais le bonheur universel.

L'indication rapide des rapprochements possibles, à un point de vue général, entre la physiocratie et le marxisme sert à mettre en pleine lumière le rapport qui existe entre les théories centrales des deux doctrines : le produit net et la plus-value. Notre parallèle pourrait donc être élargi.

étroit et traditionnel du mot, est la base de toutes leurs conceptions sociales : cela rappelle Karl Marx et le matérialisme historique. » *Cours d'Histoire des Doctrines économiques*, années 1905-1906.

(1) Marx dit à propos de la division en classes des Physiocrates que *les grandes classes sociales économiques sont déterminées d'après leurs fonctions* : V. *Theorien über den Mehrwert*, livre I, p. 86. Quesnay divise la Société en cultivateurs, propriétaires et stipendiés, et Marx en ouvriers salariés, capitalistes et propriétaires fonciers. On peut simplifier ces divisions et dire que, pour Quesnay et Marx, il n'existe, en réalité, que deux classes : l'une produit les valeurs nouvelles (produit net ou plus-value), et l'autre se les approprie.

Marx, lui-même, n'eut pas été fâché, croyons-nous, du parallèle que nous avons fait ; cette assertion nous est permise après la lecture des nombreux passages où il cite les Physiocrates, souvent avec éloge, toujours avec bienveillance, procédé peu familier à l'auteur du *Capital*, dont les paroles cinglantes à l'endroit des autres Economistes *vulgaires*, sont connues de tous (1).

Cette analogie entre Quesnay et Marx est d'autant plus intéressante que l'un est le père du libéralisme (2) et l'autre le fondateur du socialisme ; et il est inutile de rappeler que le Docteur était assez dépourvu de tendance socialiste, lui qui disait que *le droit de tous à tout est semblable au droit de chaque hirondelle à tous les moucheron qui voltigent dans l'air !* (3).

(1) Voir notamment : *Le Capital*, II, pp. 219, 233, 399, 400. Et dès le livre I du *Capital*, Marx parle des Physiocrates *si supérieurs à tant d'égards*. p. 33 ; dans *Theorien über den Mehrwert*, livre I, il s'exprime ainsi, p. 46 : « Nous reviendrons plus tard, encore une fois, sur le grand mérite des Physiocrates quant à l'analyse du capital. » Il juge ainsi leur système : « C'est, en réalité, le premier système qui analyse la production capitaliste et expose les conditions dans lesquelles il produit, comme des lois naturelles, éternelles de la production. (*Mouvement socialiste*, 15 janvier 1905. p. 96.)

(2) Au sujet du libéralisme de Quesnay, v. Truchy : *Le Libéralisme économique dans les œuvres de Quesnay*, *Revue d'Économie politique*, décembre 1899.

(3) V. *Œuvres de Quesnay, Droit naturel*, éd. Oncken, pp. 366 et 367.

ANNEXES

ANNEXES

I

L'ouvrage « Theorien über den Mehrwert ».

L'ouvrage *Theorien über den Mehrwert* étant de publication récente, et n'ayant pas encore été traduit, nous nous permettons de faire précéder la traduction, que nous donnons de l'analyse du Tableau Economique par Marx, des quelques renseignements suivants.

Engels, dans sa préface au second livre du *Capital*, annonçait la publication d'un quatrième volume, mais quand il voulut mettre ce projet de travail à exécution, *da schlug ihm, der noch so voll von Arbeitsfreude und Arbeitsplänen war, der Tod die Feder aus der Hand* (1). Ce fut alors Kautsky qui fut chargé de cette tâche. Le manuscrit « Zur Kritik der politischen Ökonomie » qu'il fallait employer — « et qui est la suite du cahier paru en 1859 à Berlin sous le même titre (2) » — ne parut pas à Kautsky pouvoir être publié comme quatrième volume, et

(1) V. Karl Marx : *Theorien über den Mehrwert*. Erster Teil : Die Anfänge der Theorie vom Mehrwert bis Adam Smith, publié par Kautsky, Stuttgart, Dietz, 1903, préface de Kautsky, p. VIII.

(2) *Id.*, p. VII.

il le fit paraître en 1905 sous le titre de *Theorien über den Mehrwert : Théories sur la Plus-Value*.

L'ouvrage comprendra trois livres. Le premier : *Die Anfänge der Theorie vom Mehrwert bis Adam Smith* ; et le second, *David Ricardo*, sont parus, le troisième qui concernera *Malthus et la dissolution de l'École Ricardienne* paraîtra dans le cours de cette année (1908) également chez Dietz.

Kautsky nous donne dans sa préface des détails intéressants sur la façon dont il mena à bien sa tâche et sur les difficultés qu'il rencontra.

Pour suivre le plan de Marx et se conformer au vœu d'Engels, il avait au début l'intention de publier le manuscrit — qui lui était échu avec la succession de Marx — comme quatrième livre du *Capital*, mais il s'aperçut que cela n'était pas possible. « J'aurais dû, dit-il, remanier entièrement d'importantes parties du livre, travail devant lequel je reculais par suite de raisons très variées que l'on comprendra aisément. Mais si je laissais, dans le livre, tous les développements, il ne pouvait plus valoir comme quatrième livre du *Capital* faisant suite aux trois premiers. Il est maintenant un ouvrage parallèle à ces trois livres, et pour eux ce que le cahier *Zur Kritik der Politischen Ökonomie* était pour le premier livre du *Capital* : un préambule (1). » Et il ajoute un peu plus loin : « Je ne considère pas comme une perte, mais comme un gain, le fait de n'avoir pas arrangé la partie *Theorien über den Mehrwert* comme quatrième livre du *Capital*, mais de l'avoir publié dans son état primitif ; tout ce que le quatrième livre aurait contenu se trouve aussi ici, mais encore, en outre, beaucoup d'autres choses qui n'auraient pas trouvé place dans le quatrième livre, qui ne sont que des répé-

(1) V *Theorien über den Mehrwert*, I, p. X.

titions, mais de répétitions qui font voir les faces nouvelles d'un même sujet (1). » Le contenu de cet ouvrage est en effet fort varié: si le titre de *quatrième* livre du Capital ne lui eut pas convenu, on doit reconnaître que celui de *Théories sur la Plus-Value* ne lui sied pas non plus très bien; et cela pour la raison fort simple qu'il y est traité de questions tout autres que de la *plus-value*. En outre il ne faudrait pas croire que ces volumes nous donnent l'élaboration dernière des conceptions de Marx, ni qu'ils résolvent les problèmes soulevés par les critiques du marxisme.

Ce sont au contraire les premières recherches de l'auteur, ses premières études écrites — entre 1861 et 1863 — non pour le public, mais pour l'auteur lui-même (2), comme cet essai d'une critique de la philosophie post-hégélienne que Marx et Engels avaient écrit *pour leur propre éclaircissement* et dont ils abandonnèrent le manuscrit à la critique rongeuse des souris (3). Kautsky s'exprime à ce sujet, dans les termes suivants: « Le manuscrit marxien ne constitue pas un travail achevé. Toute sa forme montre qu'il a été écrit pour l'éclaircissement de l'auteur. C'est un concept formé d'après un plan déterminé, où les pensées sont notées au fur et à mesure qu'elles se présentent. Les développements d'idées sont commencés sans être achevés, l'exposition interrompue par des digressions qui se rattachent au reste seulement par un lien très lâche, en outre le tout est écrit d'un seul trait, presque sans division (4). »

Ces dernières lignes font présumer le dur labeur auquel dut se livrer Kautsky, surtout si l'on ajoute que Marx avait une écri-

(1) *Theorien über den Mehrwert*, p. XI.

(2) *Id.*, p. XIV.

(3) Leseine, *L'Influence de Hegel sur Marx*, Thèse, Paris, 1907.

(4) *Theorien über den Mehrwert*, p. XI.

ture hiéroglyphique, et que dans les manuscrits, *l'allemand, le français et l'anglais s'entre-croisent* (1).

II

Analyse, par Marx, du Tableau Economique.

La reproduction et la circulation du capital total de la société d'après le Tableau économique de Quesnay (2).

[Le « Tableau économique » de Quesnay, montre en quelques grands traits, comment le produit annuel de la production nationale dont la valeur est fixe, est distribué dans la circulation de manière que — les autres circonstances restant les mêmes — sa simple reproduction peut avoir lieu, c'est-à-dire la reproduction à la même échelle. La récolte de l'année précédente est naturellement le point de départ de la période de production. Les nombreux actes individuels de circulation sont aussitôt résumés au point de vue de leur mouvement caractéristique entre les masses sociales, c'est-à-dire de leur circulation entre les grandes classes sociales économiques déterminées d'après leurs fonctions.

Quesnay part de l'hypothèse d'un grand état dont le sol rapporte tous les ans un produit brut d'une valeur moyenne de

(1) Karl Marx, *Theorien über den Mehrwert*, préface de Kautsky, p. XIV.

(2) Extrait de l'ouvrage posthume de Marx : *Theorien über den Mehrwert*, I, pp. 85 à 93. — Kautsky nous avertit qu'il a dû composer entièrement certains passages ; mais les idées qui y sont développées sont puisées dans les notes mêmes de Marx (v. p. 85) ; — dans notre traduction, ces passages sont entre guillemets, comme dans l'ouvrage lui-même.

cinq milliards de livres, les prix restant invariables. La nation comprend trois classes : la classe productive (les fermiers), la classe stérile (tous les hommes travaillant en dehors de l'agriculture), et les propriétaires (comprenant les véritables propriétaires de terres, le souverain et les décimateurs).

Les avances en capital d'exploitation (les avances annuelles) que la classe productive doit employer pour la production des cinq milliards, montent à deux milliards. Deux milliards sont le produit net, le revenu des propriétaires. La classe stérile enfin emploie une avance d'un milliard pour les matières premières et consomme des vivres pour un milliard, afin de créer un produit industriel de deux milliards.

La classe productive possède, au début de la circulation, outre ledit produit brut d'une valeur de cinq milliards, encore une encaisse de deux milliards.

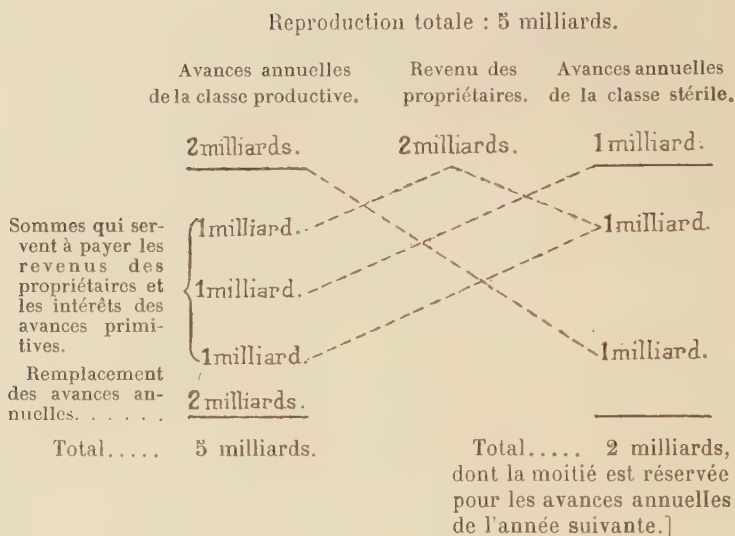
La circulation entre les différentes classes se passe, d'après le Tableau, de la façon ci-contre.] (1).

Ce qui est, avant tout, remarquable dans ce Tableau et ce qui devait en imposer aux contemporains, c'est la façon dont la circulation de l'argent ne paraît être déterminée que par la circulation et la reproduction des marchandises, en fait, par le procès de circulation du capital.

La classe F des fermiers paie d'abord, en argent, deux milliards de francs à celle des propriétaires P. Celle-ci achète avec, pour un milliard de vivres à F. Un milliard d'argent reflue donc à F, tandis qu'un cinquième du produit brut est prêt à tomber de la circulation dans la consommation.

Ensuite P achète pour un milliard d'argent, un milliard de produits industriels à la classe stérile (S). Ce milliard d'argent se trouve maintenant dans les mains de la classe stérile qui

(1) V. page suivante.



achète avec lui des vivres à F. Donc, le second milliard payé par F à P, reflue vers F. D'autre part, le deuxième cinquième du produit de F, est tombé de la circulation dans la consommation. A la fin de ce mouvement, nous trouvons donc les deux milliards d'argent de nouveau réunis dans les mains de F. Alors F, pour remplacer une partie de ses avances annuelles — celles qui se composent d'outils et d'articles manufacturés — que F use pendant la production, achète de S des articles industriels pour un milliard. Par suite de cela, la deuxième moitié du produit de S est consommée.

S, de nouveau, emploie ce milliard d'argent qu'elle a reçu pour la deuxième moitié de ses marchandises, à l'achat de la deuxième moitié de ses moyens de production comme matières premières, etc... Ce milliard d'argent reflue donc vers F.

[Donc, il a circulé pour deux milliards de produits industriels et pour trois milliards de produits agricoles.]

Il reste donc deux cinquièmes de sa production.

[D'un autre côté, il reste à compenser la moitié des avances annuelles et l'intérêt des avances primitives dans l'agriculture. Nous avons vu que Quesnay part de l'hypothèse que les avances annuelles (umlaufende Kapital) de l'agriculture montent à deux milliards. Mais, outre cela, il y a des avances primitives (fixes Kapital), bâtiments, bestiaux de travail, etc..., dont la valeur est taxée par Quesnay à dix milliards, et les intérêts à 10 %_o, soit un milliard. Il ne comprend pas cela comme plus-value, mais comme frais de réparation, d'entretien des bâtiments, de renouvellement des bestiaux et comme l'accumulation d'un fonds destiné à compenser les pertes causées par de mauvaises récoltes, des épizooties, des crues, etc., destiné aussi, autant que possible, à améliorer le sol et à étendre l'exploitation. Ce troisième milliard correspond donc, en général, à cette partie de la valeur des avances primitives, qui est égale à leur usure annuelle, et qui reparaît dans la valeur de la production annuelle. Ce troisième milliard est consommé, en grande partie, au dedans de l'agriculture qui l'a produit (en vivres pour les ouvriers occupés aux bâtiments, en bestiaux supplémentaires, en réserves pour les états de crises etc...) La somme du capital circulant consommé par an et du fonds destiné à compenser les usures annuelles monte à trois milliards. De cette partie du produit brut qui correspond à ce capital consommé, on ne vend qu'un milliard et on achète avec lui des produits industriels. Les deux autres milliards sont des produits consommés par l'agriculture elle-même. Ces derniers ne circulent donc pas.

Nous trouvons donc à la fin du procès total, du côté de l'agriculture, pour un milliard de produits pour l'industrie et pour deux milliards de produits de l'agriculture elle-même, qui représentent les éléments de son capital circulant et du capital destiné à compenser l'usure des avances primitives de l'année précédente; du côté de l'industrie. nous trouvons des matières pre-

mières pour un milliard et des vivres pour un milliard, afin de continuer la production industrielle. La reproduction à la même échelle, jusqu'à la récolte prochaine, est donc garantie.]

..

Même du point de vue de Quesnay, d'après lequel, en effet, toute la classe stérile se compose des salariés, on voit déjà, d'après le Tableau, la fausseté de ses hypothèses.

Chez la classe productive, les avances primitives (das fixe Kapital), sont supposées comme le quintuple du montant des avances annuelles (des umlaufenden Kapitals). Chez la classe stérile, il n'est pas fait mention de cet article de compte, ce qui, naturellement, ne l'empêche pas d'exister. De plus, il est faux que la reproduction soit égale à cinq milliards. Elle atteint sept milliards, d'après le Tableau lui-même : cinq du côté de la classe productive et deux du côté de la classe stérile.

La production de la classe stérile monte à deux milliards. Cette production se compose d'un milliard de matières premières, qui entrent, en partie, dans le produit et compensent, en partie, l'usure des machines (dont une partie de la valeur s'est incorporée dans le produit); et d'un milliard de subsistances consommées pendant le travail.

Ce produit entier est vendu aux propriétaires et à la classe stérile, d'abord, pour remplacer les avances en matières premières, ensuite, pour recevoir les vivres de l'agriculture. Il ne reste donc absolument rien de la production industrielle pour la propre consommation de la classe stérile et moins encore pour l'intérêt et le profit.

C'est ce que comprend bien M. Baudeau (ou Letrosne) et il en donne l'explication en disant que la classe stérile vend son produit au-dessus de sa valeur, qu'ainsi, ce qu'elle vend deux

milliards, vaut seulement 2 milliards — x . Le profit et même la consommation en subsistances nécessaires, de la classe stérile ne peut être expliqué que par une élévation du prix des marchandises au-dessus de leur valeur. Et ici les Physiocrates retombent nécessairement dans le système mercantile, dans « le profit upon alienation ». Voilà pourquoi la libre concurrence des industriels est si nécessaire, pour qu'ils ne trompent pas trop les paysans producteurs. D'autre part cette libre concurrence est nécessaire pour que les produits de l'agriculture soient vendus à un *bon prix*, qu'ils s'élèvent au-dessus des prix du pays, par la vente à l'étranger, car on suppose un pays exportant du froment, etc.

[Malgré tout cela, le Tableau était une idée très ingénieuse.] C'était un essai de représenter le procès entier de production du capital comme un procès de reproduction, la circulation seulement comme la forme de ce procès de reproduction ; la circulation de l'argent seulement comme un élément de la circulation du capital ; d'enfermer en même temps dans ce procès de reproduction la source du revenu, l'échange entre le capital et le revenu, le rapport de la consommation reproductive et de la consommation définitive. d'enfermer dans la circulation du capital, la circulation entre les consommateurs et les producteurs (c'est-à-dire entre le capital et le revenu), enfin de représenter la circulation entre ces deux grandes parties du travail productif : production des matières et industrie, comme élément de ce procès de reproduction ; et tout cela dans un tableau qui en effet ne comprend que cinq lignes joignant six points d'aller et retour, dans le premier tiers du XVIII^e siècle, la période d'enfance de l'économie politique. C'était sans doute l'idée la plus ingénieuse dont l'économie politique se fût rendue coupable jusque là.

[On comprend par là] la phrase hyperbolique du marquis de

Mirabeau, qu'Adam Smith cite avec quelque ironie : « Depuis l'origine du monde il y a eu trois grandes découvertes. La première fut la formation de l'écriture... la seconde l'invention de l'argent... la troisième c'est le Tableau économique. Le résultat et le couronnement des deux autres. »

Quant à la circulation du capital, son procès de reproduction, les différentes formes qu'il prend durant ce procès de reproduction, le rapport de la circulation du capital avec la circulation totale, non seulement l'échange entre le capital et le capital, mais aussi l'échange entre le capital et le revenu, Smith, en fait, n'a été que l'héritier des Physiocrates et il a seulement classé et identifié plus exactement les articles de l'inventaire, mais il n'a guère développé et interprété l'ensemble du mouvement aussi justement qu'il était exposé dans le Tableau économique, malgré les fausses hypothèses de Quesnay. D'ailleurs quand Smith dit ensuite des Physiocrates : « leurs travaux ont été sans doute de quelque utilité pour leur pays » c'est une expression si modeste qu'elle semble manquer de modestie si l'on considère par exemple l'œuvre d'un Turgot, un des pères directs de la Révolution française.

Vu : Le Doyen,
Ch. LYON-CAEN.

Vu : Le Président de la Thèse,
A. DESCHAMPS.

2

Vu et permis d'imprimer :

Le Vice-Recteur de l'Académie de Paris,

L. LIARD.

BIBLIOGRAPHIE CHRONOLOGIQUE

I

Physiocrates.

PHYSIOCRATES. - Quesnay, Du Pont de Nemours, Mercier de la Rivière, l'abbé Baudeau, Le Trosne, Ed. Daire, 1^{re} et 2^e partie, Paris, Guillaumin, 1846.

QUESNAY. — Œuvres publiées par Auguste Oncken, Francfort, Baer, et Paris, Peelman, 1888.

TURGOT. — Œuvres publiées par Daire, tomes I et II, Paris, Guillaumin, 1844.

FORBONNAIS. - *Observations économiques sur divers points du système de l'auteur du Tableau économique*, Amsterdam, Rey, 1767.

DU HAUSSET. — *Mémoires de M^{me} du Hausset*, publiées par Hippolyte Fournier, Paris, librairie des bibliophiles.

Critique.

SCHELLE — *Du Pont de Nemours et l'Ecole physiocratique*, Paris, Guillaumin, 1888.

YVES GUYOT. — Introduction au volume *Quesnay et la Physiocratie*, petite bibliothèque économique, Paris, Guillaumin, 1896.

- TRUCHY. — *Le libéralisme économique dans les œuvres de Quesnay*, *Revue d'Economie politique*, 1899, t. XIII.
- RIPERT. — *Le marquis de Mirabeau*, thèse, Paris, 1901.
- BROCARD. — *Les doctrines économiques et sociales du marquis de Mirabeau dans « l'ami des hommes »*, Paris, Giard, 1902.
- ONCKEN. — *Geschichte der Nationalökonomie*, erster Teil Die Zeit vor Adam Smith, Leipzig, Hirschfeld, 1902 (ouvrage à la fin duquel se trouve insérée une bibliographie fort complète sur les Physiocrates).
- DENIS. — *Histoire des systèmes économiques et socialistes*, vol. I, Paris, Giard, 1904.
- PERVINQUIÈRE. — *Notion de la productivité dans la physiocratie*, thèse, Paris, Rousseau, 1906.
- ROUGON. — *Les Physiocrates et la réglementation du taux de l'intérêt*, thèse, Paris, 1906.
- SCHELLE. — *Le docteur Quesnay*, Paris, Alcan, 1907.
- Handwörterbuch der Staatswissenschaften, herausgegeben von Conrad, Elster, Lexis, Lœning, Iena, Fischer. 1893, volume V, au mot Quesnay, article de A. Oncken.

II

Karl Marx.

- KARL MARX. — *Le Capital*, livre I, (paru en 1867) traduction Roy, Paris, librairie du Progrès, 1875.
- *Le Capital*, livre II (paru en 1885), traduction Borchardt et Vanderrydt, Paris, Giard et Brière, 1900.
- *Le Capital*, livre III I et livre III II (paru en 1894), traduction Borchardt et Vanderrydt, Giard et Brière, 1901 et 1902.
- *Theorien über den Mehrwert*, livre I (Die anfänge der Theorie vom Mehrwert bis Adam Smith) livre II (Da-

vid Ricardo, erster Teil et zweiter Teil), Stuttgart, Dietz, 1905 (Dans le mouvement socialiste du 15 janvier 1905, il se trouve une traduction d'un extrait du livre I).

ENGELS. — *Complément et supplément au III^e livre du Capital*, Devenir social, Nov, 1895.

Critique.

BLOCK. — *Les théoriciens du socialisme en Allemagne* (extrait du *Journal des Economistes*, Paris, Guillaumin, 1872).

LEROY-BEAULIEU. — *Le Collectivisme* (paru en 1884), Paris, Guillaumin, 4^e éd. 1903.

LEXIS. — *Die Marx'sche Kapitaltheorie*, Jahrbücher für Nationalökonomie und Statistik. neue Folge, elfter Band, Fünftes Heft, Iena, Fischer, 1885.

ADLER. — *Die Grundlagen der Karl Marx'schen Kritik der bestehenden Volkswirtschaft*, Tübingen, 1887.

CONRAD SCHMIDT. — *Die Durchschnittsprofitrate auf Grundlage des Marx'schen Werthgesetzes*, Stuttgart, Dietz, 1889.

WOLF. — *Das Rätsel der Durchschnittsprofitrate bei Marx*, Jahrbücher für Nationalökonomie und Statistik. Dritte Folge, Zweiter Band, Drittes Heft, Iena Fischer, 1891.

FIREMAN. — *Kritik zur Marx'schen Werththeorie*, Jahrbücher für Nationalökonomie und Statistik, dritte Folge, dritter Band, sechstes Heft, Iena, Fischer, 1892.

BOURGEOIS. — *Des rapports entre Proudhon et Marx*, *Revue d'Economie politique*, mars 1893.

KAUTSKY. — *Karl Marx' Ökonomische Lehren* (paru en 1892), elfte Auflage, Stuttgart, Dietz, 1906.

CONRAD SCHMIDT. — *Die Durchschnittsprofitrate*, *Die Neue Zeit*, n^{os} 3 et 4, année 1892-93, Stuttgart, Dietz.

- LANDÉ. — *Mehrwerth und Profit*, Die Neue Zeit, nos 19 et 20, année 1892-1893.
- SOMBART. — *Zur Kritik des ökonomischen Systems von Karl Marx*, Archiv für soziale Gesetzgebung und Statistik, siebenter Heft. Berlin, Heymann, 1894.
- V. BÖHM-BAWERK. — *Zum abschluss des Marxschen Systems*, staatswissenschaftliche Arbeiten, Festgaben für Karl Knies, Berlin, Haering, 1896
- SOREL. — *Sur la théorie marxiste de la valeur*, Journal des Economistes, Paris, Guillaumin, 1897.
- KOMORZYNSKI. — *Der dritte Band von Carl Marx' « Das Capital »*, Zeitschrift für Volkswirtschaft, Socialpolitik und Verwaltung, sechster Band : II Heft, Wien, Tempsky, 1897.
- KAUTSKY. — *Le Marxisme et son critique Bernstein* (paru en 1899), traduction Martin Leray, Paris, Stock, 1900.
- CROCE. — *Matérialisme historique et Economie marxiste* (paru en italien en 1899), traduction Bonnet, Paris, Giard, 1901.
- BERNSTEIN. — *Socialisme théorique et socialdémocratie pratique*, paru en allemand en 1899 ; traduction Cohen, 2^e édition, Paris, Stock, 1903.
- BLOCK. — *Karl Marx, Fictions et Paradoxes* (extrait de la Revue internationale de sociologie), Paris, Giard et Brière, 1900.
- SOREL. — *Les polémiques pour l'interprétation du marxisme*, Paris, Giard, 1900.
- VILFREDO PARETO. — *Les systèmes socialistes*, Paris, Giard, 1902.
- LIEBKNECHT. — *Zur Geschichte der Werttheorie in England*, Iena Fischer, 1902.
- V. BÖHM-BAWERK. — *Histoire critique des théories de l'intérêt et du capital*, Paris, Giard, 1902 et 1903.

- OPPEINHEIMER. — *Das Grundgesetz der Marxschen Gesellschaftslehre*, Berlin, Reimer, 1903
- TUGAN-BARANOWSKY. — *Theoretische Grundlagen des Marxismus*, Leipzig, Duncker, 1905,
- LABRIOLA. — *Plus-value et réformisme*, le Mouvement Socialiste, n° du 15 janvier 1903.
- LESEINE. — *L'influence de Hegel sur Marx*, thèse, Paris, 1907.
- Handwörterbuch der Staatswissenschaften von Conrad, Lexis, etc., 4^e vol. au mot Marx, biographie par Engels, Iena, 1892 ; 7^e vol. au mot Wert, article de Böhm-Bawerk, 1901.
-

TABLE DES MATIÈRES

	Pages.
INTRODUCTION.....	1

PREMIÈRE PARTIE

Le Produit net.

AVANT-PROPOS. — <i>La Doctrine de Quesnay et le XVIII^e Siècle.</i> <i>Idée d'ensemble de la Doctrine.....</i>	7
CHAPITRE PREMIER. — <i>Production et Réalisation du Produit net.....</i>	14
I. — Ce qu'est le Produit net	14
II. — Moyens propres à accroître le Produit net.....	22
III. — Causes diminuant le Produit net (milices, corvées, impôts).....	28
IV. — Réalisation du Produit net : Le Bon Prix.....	36
§ 1. — Sens du mot Bon Prix.....	37
§ 2. — Liberté à l'intérieur.....	39
§ 3. — Liberté à l'extérieur	40
CHAPITRE II. — <i>Circulation du Produit net. — Le Tableau</i> <i>Économique.....</i>	43
I. — Généralités.....	43
II. — Explication du Tableau Économique	48
A. — Explication d'après l'abbé Baudeau.....	49
B. — Explication du Tableau publié par M. Oncken.....	53

DEUXIÈME PARTIE

La Plus-Value rapprochée du Produit net.....	59
GÉNÉRALITÉS. - <i>Le Problème de l'Excédent disponible.....</i>	61
CHAPITRE PREMIER. - <i>La Production de la Plus-Value.....</i>	67
I. — Ce qu'est la Plus-Value	67
II. — Les trois bases de la Plus-Value.....	74
A. — Théorie de la valeur-travail.....	74
B. — Production supérieure à la consommation (mini- mum de salaire).....	76
C. — Coïncidence entre le prix et la valeur.....	78
III. — Le Mécanisme de la production de la Plus-Value.....	81
IV. — Moyens propres à augmenter la Plus-Value.....	89
A. — Prolongation de la journée de travail.....	89
B. — Coopération — Division du travail.....	91
C. — Emploi des femmes et des enfants ...	93
D. — Machines.....	94
E. — Nombre des ouvriers.....	96
CHAPITRE II. - <i>La Circulation de la Plus-Value....</i>	99
I. — Généralités. - L'ouvrage: <i>Theorien über den Mehrwert.</i>	99
II. — La Circulation chez Marx.....	102
§ 1. — Les trois Stades	102
§ 2. — Reproduction simple et progressive.....	104
§ 3. — Jugement de Marx sur les Physiocrates.....	107
III. — Le Tableau d'ensemble de la circulation chez Quesnay et chez Marx	108
A. — Rôle de la monnaie.....	108
B. — Les différentes circulations	110
a) Circulation entre employeurs et employés	113
b) — entrepreneurs et propriétaires.....	114
c) — commerçants et toute la Société ..	115
d) Les petites circulations.....	115
C. — Capitalistes et Propriétaires	116
1 ^o Usage qu'ils font de l'excédent disponible.....	116
2 ^o Reproduction simple et reproduction progressive...	118

D. Produit net, Plus-Value et Ethique.....	120
IV. — Formes spéciales revêtues par le produit net et la plus-value....	128
A. — L'intérêt chez les Physiocrates et chez Marx.....	129
B. — Le Profit industriel.....	131
C. — Le Profit commercial.....	133
CHAPITRE III. — <i>La Théorie de la Plus Value et le livre III du Capital</i>	138
I. — Le problème du taux de profit moyen.....	140
II. — Autres faits infirmant la théorie pure de la Plus-Value..	148
A. Production.....	149
a) Rotations.....	149
b) Économies.....	150
c) Rôle du patron et des machines.....	150
B. — Circulation.....	151
a) Offre et demande.....	151
b) Concurrence.....	152
CHAPITRE IV. — <i>La Rente foncière de Marx et le Produit net</i> ..	155
I. — La Rente différentielle.....	155
A. — Généralités.....	155
B. — La Rente différentielle I.....	156
C. — La Rente différentielle II.....	159
II. — La Rente absolue.....	160
III. — Marx et la Nature.....	163
CONCLUSION.....	165
ANNEXES.....	171
I. — L'Ouvrage <i>Theorien über den Mehrwert</i>	173
II. — Analyse, par Marx, du Tableau économique.....	176
BIBLIOGRAPHIE.....	183

